

LES VINGT-DEUX ANNÉES

DU PÈRE

TASSE

à
Chamrousse

PAR

HENRI VINCENT

Illustrations de GUIGUES

BARATIER FRÈRES & C^{ie}

Libraires-Editeurs

PLACE VICTOR-HUGO, GRENOBLE

LES
VINGT-DEUX ANNÉES
DU
Père Tasse
À CHAMROUSSE

PAR
HENRI VINCENT

*Avec plus de cent illustrations d'ÉMILE GUIGUES,
et une couverture illustrée par l'abbé GUÉTAL.*



GRENOBLE
BARATIER FRÈRES & C^{ie} LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, Place Victor-Hugo, 9
1891

—
Tous droits réservés.

PRÉAMBULE



Ce livre est fait de souvenirs. Souvenirs personnels du Père Tasse ; souvenirs et impressions personnelles de l'auteur ; souvenirs cueillis, pour ainsi dire, parmi ceux des milliers de touristes de tout genre, de toute nationalité et de toute valeur qui ont passé à Chamrousse et à

Roche-Béranger pendant les vingt-deux années que le Père Tasse y est demeuré.

De là, la division de ce modeste volume en deux parties naturellement indiquées : la première consacrée à l'Ermite de Roche-Béranger ; la deuxième composée à l'aide d'une Cueillette de souvenirs.

Ceux qui aiment les « documents humains » en trouveront ici un certain nombre qui ne manquent pas d'intérêt. Ceux qui aiment la montagne — et ils s'appellent aujourd'hui légion — seront heureux de la voir célébrée de tant de façons et comme plébiscitée par la voix d'une sorte de suffrage universel.

Et ceux qui aiment la France sentiront passer, nous l'espérons, dans ce livre, sans ostentation, mais entre les lignes d'un bout à l'autre, un amour ardent de la chère Patrie, si bien douée et si belle que, pour chanter même imparfaitement une des plus petites facettes d'un de ses superbes bijoux, il faut écrire un ouvrage. Que cet amour

soit notre excuse pour avoir entrepris ce que d'autres auraient certainement mieux fait, et qu'il jette sur ces pages comme un reflet des trois couleurs nationales capable de leur donner un peu de lustre, de séduction et de vie.

*Saint-Georges près Uriage
29 juin 1888.*

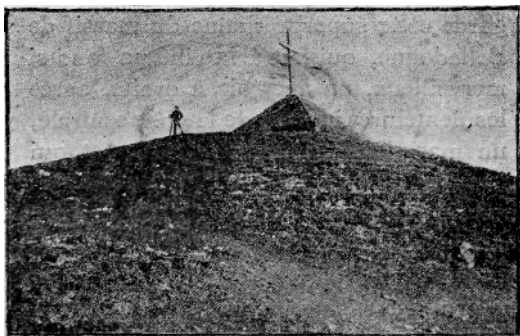
HENRI VINCENT.

PREMIÈRE PARTIE



L'ERMITE DE ROCHE-BÉRANGER

Mêler le grave au doux, le plaisant au sévère.



CHAPITRE I

CHAMROUSSE

Qu'est-ce que Chamrousse ?

C'est une des plus belles montagnes de notre beau Dauphiné.

Lorsque, de Grenoble, du quai de

France, ou du quai de la Graille on regarde cette superbe chaîne du massif de Belledonne, qui fait à la ville un fond si merveilleux, on aperçoit, à droite, après les dentelures infinies de la crête centrale, un mamelon qui leur fait suite et qui descend après cela par une pente douce interminable, bientôt recouverte de formidables forêts de sapins, jusqu'au dessous — nous parlons comme perspective — du sommet occidental du Taillefer et même au-delà.

Cette croupe énorme, plus gigantesque encore en réalité qu'elle ne paraît, c'est Chamrousse.

Et, lorsqu'elle est couverte de neige ainsi que le reste du massif, c'est un plaisir exquis — trop peu connu — de suivre sur ses larges flancs et sur les crêtes des autres montagnes de la même chaîne, le phénomène de *l'illumination des Alpes*, de ce qu'en Suisse on appelle *l'Alpen-Glûhen*.

Au coucher du soleil, alors que la vallée déjà est dans l'ombre, les neiges

prennent une teinte rose ravissante, « rougeur, dit Byron, de la terre échangeant des baisers avec son ciel ». Puis, toute clarté disparaît, les neiges, qui semblaient comme animées, deviennent froides, tristes, d'une lividité cadavérique.

Un quart d'heure se passe, environ. Qu'est ceci ? Voici une clarté nouvelle, voici des teintes rosées, moins vives, mais plus délicates et plus tendres encore, voici une sorte de résurrection.

Bien que ce phénomène, fort admiré à Sallanches, en vue du Mont-Blanc, parce que les guides¹ l'y prônent, et totalement inaperçu ou du moins inobservé habituellement à Grenoble, soit plus frappant en hiver, il n'en existe pas moins en été, lorsque les monts grandioses sont découronnés de leurs neiges. Nous ne l'expliquerons pas à cette place. *Non est hic locus*. Il nous suffit de l'avoir signalé.

¹ Nous entendons par là, ici, ce que les Anglais, plus précis que nous, appellent *guide-books*, livres-guides, par opposition aux *guides* purement et simplement, c'est-à-dire aux montagnards qui dirigent les voyageurs.

L'été aussi, Chamrousse, moins imposante que l'hiver, n'en est pas moins attrayante, au contraire. Il semble, quand on la regarde, qu'elle ait une voix et qu'elle dise :

« Venez à moi vous tous qui aimez la montagne et qui redoutez la fatigue et les périls. Voyez comme mes pentes sont douces et comme elles sont aisées à gravir. Insensiblement, sans presque vous en apercevoir, au pas de promenade, à dos de mulet au besoin, vous arriverez jusqu'à ma cime, qui n'est point, cependant, la première venue, car elle n'a pas moins de 2,255 mètres d'altitude et l'on y jouit d'un *panorama* qui n'a pas de peine à faire pâlir — entre autres — celui du Rond-Point des Champs-Élysées. Contre les grosses chaleurs, j'ai de profondes et fraîches forêts de sapins, au sol tapissé de mousse. D'innombrables ruisseaux arrosent mes flancs de leurs réfrigérantes cascadelles. Êtes-vous botaniste ? ma flore est superbe. Êtes-vous entomologiste ? mes insectes sont précieux. Êtes-vous

chasseur ? je vous offre du gibier de choix.

Pour les géologues et les minéralogistes, j'ai des cristaux rares ; pour les peintres, j'ai des coins délicieux. Si vous aimez les cascades, voici celle des lacs Doménon et voici celle de l'Oursière ; si vous admirez les lacs, le Luitel, aux rives tremblantes, le lac Achard au cadre gracieux, les lacs Robert cachés aux regards jaloux dans une solitaire enceinte, se disputeront vos préférences. De mes prairies embaumées, je ne parle pas. Les beaux troupeaux



d'Arles, les hordes moutonnières de la Crau et de la Camargue, viennent avec

délices s'y grouper, chaque année, « autour de la grande nappe fleurie qu'émaillent la reine des prés, le bouton d'or, les marguerites et les pimprenelles ¹ ».

« Si c'est l'histoire qui vous attire, indépendamment de mes débris de thermes romains, j'ai dans mes châteaux d'Uriage, de Séchilienne et de Vizille, dans ma Chartreuse de Prémol, des souvenirs qui embrassent plus de six siècles ; toutes les grandes figures du Dauphiné, toutes les grandes ombres de ses nobles familles, s'y dresseront devant vous au premier appel, avec leur auréole de gloire et le brillant cortège de leurs mérites ou de leurs belles actions, de l'héroïque moyen-âge à l'héroïque révolution française, des Guigues, des Alleman et de tant d'autres, aux Barnave et aux Mounier en passant par les Bayard et les Lesdiguières, en passant même, auparavant, par un roi de France.

« Par où l'on vient à moi ? mais, par

¹ MISTRAL.

tant de chemins, si variés, qu'on n'a que l'embaras du choix. Joanne, à lui seul, en compte neuf ¹, et il y en a bien d'autres. Il y en a pour tous les goûts.

« Venez à moi, vous dis-je, vous tous qui aimez la montagne et qui redoutez la fatigue et les périls, et je reposerai



vos-
tre cœur et
je ravirai vo-
tre esprit et je
vous enchan-
terai de telle
sorte que vous
ne m'oublie-
rez de la vie.

« Et je vous
guérirai mê-
me, au besoin ; car, de mes flancs sort
une eau bienfaisante, propre à adoucir
bien des maux ; car, la *fashion* contem-

¹ Il n'en indique que huit d'une façon formelle ; mais la descente sur Livet par le col des Grandes-Escombailles qu'il décrit ensuite et qui peut être transformée en montée, de Livet à la Croix, constitue le neuvième.

poraine s'y donne rendez-vous pour y puiser la santé et des forces nouvelles, et ainsi rien ne manque à ma gloire, ni les beautés naturelles, ni les grands souvenirs historiques récents ou lointains, ni



la célébrité qu'octroient les arrêts de la mode la plus actuelle à la fois et la mieux consacrée.

« Ai-je tort, en vérité, de vous répéter une fois encore : Venez ! »

*

* *



Voilà ce que
semble dire
Chamrousse,
lorsque de loin,
on la regarde ;
et vraiment, si
elle le dit, non !
elle n'a pas tort.

Chamrousse, le singulier nom ! d'où vient-il ? Nous nous le sommes demandé avec une très vive curiosité, mais sans un succès complet. Dans son opuscule sur la *Chartreuse de Prémol*¹, le regretté

¹ Cette Chartreuse, située sur les flancs de Chamrousse à 1,000 mètres d'altitude environ, a compté au nombre de ses nonnes, de 1234, date de sa fondation, à 1791, date de sa destruction, des filles de toutes les plus illustres familles dauphinoises. Les dauphins de la seconde race la prirent sous leur garde et, concurremment avec les grandes familles d'alors imitées par des habitants du lieu et des paroisses voisines, l'enrichirent de dons nombreux, soit sous la forme de rentes et de redevances, soit sous celle de biens-fonds. Son église contenait près du grand autel le tombeau du Dauphin Guigues VII, enterré là en 1270 de par sa volonté expresse ; le couvent lui-même fut en 1447 l'objet de libé-

M. Pilot de Thorey cite, parmi les nombreux titres de cette chartreuse, un acte de donation de 1260, rédigé en latin, dans lequel se seraient trouvés ces mots : *culmen rupham* (*rupham* pour *rufam*), qu'il traduisait par : cime ou sommité rousse. Cet accord — imparfait — d'un nom neutre avec un qualificatif féminin, nous ayant paru plus que suspect, nous nous sommes adressé à M. Emmanuel Pilot de Thorey, fils de l'érudit auteur, lequel prépare justement pour le Ministère de l'Instruction publique un *Dictionnaire*

ralités de la part du roi Louis XI, ancien Dauphin, alors de passage en Dauphiné.

Il y a tout lieu de croire que c'est à Prémol que commencent à se préparer les élixirs avec le résidu desquels les chartreux fabriquaient, sous le nom de *mélise*, une liqueur jaune, perfectionnée depuis et devenue la liqueur de la Grande-Chartreuse, vulgairement *la Chartreuse*.

Le père Dom Michel de Larnage, qui avait administré pendant près de dix-sept ans la communauté de Prémol soit comme coadjuteur, soit comme procureur, fut élu, ultérieurement, prieur général des Chartreux, et exerça pendant vingt ans ce généralat (1737 à 1758).

Voir, *passim*, la très intéressante brochure « La Chartreuse de Prémol, près Uriage » par J. J. A. Pilot. Xavier Drevet, éditeur-libraire, Grenoble et Uriage.

topographique du département de l'Isère, comprenant les noms de lieux anciens et modernes.

Avec une extrême obligeance, M. Em. Pilot de Thorey, à qui nous avons soumis nos doutes, s'est livré à des recherches dont voici le résultat.

Sur deux copies de l'acte de donation précité, copies datant de l'époque même de cet acte, il a trouvé non point *culmen*, mais bien *calmem rupham*. Ce serait la traduction exacte de *Chame rousse*, cime rousse, pour faire pendant à *Chame Chaude*¹, cime chaude, le plus haut sommet du massif de la Chartreuse.

M. J. Roman, correspondant du Ministère de l'Instruction publique à Gap, indique dans ses *Étymologies des noms de lieu du département des Hautes-Alpes*, le mot *calma* comme signifiant, en latin du moyen-âge, « champ en pente », ce qui s'appliquerait bien à Chamrousse, en prenant *champ* dans le sens de pâturage.

¹ Dans les Hautes-Alpes il y a la « *Chaume-Froide* ».



D'un autre côté dans la *Géographie de Saint-Grégoire de Tours*, par A. Jacobs, on trouve, dès 572, *mutias calmes* pour désigner une localité près d'Em-

brun, le plan de Phazy, d'après le savant lieutenant-colonel de Rochas.

Ainsi il semble que les scribes du temps pouvaient employer à leur guise tantôt *calmes* tantôt *calma*.

Mais si *Chame* est tiré de l'un ou de l'autre, au lieu d'être simplement traduit par l'un ou l'autre, comment l' *l* a-t-il disparu sans être remplacé par l' *u* comme il est de règle générale en matière étymologique dans le passage du latin au français ; ex. : Les Chalmettes, les Chaumettes, les Chaumasses, Chaume-Froide, la Chaumiane (*Calma meiana* ou *mediana*, champ en pente et mitoyen ou partagé) ?

Quoi qu'il en soit, depuis la donation dont il s'agit jusqu'en 1643, M. de Thorey n'a plus rencontré aucune mention de la montagne de Chamrousse ; mais à partir de cette époque, il en est fait mention plusieurs fois, et ce nom est toujours alors écrit *Champrousse*, comme le porte du reste la carte de Cassini (*Croix de Champrousse*).

Cette orthographe et la prononciation actuelle, qui sembleraient faire remonter directement le mot à *Campus ruscus*, ne sont pas peu embarrassantes. La nasalité de la première syllabe, en particulier, telle que Joanne a pu écrire avec bien d'autres *Chanrousse*, ne s'explique guère.

Mais un de nos amis, l'éminent alpiniste Henry Duhamel, de Gières, dont l'érudition vaut le courage, nous a fait remarquer, non sans raison, que l'on prononce par exemple *Grandsom* comme si c'était écrit *Grandson*, et que la nasalité peut s'introduire par conséquent dans la prononciation d'un mot en dehors de toute influence étymologique.

Va donc pour Chamrousse (*Chamrousse*) en attendant mieux ; mais, puisque *chame* y a, qui nous expliquera péremptoirement d'où *chame* vient?

*

* *

On sait que la rencontre de certaines lettres, comme *n* et *r*, *m* et *l* ou *m* et *r*, offrant une certaine difficulté de prononciation, on en est venu, « par paresse » d'après l'éminent linguiste Max-Muller, à interposer entre elles une lettre de secours, pour ainsi dire, destinée à diminuer l'effort vocal.

Ainsi les Grecs disaient *andres* au lieu de *aneres*, *ambrosia*, au lieu de *amrosia*, *gambros*, au lieu de *gamros*, etc.

De même du français *genre*, trop dur, les Anglais ont fait *gender*, et nous, de *humilis*, nous avons fait *humble*, de *camera*, *chambre*, etc.

Ne serait-ce pas à une opération analogue qu'il faudrait attribuer la forme actuelle du mot *Chamrousse* ? Entre *Cham*

et *rousse*, se serait intercalée instinctivement au lieu de la labiale faible *b* la labiale forte *p* (Cham-p-rousse) et de là serait insensiblement venue la nasalité de la première syllabe ?

C'est là une simple hypothèse que nous nous permettons d'émettre.

Dans tous les cas, nous avons assisté naguère à une petite scène qui montre à combien peu de chose tiennent parfois les modifications de prononciation de certains mots.

Trois gamins de Saint-Georges, près Uriage, considéraient un écriteau ainsi conçu :

TASSE EX TRAITEUR

A CHAMPROUSSE

ACTUELLEMENT TRAITEUR

A SAINT-GEORGES

L'un des enfants, même, le lisait à haute voix.

Comme il prononçait : *Chanrousse*, un

de ses camarades lui dit : *t'sa pâ lire* (tu ne sais pas lire !). L'autre recommença, prononçant toujours *Chanrousse*.

T'sa pâ lire! répéta imperturbablement



le petit savant, plus âgé il est vrai que celui qu'il reprenait.

Enfin celui-ci finit par comprendre et

par prononcer comme c'était écrit, c'est-à-dire *Chan-prouse*. Il aura été convaincu désormais, comme son moniteur, que c'est la bonne prononciation, et pour peu que cela se propage de proche en proche dans la génération qui s'élève, cette prononciation s'imposera dans le pays au bout d'un certain nombre d'années. Ainsi se modifie le langage.

*

* *

On dit la Croix de Chamrousse, comme on dit la Croix de Belledonne ou la Croix du Nivollet. C'est qu'en effet cette montagne est surmontée de l'emblème chrétien par excellence et, sauf de rares exceptions, quand on arrive là-haut, l'on n'est point fâché de l'y voir.

Un jour nous allions d'Autrans à Saint-Gervais (Isère) par un petit col qu'on appelle le pas de Montbrand. Un paysan aisé nous conduisait par complaisance. Au col même se trouve une croix de bois tout à fait rudimentaire. A sa vue le paysan spontanément se découvrit. « Je

ne suis point religieux, nous dit-il ensuite, pas même croyant. Mais, quand j'étais enfant, nous passions souvent ici, mon père et moi, au cœur de l'hiver, avec de la neige parfois jusqu'à la ceinture, au milieu de difficultés et de dangers inouïs. Or, quand nous voyions la croix, nous étions sauvés et le courage nous reprenait et les forces nous revenaient et la joie nous dilatait le cœur. Depuis lors, je ne saurais rencontrer une croix à la montagne sans la saluer, comme si, en le faisant, j'acquittais une dette de reconnaissance. »

Eh bien, oui, la croix est là haut comme pour affirmer matériellement l'exactitude du vers de Lamartine :

Jéhovah de la terre a consacré les cimes.

Elle y est entre l'infini des montagnes et l'infini du ciel. Elle y demeure au milieu des bouleversements de la nature, au-dessus des bouleversements de la vie :

Stat Crux dum volvitur Orbis !



CHAPITRE II

LE PÈRE TASSE

« Le Père Tasse est un *Vieux de la Montagne* », écrivait, le 4 août 1879, dans le si intéressant *Dauphiné* de Madame Louise Drevet (*Un coup de crayon Champroussien*), la plume élégante et pittoresque

du Prince Alexandre Bibesco¹, décrivant avec autant de verve que d'exactitude un des multiples aspects de « la montagne classique d'Uriage » qui « sort si bien sa gracieuse tête gazonnée de son imposante fourrure de sapins noirs ».

Un Vieux de la Montagne, ajoutait-il, « moins les instincts sanguinaires et criminels ».

C'est un portrait, mais un portrait qui a besoin d'être complété.

« Costume ultra - pittoresque , barbe immense, esprit railleur », disait de son côté, dans les *Annales Lyonnaises*, le 1^{er} janvier 1887, M. Aimé Vingtrinier, croquant en trois mots l'Ermite de Roche-Béranger.

C'est insuffisant encore. Essayons d'être plus précis.

¹ Le prince Alexandre Bibesco, dont le père régna comme hospodar sur la principauté de Valachie est le frère du feu prince de Brancovan et des princes Georges et Nicolas Bibesco. Doué de beaucoup d'esprit, très érudit, il possède dans son bel hôtel de la rue de Courcelles, à Paris, une magnifique bibliothèque et compte parmi les principaux bibliophiles de l'Europe.

Le Père Tasse, comme on l'appelle, et comme il se dénomme lui-même avec un légitime orgueil, est une figure alpine par excellence. A Grenoble, et même dans toute une vaste partie du Dauphiné, il est connu comme le loup blanc. Quant aux étrangers parisiens ou autres, qui emplissent chaque année pendant la saison les confortables hôtels d'Uriage, qui, d'entre eux, ou n'a été son hôte, ou ne l'a vu passer quelquefois, ou tout au moins n'a entendu parler de lui ?

Au-dessus de l'établissement d'Uriage, sur une plate-forme que côtoie un des sentiers qui montent vers le château, se trouve une statue colossale, malheureusement bien dégradée aujourd'hui, qui représente *le Génie des Alpes* sous la forme d'un vieillard gigantesque, au front chauve, à la barbe longue¹. Assis comme sur un trône, la tête et les regards tournés vers le ciel, *os sublime*, il tient de la main

¹ Cette statue, en raison probablement de son état de dégradation, a été enlevée.

droite une sorte de sceptre surmonté d'un aigle prêt à prendre son essor. A ses pieds un ours rampe, d'un côté ; de l'autre, un chamois dressé sur ses pattes de derrière, pose celles de devant sur les genoux du Génie qui, de la main gauche, le caresse. L'oeuvre est d'un excellent sculpteur dauphinois, mort aujourd'hui, Sappey.

Eh bien! le Père Tasse, avec sa grande barbe blond argenté bien fournie et s'é-



talant largement en éventail sur sa poitrine, ne laisse pas de rappeler un peu ce personnage symbolique. Figure fine, d'ailleurs, presque narquoise et pourtant fort accueillante lorsqu'il vous salue, au seuil de sa demeure, de son :

« Eh! bonjour, mes braves Messieurs! » habituel. Un front large et haut, un œil plein d'intelligence, les cheveux coupés courts, à la dernière mode, la tête couverte, tantôt d'un chapeau de feutre assez



haut de forme et à vastes bords, tantôt d'un pittoresque béret marron ; d'une taille moyenne, mais solide et robuste malgré ses soixante-cinq ans ; le doux et caressant parler, un peu chantant, du Maine, où il est né :

Tel est le « Génie de Champrousse », et, pour compléter la ressemblance, il ne lui manque, nous le verrons plus loin, ni son chamois, ni son ours.

Curiosités de la vie humaine ! c'est à

Vancé, arrondissement et canton de Saint-Calais, dans la Sarthe, que le Père Tasse a reçu l'existence en 1823, et pendant vingt-deux ans les sommets de Chamrousse l'ont contemplé et ses rochers l'ont abrité comme un enfant de prédilection qui aurait vu le jour à leur ombre.

Par quelle suite d'événements est-il venu si loin du pays natal et dans une contrée si différente de la sienne, occuper une situation élevée, à la vérité, mais pour laquelle il ne semblait pas fait ? La chose vaut la peine d'être contée.

Le dernier né d'une famille de cinq enfants, le Père Tasse eut le malheur, à l'âge de trois ans, de perdre sa mère. Cinq ans après, son père se remariait et lui donnait une belle-mère qui — conformément à la règle — lui mena la vie dure. Aussi, au bout de quelques années, après avoir appris, de son père, l'état de sabotier, dut-il quitter le foyer pour faire son tour de France. Il n'avait alors que quatorze ans.

Il eut beaucoup de peine d'abord à

obtenir du travail ; on le croyait si jeune, en le voyant si petit, que personne ne voulait le prendre. Il finit par arriver à Saumur, chez un oncle maternel du nom de Brindeau. Là, singulière rencontre. Cet oncle venait de faire, peu de jours auparavant, la connaissance d'un M. Tasse qui, sachant par lui que son beau-frère portait le même nom, s'était écrié :

« Il ne doit pas y avoir en France d'autres Tasse que les descendants directs d'un membre de notre famille, originaire du Tyrol, qu'une révolution a obligé de venir chercher refuge dans ce pays, et dont on n'a plus jamais entendu parler chez nous. »

L'enfant, aussitôt à Saumur, fut présenté à son homonyme et à la vieille sœur de celui-ci, qui l'accueillirent à bras ouverts. Mais la consanguinité ne put jamais être établie d'une façon certaine.

Quoi qu'il en soit, on voit que l'inévitable plaisanterie si souvent faite, sous les formes les plus variées, sur la similitude du nom du Père Tasse avec celui

du grand poète italien, dont le père, poète aussi et non des moins bons, était né à Bergame, pourrait bien contenir une certaine dose de vérité¹. Le Tasse de Saumur est le seul au reste que le Père Tasse ait jamais rencontré dans ses nombreuses pérégrinations de compagnon du tour de France.

Nous ne le suivrons pas dans celles-ci : ce serait interminable. Contentons-nous de le retrouver à Grenoble, à la fin du règne de Louis-Philippe. Il fait toujours des sabots et s'est établi rue du Pont-Suspendu. Quelque temps après, son esprit chercheur fut sur le point de le lancer dans une entreprise d'un caractère à la fois pratique, progressif et humanitaire. Il voulait servir d'intermédiaire entre les parents pauvres et les nourrices de la campagne auxquelles ils sont forcés de confier leurs enfants ; il aurait exercé comme mandataire des premiers une surveillance active sur la façon dont les

¹ les Alpes bergamasques confinent à celles du Tyrol.

secondes traitaient les nourrissons livrés à leurs soins. L'idée méritait qu'on en favorisât l'exécution. Un arrêté municipal



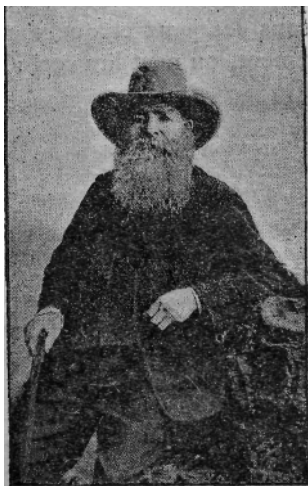
daté du 7 mars 1859, et revêtu de l'approbation préfectorale, donnait au Père Tasse le moyen de la réaliser.

Mais ses destinées n'étaient point là : il était écrit que cet enfant de la plaine consacrerait à la montagne toute sa maturité et que, une dizaine d'années avant la fondation du Club Alpin Français et de la Société des Touristes du Dauphiné, il aurait la gloire de comprendre que, dans l'intérêt du pays, l'étranger doit être attiré sur nos belles cimes par la cer-

titude d'y trouver, le cas échéant, même à une altitude approchant de 2,000 mètres, avant tout, bon souper et bon gîte.

Nous allons voir dans quelles conditions et à travers quelles épreuves il s'est infatigablement appliqué à la réalisation de son audacieux et patriotique projet.





CHAPITRE III

L'ERMITAGE

Sur une carte-adresse fort ancienne
et assurément fort originale que nous

avons sous les yeux et que nous citons
textuellement, on peut lire ceci :

A L'ERMITAGE DE LA CROIX DE CHAMROUSSE

à 2,000 mètres

au-dessus du niveau de la mer.

Vue et horizon splendides

TASSE

RESTAURATEUR A ROCHE-BÉRANGER

à 2,000 mètres

au-dessus du niveau de la mer.

A 1 h. de la Croix de Chamrousse,

à 3 h. 1/2 au-dessus d'Uriage,

route de l'ancienne Chartreuse de Prémol.

Le Chalet-auberge se trouve dans la prairie au-dessus
de la forêt de Prémol, où paissent 250 bêtes à cornes et
1,500 moutons.

Bon logis à pied et à cheval pour 20 personnes, et bonne
alimentation en laitage, légumes cultivés dans le jardin
potager du chalet, volaille, viande de boucherie et excel-
lent vin ; dessert, café et liqueurs, jeu de boules.

EN RESUMÉ :

La vie d'un excellent restaurant transporté entre ciel et
terre, où l'on trouve inmanquablement un dévorant appétit
et un hôte extrêmement pressé à rendre aux touristes et
visiteurs tous les petits services en son pouvoir.

319-72 Grenoble, imp. Prudhomme. — B

Cette réclame nous semble résumer
à merveille ce que le Père Tasse se propo-

sait de faire, et ce qu'il a effectivement exécuté.

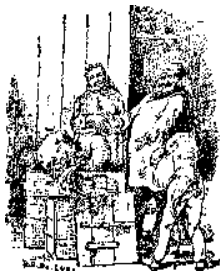
C'est en 1865 qu'il se décida définitivement à aller s'établir à près de 2,000 mètres de haut (1,855 m. exactement) et à y créer une fromagerie dont le chalet pourrait en même temps servir d'abri aux voyageurs.

Les commencements furent petits.

Au pied d'un de ces mamelons rocheux dont Chamrousse est comme parsemée, sur un terrain de 60 mètres carrés, qui appartient par indivis aux communes de Vaulnaveys-le-Haut, Vaulnaveys-le-Bas, Brié-et-Angonnes et Herbeys, il construisit d'abord une cuisine et deux pièces attenantes.

Ce fut l'époque des fromages, fromages de chèvre qui rivalisaient avec les fameuses *tômes* de Saint-Marcellin, s'ils ne les surpassaient pas, et qui furent plus d'une fois, dans les concours, l'objet de primes et de médailles. Il en fabriquait deux cents par jour.

Ce fut aussi l'époque de la culture per-



grammes, des raves phénoménales, de 2 k. 500, ce qui lui valut également de justes récompenses.

Mais, peu à peu, l'organisation de son chalet comme refuge et restaurant pour touristes prit tous ses soins et l'obligea à abandonner le reste.



fectionnée. Le Père Tasse exposa dans les solennités agricoles de Vizille, de Grenoble, des légumes superbes, des pommes de terre idéales pesant jusqu'à six cents grammes, des raves phénoménales, de 2 k. 500, ce qui lui valut également de justes récompenses.

Mais, peu à peu, l'organisation de son chalet comme refuge et restaurant pour touristes prit tous ses soins et l'obligea à abandonner le reste.

Les fromages, nous devons le dire, furent regrettés des amateurs, mais pas des voyageurs qui, à leur suave arôme, préféraient quand même les

senteurs vierges de la prairie embaumée.

Quant au Père Tasse, il s'appliqua dès lors uniquement à agrandir et à rendre de plus en plus confortable son chalet qui brillait, en particulier, par une irréprochable propreté. Les *Kanguroos* de Topffer, notamment, cette plaie des refuges de montagne, y étaient absolument inconnus.

Sept lits, aux draps toujours d'une blancheur immaculée, attendaient les visiteurs. En les dédoublant on pouvait aisément loger près d'une quinzaine de ceux-ci. Dans les grands jours on est allé, par un véritable prodige, jusqu'à trente-cinq.

Comme le disait encore le prince Bibesco, dans l'article plus haut mentionné, « notre ermite est marié. » On l'a deviné déjà sans doute aux détails qui précèdent et où se révèle la main délicate et soigneuse d'une excellente ménagère.

Elle ne se révélait pas moins dans la cuisine dont Madame Tasse avait natu-

rellement la haute direction. Vite et bien, telle semblait être la devise de ce cordon bleu émérite, dont le talent, à pareille hauteur, était exceptionnellement goûté.



Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que les éléments culinaires lui manquassent : œufs, poules, poulets, lapins, canards, constituent des bases alimentaires très sérieuses. A deux pas du chalet se trouvait un potager fort bien garni de choux, bettes, betteraves, choux-fleurs, céleri, oseille, salade, raves, radis, navets. Comment une cuisinière aussi habile n'aurait-elle pas tiré bon parti de tout cela ?

Nous avons oublié de mentionner,

comme dépendances du chalet agrandi, un four et une écurie.

Mon Dieu, le tout ne constituait pas un palais ; mais c'était une demeure hospitalière où il faisait bon vivre et où l'on retournait toujours avec plaisir. Nous n'en avons jamais pour notre part franchi le seuil sans qu'il nous vînt à l'esprit le souvenir de cette cabane qui abritait Philémon et Baucis et où fut un jour si bien reçu le maître du monde.

Comme les tenanciers de la cabane, ceux du chalet vous disaient à l'arrivée :

Vous... semblez... fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons.

.....
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile.

.....
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.

Et sans être ni Jupiter, ni même Mercure, on était divinement bien traité.

Une cave savamment garnie ne contribuait pas peu à ce résultat. Il faut la mentionner pour ce motif et pour un

autre encore. C'est qu'en creusant cette bienheureuse cave, le Père Tasse trouva enfouis dans la terre, au pied du rocher, un fer de lance, un crucifix de cuivre, et un buste de madone ou de sainte. Ce dernier, en noyer, porte au visage des traces évidentes de mutilation intentionnelle. Le nez, les lèvres, les joues ont été entaillés. Il semble même qu'on ait essayé de couper le cou, mais que la dureté du bois, jointe à l'absence d'instruments tranchants suffisants, ait obligé les iconoclastes à renoncer à leur projet. La calotte supérieure du crâne, qui devait faire pièce séparée et porter sans doute une couronne, manque. Un épais verni doré très adhérent couvre une grande partie de ce buste, qui devait être un fort bel objet d'art primitivement et qui constitue encore une curiosité digne d'appeler l'attention des amateurs.

D'où ces objets venaient-ils ?

Les religieuses de Prémol avaient dans les prairies au-dessus du monastère, qui leur avaient été données en 1260 par

Guigues Alleman, seigneur d'Uriage, une vacherie où elles tenaient un troupeau de vaches et quelques chevaux. Il est vraisemblable qu'à côté ou non loin de cette vacherie, il y avait un oratoire. Voilà pour la Madone et le Crucifix.

Quant au fer de lance, c'était peut-être la tête d'un des épieux dont les domestiques du couvent se servaient contre les loups ou les sangliers nombreux autrefois en ces parages, et qui, les annales du monastère le prouvent, faisaient l'objet de fréquentes battues.

Est-ce en 1563, lorsque les gens de l'Oisans vinrent piller et saccager le couvent de Prémol, est-ce deux siècles plus tard, lors de la Grande Révolution et du pillage analogue qui eut lieu à ce moment¹, que l'oratoire disparut et que ses

¹ Sur cette rage de destruction qui n'est malheureusement pas encore éteinte, on lira avec intérêt le passage suivant du compte-rendu inédit d'une course d'hiver à Chamrousse par M. Félix Perrin, membre du *Club Alpin Français* (section de l'Isère) :

« Prémol, vieux de plus de six siècles, n'a rien conservé de

débris furent recouverts ? Bien fin qui pourra le dire.

Dans tous les cas, en fait de trésor, c'est tout ce que le Père Tasse a déniché là-haut. En revanche, il y a rencontré des difficultés et des périls dont il est temps de nous occuper.

sa splendeur d'autrefois : à peine, hors de terre, quelques murailles, que recouvre une herbe jalouse, marquent encore l'enceinte où vécurent dans la prière les pieuses filles appelées là par Béatrice de Montferrat, épouse du Dauphin Guigues André. Des grands bâtiments qui composaient la Chartreuse, rien non plus ; un seul portique, que le lierre semble attirer vers la terre, brave en tremblant la tempête ; les uns à côté des autres, tous ont été couchés par la dure main du Temps aidé dans son œuvre aveugle par les populations voisines. En 1791, en effet, quand les religieuses durent quitter cet asile, lâches et mauvais comme ces oiseaux qui s'attachent aux morts, les habitants des villages environnants s'abattirent sans honte et sans crainte sur la proie sans défense que leur jetait la Révolution. Ils enlevèrent à ces murs le fer, le bois et les pierres mêmes qui pouvaient leur être utiles : aujourd'hui encore, de temps en temps, comme s'ils étaient tourmentés par le remords de n'avoir pas eu leur part à la curée, eux, les fils, vont à coups de pioche chercher les trésors que les légendes de leurs pères placent dans toutes ces ruines. »



CHAPITRE IV

VOYAGES D'AGRÉMENT



Trois touristes, dont nous étions un, — les deux autres étant M. Henry Duhamel, de Gières, et M. le capitaine Allotte de la Fuye, aujourd'hui commandant du génie à Greno-



ble, un des officiers qui connaissent le plus à fond notre frontière des Alpes, — trois touristes, disons-nous, passèrent une fois, en avril, de nuit, par

un mètre cinquante de neige, le col de Portes — entre la Pinéa et Chamechaude — et arrivèrent à sept heures du matin à la Grande-Chartreuse. Ils étaient partis à deux heures du matin de Sarcenas. On imagine leur état et que leurs estomacs réclamaient quelque chose de nature à compenser l'humidité de leurs vêtements et la fatigue de leurs jambes.

Malheureusement on était encore en carême. Le bon père coadjuteur d'alors —



c'est le coadjuteur, à la Chartreuse, qui a la surveillance de la réception des étrangers — fit observer à nos fantaisistes explorateurs, tout trempés et pas mal fourbus, que le

jeûne est une loi de l'Église à laquelle chacun doit se soumettre.

« Mais quand on voyage, mon père, hasarda l'un d'eux, on a une excuse suffisante pour ne pas jeûner. »

« Ah ! s'il s'agissait d'un voyage obligé, nécessaire, imposé par la profession ou par une cause quelconque, d'accord, répondit le religieux; seulement, ce que vous venez de faire, c'est un voyage d'agrément! »

Et, à force d'instances, il finit bien par consentir à ce que l'on nous servît du pain et du vin ; mais ce fut tout.

Voyage d'agrément! Vous avouerez que l'expression était jolie, mise en regard de nos épreuves de la nuit (nous n'avions dormi rien que quelques heures tout habillés, sur de mauvaises paillasses, dans une misérable auberge , avant de *tripatouiller* la neige), et du pitoyable état dans lequel nous nous trouvions, état tel qu'un peu plus tard, à St-Laurent- du - Pont, un hôtel fermait ses portes à de pareils mal-vêtus,



et qu'à la gare de Voreppe peu s'en fallut que nous ne fussions arrêtés par Pandore et mis par lui dans une boîte qui n'a rien de commun avec celle d'où, suivant la fable, tous les maux se sont déchaînés sur le monde.

Eh bien, voyages d'agrément aussi, voyages d'agrément du même genre, ceux que nous allons brièvement raconter.

C'est en 1863 que le Père Tasse prit possession de Roche-Béranger, avec sa femme et ses deux garçons, âgés l'un de dix ans, l'autre de douze. Nous ne pouvons mieux le comparer à ce moment qu'à une sorte de Robinson Suisse, qui aurait été jeté sur le sommet d'une montagne, au lieu de l'être sur une île déserte, et qui aurait eu à s'y créer un établissement de toutes pièces.

Le chalet était entièrement à construire, et pendant qu'on le construisait, c'est-à-dire pendant la durée d'un mois environ, il fallut s'abriter dans une petite cabane de berger, depuis longtemps inhabitée, en fort mauvais état par conséquent et

dont le luxe consistait principalement en un foyer rudimentaire et en des planches pour couchettes.



Le chalet terminé, ce ne fut pas tout rose encore. La toiture laissait, au commencement, passer la pluie. Il arrivait à des touristes d'être obligés de dormir le

parapluie ouvert, les nuits d'averse. Or, le spectacle peut être drôle d'un alpiniste en bonnet de coton, la tête sur l'oreiller et les yeux fermés, serrant fortement, étendu au-dessus de lui comme un dais protecteur, comme un ciel de lit d'un nouveau genre, l'instrument cher à M. Prudhomme, mais il n'est drôle que pour celui qui le contemplerait étant à l'abri lui-même.

Suave mari magno etc...

Cependant, on s'installa tant bien que mal et les pérégrinations commencèrent.



Pérégrinations forcées de Roche-Béranger à Uriage et réciproquement, à travers les mauvais chemins et les forêts immenses, par tous les temps, pour aller chercher et rapporter les provisions nécessaires, à dos d'homme d'abord par indispensable économie, à dos d'âne ou de mulet ensuite.

C'est la nuit que généralement ces voyages s'opéraient pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'il fallait être là-haut le jour pour servir les clients. Puis, parce que, transportées à la fraîcheur, les provisions, la viande de boucherie surtout, risquaient moins de se gâter. Enfin, parce que de la sorte les bêtes de somme étaient moins exposées aux cruelles morsures des taons, qu'en Dauphiné on appelle des *tavans*.

Mais avec ce régime il fallait quasi se passer de sommeil.

Trois ou quatre nuits de chaque semaine, on était six ou sept heures en forêt. On arrivait au chalet à minuit, une heure, deux heures du matin, quelquefois au jour.

Et des nuits noires parfois, où l'on n'y voyait pas pour se conduire soi-même, encore moins pour conduire les bêtes qu'il fallait laisser à leur instinct. Des tempêtes affreuses, des temps impossibles; pluie, neige ou brouillards : *demandez, faites-vous servir !*

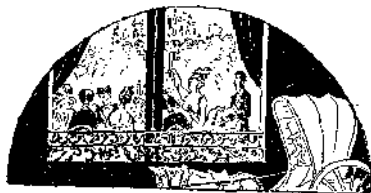
En somme, pendant les vingt-deux années de séjour estival là-haut, — soit cinq mois, environ, chaque année — le Père Tasse nous a affirmé qu'il n'avait jamais dormi en moyenne plus de deux à trois heures par vingt-quatre heures.



Quel tempérament robuste ne faut-il pas avoir pour pouvoir résister à un régime pareil et combien pâlisent, à côté du père Tasse, les noctambules parisiens si vantés qui, pour toute forêt de Prémol, ont le boulevard des Italiens, également garni de *sapins*, il est vrai, pour toute montée, les escaliers du Helder, du café

Américain, etc..., et pour tout chalet, des cabinets particuliers bien chauds, bien capitonnés, dans lesquels s'épanouissent tous les luxes de la vie.

En face de ces pauvres gens, que le sort condamne à de terribles nuits blanches, dont les suites ne se réparent qu'à l'aide de journées consacrées en majeure partie au sommeil, tu devrais rougir de honte, vieux noctambule de la montagne!





CHAPITRE V

SUITE DE L'AGRÉMENT ET DES VOYAGES

C'est le programme général, pour ainsi dire, des voyages d'agrément du Père Tasse, que l'on vient de lire : ce n'est pas le détail.

Mais le détail de vingt-deux années, comment le donner ? Il faudrait, pour cela, au moins dix volumes. On ne peut citer que quelques faits typiques qui indiquent la note, si nous pouvons nous exprimer ainsi, et déterminent le ton.

Sur cette montagne immense et dans ces immenses forêts, il n'est pas difficile de se perdre, même en plein jour, à plus forte raison la nuit. Un soir, vers onze heures, venant d'Uriage, l'ermite de Roche-Béranger, à un embranchement, se trompe de chemin.



Celui qu'il prend semble bon d'abord, puis le devient moins, puis se transforme en sentier, le sentier à son tour diminue, s'évanouit, et voilà notre

homme au fond d'une espèce de ravin d'où, sans y voir, il ne lui était plus possible de sortir, un de ces endroits en un mot au sujet desquels il faut dire bon gré, mal gré, en pareille circonstance : J'y suis, j'y reste.

Il y resta, les pieds dans l'eau, la chemise toute trempée, adossé à un tronc de sapin, jusqu'à ce qu'il plût à Phœbé de venir le tirer d'embarras, c'est-à-dire des

heures et des heures. Quand parut enfin la secourable déesse, il s'aperçut que son chemin était un torrent. Avons-nous besoin d'ajouter à quel point cette révélation lui fut agréable ?

Lorsqu'il eut des mulets pour porter les provisions et, au besoin, le porter lui-même, ce fut pis encore.

Le mulet, personne ne l'ignore, est un animal très entêté, si entêté que la sagesse des nations, cette bonne vieille qui aime tant à débiter des aphorismes, le présente au monde comme l'archétype de l'obstination irrémédiable.



De plus il a un goût bizarre : il adore l'abîme, ou, sinon exactement l'abîme, du moins ses bords. Si un sentier longe un ravin, si profond que soit celui-ci, si vertigineux que soient la pente ou même l'a-pic, c'est l'extrême lisière

du sentier de ce côté que le mulet choisira pour suivre sa route. Cette fantaisie, cette manie, pour mieux dire, peut lui coûter cher. Non qu'habituellement le pied lui manque, mais c'est le sol qui, parfois, miné ou simplement détrem pé par les pluies, manque à son pied ou sous son pied, et alors patatras!

Vous imaginez-vous sur une bête pareille, la nuit, dans la montagne, vous fatigué, somnolent, endormi complètement peut-être par le balancement rythmé de l'animal, faisant des rêves d'or, des rêves paradisiaques... Tout à coup une brusque secousse, vous vous sentez lancé dans l'espace, dégringolant à toute vitesse, vous enfonçant dans le vide et dans les ténèbres sans pouvoir vous rattraper à rien et sans savoir sur quelle plage inhospitalière vous allez *ex abrupto* débarquer.

Cela se produit aussi dans les songes. Seulement, vous vous apercevez avec terreur que, cette fois, ce n'est point un songe, et vous n'avez pas besoin de vous

pincer vous-même pour aboutir à cette désolante conclusion.

Eh bien ! voilà de ces aimables surprises comme en a eu trois ou quatre fois le père Tasse ; trois ou quatre fois aussi, en pareille rencontre, sa vie n'a tenu qu'à un fil, à ce que le mulet était tombé à quelques mètres d'un à-pic, à ce qu'un ressaut de terrain avait arrêté dans leur chute la bête et l'homme : un peu plus près ou plus loin, un peu plus bas, tous les deux allaient se broyer sans rémission au fond du précipice.

Mais ce n'était pas tout de n'être point mort. Il fallait se tirer de là et en tirer le mulet aussi. On regrimpait comme on pouvait jusqu'au chemin, et on allait chercher du secours, à Prémol, le plus souvent, car c'est non loin de là que ces accidents arrivèrent. Nous n'avons pas



besoin d'insister sur la difficulté, la longueur et les incidents variés de ces sauvetages.

Ce n'étaient pas les seules mésaventures auxquelles le Père Tasse fût exposé.

On n'est pas toujours jeune, hélas ! L'âge vient, enlevant les forces, s'il nous laisse le courage et la volonté. Et la route est longue, et la fatigue vous prend, et la faim vous fouille l'estomac comme le vautour mythologique fouillait le foie de Prométhée, et vous n'avez rien à lui jeter en pâture.

Vous arrivez à Recoin, par exemple, un endroit écarté qui porte bien son nom. Vous comptez y trouver des bergers dans une cabane. La cabane y est bien, mais les bergers n'y sont pas. Vous entrez pourtant. O bonheur ! un énorme pain s'offre à vos regards. Sauvé ! merci, mon Dieu !

Hélas ! cet énorme pain est moisi. N'im-
porte, vous allez rivaliser avec la moisissure et le dévorer aussi. Mais, point de couteau. Tiens, une serpette, là suspendue ! Ça va faire l'affaire. En avant,

l'écuyer tranchant. Découpe-nous ce mets divin, puis, quand tu en auras fait des



mouillettes, nous irons les tremper dans le ruisseau voisin pour les amollir et pouvoir



les avaler. Et voilà un potage rare et voilà un repas aussi original que somptueux. Lucullus aujourd'hui soupe chez Lucullus.

Ce n'est pas le bouillon qui manque, dans tous les cas ; c'est peut-être le sel. Mais si celui-ci fait défaut, c'est que nous n'avons pas su le mettre dans notre récit.

Lucullus (lisez le Père Tasse) a bien soupé, il ne lui reste plus qu'à faire un somme, car c'est dur à digérer, un festin pareil. Et il se repose, et plus il se repose, plus il se sent faible. Il faut repartir quand même et arriver quand même aussi.

Après ça, quand on a dans l'estomac un pain moisi, arrosé d'un nombre incalculable de verres d'un breuvage mousseux (pour avoir couru sur la mousse), ça doit vous travailler de telle sorte, ça doit fermenter en vous de telle façon, qu'on ne peut pas tenir en place et qu'il faut, bon gré mal gré, arpenfer ferme les raidillons.

Arrêtons ici la liste de ces joyeuses aventures, en la couronnant par le rapide compte-rendu d'une variante. Ceci n'est point un récit, c'est un tableau.

Un coin de forêt ombreux, un vert gazon, séduisant d'aspect, fourni, moëlleux, plein de fraîcheur. Une chaleur torride. Le père Tasse grimpe péniblement, chargé d'un panier et d'un cabas remplis de provisions qu'attendent là-haut, avec impatience, deux pensionnaires de Roche-Béranger.

Le chaud, l'occasion, l'herbe tendre et, je pense,
La déveine aussi le poussant,

le voilà qui pose d'un côté son cabas, de l'autre son panier et qui s'étend sur le gazon entre les deux pour s'y livrer à une sieste réparatrice.

Il rêve encore, cette fois, il rêve qu'il arrive au chalet ; que Madame Tasse le débarrasse de son double fardeau, qu'elle étale sur la table les provisions apportées et qu'elle en tire un de ces succulents repas qu'elle sait si bien préparer.

Il voit ses deux braves pensionnaires faire largement honneur au festin et s'en poulécher les babines...

Il voit... hélas ! il voit, ayant ouvert les yeux, qu'il n'y a plus à côté de lui, ni

panier, ni cabas : disparus, envolés, évanouis, comme si eux aussi avaient fait partie du songe.

Nous vous le disions bien : tableau !

Ah ! la fortune ne vient pas toujours en dormant. Elle s'en va aussi quelquefois, quand passe quelque malandrin, pour qui le bien d'autrui a d'autant plus de charmes qu'il courra moins de risques en se l'appropriant.

Et voilà comment le Père Tasse dut revenir ce soir là à Roche-Béranger les mains vides.

Ceci prouve qu'on devrait, au bas des plaques indicatrices qui émaillent les avenues de Chamrousse, placer — à l'instar de ce qui se fait par exemple dans les gares de chemins de fer — une inscription ainsi conçue : Prenez garde aux voleurs de paniers ; *Beware of pick-baskets !*





CHAPITRE VI

PRINTEMPS ET AUTOMNES

Le printemps, l'automne, quelles jolies saisons !

Le printemps, *gioventù del anno*, réveil de la nature, espoir du cultivateur, rajeunissement de l'amour, régénération du monde, triomphe de la Vénus créatrice, etc., etc., etc...

L'automne, maturité dorée de l'année, saison des fruits savoureux, glorification

de Cérès, artiste merveilleux dont la palette a des tons aussi variés qu'enchanteurs ; pas toute la lyre, mais toute la gamme des couleurs aux mille nuances, etc., etc., etc., pareillement.

Le printemps, l'automne, quelles jolies saisons — dans la plaine ; mais, à la montagne !..

A la montagne, surtout à 2.000 mètres, ça change : le printemps, neuf fois sur dix, n'est que l'hiver prolongé ; l'automne, que l'hiver devancé. Pourtant c'est au printemps qu'il fallait monter s'installer là-haut, afin de tout mettre en ordre et de tout préparer pour les beaux jours.

Il advenait qu'on eût en arrivant des surprises désagréables : les écumeurs de chalets avaient passé par là ; il manquait au mobilier, à la batterie de cuisine, telle ou telle chose. Un jour ces chevaliers industriels avaient fait complète table rase. Pas une marmite pour cuire la soupe, pas une cuillère pour la manger.

On s'arrangeait comme on pouvait et

les petits voyages périodiques charmants commençaient.

Ils commençaient au milieu de la neige et du givre dont on jouissait parfois jusqu'à trois semaines après l'installation.

Mais, c'est l'automne, principalement, qui était le couronnement des plaisirs de l'année. Dans cette saison les enfants descendaient quelquefois tout seuls aux provisions par le beau temps. Quand ils remontaient, la nuit, il y avait soixante ou quatre-vingts centimètres de neige.

Voit-on ces pauvres petits aux prises avec de pareilles intempéries et de si formidables obstacles, et s'imagine-t-on les inquiétudes, les angoisses de leurs parents ?

« Où sont-ils en ce moment ? — se demandaient ceux-ci — pourront-ils monter oui ou non ? Vont-ils rester perdus dans les neiges ? Ils tardent bien, leur est-il arrivé malheur ? »

Mais le malheur a eu pitié de leur tendre jeunesse. Il les a toujours respectés. Une seule fois l'un d'eux s'est trouvé complètement égaré dans les

brouillards. La peur le prit. Il cria de toutes ses forces. Ses cris furent entendus par un bûcheron qui descendait de la forêt, qui vint à son secours et le remit dans le bon chemin.

Le maxima debetur puero reverentia est aussi à l'usage du destin, paraît-il, et ce derniersait en tenir compte.

C'était le Père Tasse lui-même qui,



d'autres fois, était pris par la neige, comme la nuit où il remontait de Séchienne sur son âne *Maurice*, une bonne bête qui mérite par ses qualités exceptionnelles de figurer nominativement

dans les annales de Roche-Béranger.

Les flocons glacés descendaient à foison cette nuit là, épaisissant de plus en plus leur blanc tapis sur le sol. Malade, transi, fiévreux, pressé d'arriver, le maître du baudet, après avoir passé l'Arselle, entra en discussion muette avec sa bête sur la route à suivre : celle-ci s'obstinait dans une direction, lui, à toute force, en voulait prendre une autre. Le débat dura longtemps ; enfin, ce fut l'homme qui céda, par lassitude, et bien lui en prit, car c'est la bête qui avait raison et qui lui en donna la preuve en l'amenant tout droit à sa porte.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Au chalet même on n'était pas toujours en sûreté. Quand la tempête faisait rage, quand l'ouragan soufflait furieusement, quand la neige, poussée par la rafale, semblait vouloir prendre d'assaut la frêle demeure, on cherchait momentanément refuge dans les sapins, plus bas; on s'y trouvait mieux garanti, en sécurité davantage.

Puis les vivres diminuaient et il fallait réduire les rations ou renvoyer les bouches inutiles, absolument comme dans un siège. L'assiégeant, c'était la formidable armée des frimas.

Une année, on avait une servante qu'on ne pouvait plus garder faute de vivres. On la fit habiller en homme, et l'un des fils partit avec elle pour l'accompagner, à cause du mauvais temps. Ils devaient prendre en route un petit âne qui s'était écarté dans les neiges. Mais le froid était si vif qu'ils durent renoncer à cette partie de leur programme et se contenter de parvenir dans un pitoyable état à Prémol, où il leur fallut changer complètement de vêtements et où ils reçurent, du reste, tous les soins commandés par les circonstances.

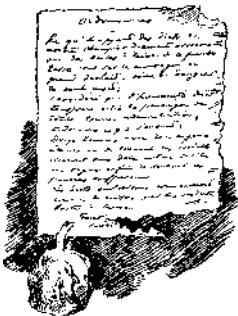
Quant à l'âne, rattrapé enfin non sans peine par le Père Tasse, il fut descendu à la cave. On ne nous a pas appris s'il avait été mis en bouteilles.

On s'entêtait à rester le plus longtemps possible. Des touristes tardifs faisaient

annoncer leur arrivée. On les attendait... et on ne voyait rien venir. Rien que la neige qui poudroie, les ouragans qui broient et les tonnerres qui foudroient.

Et ce n'était pas drôle toujours de s'apercevoir que les provisions fondaient à vue d'œil et que la neige, elle, loin de fondre, s'accumulait en entassements menaçants, barrant les chemins et élevant comme des enceintes d'emmurement autour de la cabane.

Les moutons des pâtres, ces voisins bêlants, étaient surpris eux aussi par le mauvais temps et en situation périlleuse. Quelques jours après la Toussaint, une



fois, il furent obligés de se passer quatre jours de nourriture. De Vaulnaveys-le-Haut, le maire envoya des gens à leur secours, pour les tirer de là et les descendre : une douzaine d'hommes, rien que cela.

Mais sa sollicitude de magistrat municipal ne s'étendit point jusqu'au Père Tasse et à sa femme qui étaient également retenus là-haut, prisonniers de la tourmente et presque dépourvus de vivres.

Heureusement l'esprit de Parmentier vint à leur aide. Il suggéra au berger de leur révéler, avant son départ, qu'il restait dans sa hutte pas mal de ces tubercules aussi nourrissants que disgracieux d'aspect. Cela leur permit d'attendre encore, d'attendre sans grand avantage, il est vrai, car, malgré de fugitives éclaircies, le mauvais temps ne fit que croître et... enlaidir, et il fallut enfin se décider à descendre « neige que neige », nous disait le Père Tasse.

L'expression nous a paru topique, sinon correcte, et elle résume bien la situation.

Or, voici ce qu'étaient ces descentes d'automne auxquelles on ne se résolvait qu'à la dernière extrémité.

On formait une caravane pleine d'ori-

ginalité de laquelle faisaient partie : les chiens (deux beaux terre-neuve), des représentants de la race porcine, enfin la vache et l'âne, celui-ci libre de tout fardeau, ayant assez à faire dans la neige de se porter soi-même. Sur un traîneau, (une *lève*), des ustensiles de ménage, du fromage, du beurre, etc., sur l'autre Madame Tasse, abritée sous son parapluie et se faisant petite, petite, pour passer sans accroc sous les branches ployant sous le givre.

Les deux petits garçons avaient chacun le soin d'un traîneau. Le Père Tasse guidait et surveillait l'ensemble de la caravane. On naviguait ainsi à travers 0,50 centimètres, 0,80 centimètres, 1 mètre de neige.

De-ci, de-là, la neige perfide cachait des écueils, des rochers en saillie ; alors, crac ! un choc, et le premier traîneau chavirait d'un côté, et le second traîneau chavirait de l'autre et la pauvre Madame Tasse était projetée contre un tronc d'arbre ou contre une pierre.

Dans certains endroits la pente était si vive, la neige si glissante, qu'il fallait attacher derrière les traîneaux les chiens ou même l'âne, pour retenir.

On avait oublié cette précaution une fois, et, dans un endroit « rampant », comme on dit en Dauphiné, c'est-à-dire à pente rapide, on venait de s'arrêter pour rattacher quelque chose.

Tout à coup le premier traîneau, laissé un moment à lui-même, prend une lubie, part tout seul et file, file à toute vitesse jusqu'au fin fond d'un ravin. Voilà tout le monde à sa poursuite, sauf la maman qu'on oublie dans la stupéfaction causée par ce « vrai départ » et qui reste là, seule, des heures sur son traîneau, exposée, au moindre mouvement, à se voir irrémédiablement emportée à son tour.

A grand'peine on hisse hors du précipice la malencontreuse *lève* et après guère moins d'une demi-journée perdue, on se remet en route de plus belle à travers la neige, au milieu des arbres renversés dans les branchages desquels il fallait

par moments se frayer passage à coups de hache.

Quand le Père Tasse arrivait en bas avec sa caravane, il devait furieusement ressembler à Noé descendant du Mont Ararat. S'il n'avait pas échappé au déluge, comme le vieux patriarche, il pouvait du moins s'estimer heureux comme lui d'avoir réussi à préserver de la destruction ses animaux et, avant eux, sa famille.

Décidément, l'automne est une bien belle saison, — dans la plaine.





CHAPITRE VII

LES HOTES DE LA MONTAGNE

Au XVIII^{me} siècle, il y avait encore dans les forêts de Chamrousse des cerfs, des biches, des loups et des sangliers. Les chasseurs s'en donnaient à cœur joie contre ces diverses espèces de gibier. Aujourd'hui, sauf les exceptions que nous signalerons plus loin, ils doivent se contenter de moins grosses bêtes. Mais leur part est encore assez belle : on trouve

là-haut le coq de bruyère, le jalabre, la grive (la grive noire en particulier), le bec-croisé, le casse-noisette, le cul-blanc, le lièvre blanc et la marmotte.

Gibier royal, on y trouve aussi le chamois, très répandu encore dans le Dauphiné et non seulement dans le massif central, couvert de glaciers, mais même dans le massif de la Chartreuse. Cette dernière région a été affermée par les grands fabricants de papier de Rives, MM. Blanchet et Kléber. Fort adroitement ils ont enrégimenté comme gardes



tous les braconniers du massif, mesure habile et protectrice qui leur garantit à volonté des chasses aussi émouvantes que fructueuses.

Au Taillefer, au-dessus de Séchilienne, il y a également beaucoup de chamois. Nous en avons vu, il y a quelques années, une troupe d'une quinzaine au moins, évoluer sous nos yeux pendant un quart d'heure sur le névé qui précède la plus haute cime en venant de La Morte, puis disparaître comme l'éclair dans la direction de Lavaldens. Nous ne parlons pas de tous ceux que nous avons aperçus sur les glaciers de l'Oisans, dans l'espace de vingt années.

Le chamois descend très bas quelquefois. En 1866, nous vîmes une femelle et son petit à la Chartreuse même de Saint-Hugon (827 mètres), proche d'Allevard. Il y a à peine cinq ou six ans, on en tua un sur les pentes basses du Néron, à Saint-Martin-le-Vinoux, tout à côté de Grenoble. Nous nous trouvions sur la route, lorsque les paysans qui l'avaient abattu l'apportèrent suspendu à une perche.

Vivant, c'est un superbe animal, joli, gracieux, agile, fantasque, endiablé.

Un jour, un braconnier fit cadeau au Père Tasse d'un petit chamois dont il avait tué la mère. Le Père Tasse le mit en nourrice auprès d'une chèvre et l'éleva jusqu'à l'âge de six mois. Il était d'une espièglerie rare. Souvent il venait par derrière à l'improviste, donner des coups de cornes à son maître et le lutiner pour



ainsi dire, puis aussitôt il grim-pait quatre à quatre au rocher, bondissait de là sur le toit du chalet et s'y livrait à des ca-

briones désordonnées, comme ayant l'air de dire : Viens donc un peu me chercher ici!

Malheureusement il se livrait aussi à des ébats un peu trop vigoureux à l'égard de sa nounou ; ses caresses trop vives attaquèrent la santé de celle-ci et lui coûtèrent la vie.

Alors il fallut — pour ne pas le perdre

— envoyer le turbulent nourrisson dans la plaine. Quand on vint l'arracher à l'air libre et pur, aux exquis pâturages de Roche-Béranger, ce fut toute une affaire. Il se débattait si violemment, il résistait avec une vigueur telle, qu'il eût aisément entraîné son ravisseur. On dut le lier et le porter. La pauvre bête prévoyait son sort. Loin des verdoyants sommets, privée de la liberté chérie, seul bien de la vie des chamois comme de celle des hommes, elle ne tarda pas à dépérir, à se consumer de chagrin, et finalement à s'éteindre.

.... Manibus date lilia plenis !

Et vous, petits chamois, que cela vous serve de leçon ! Apprenez, le cas échéant, à respecter le sein de celle qui vous nourrit, fût-ce une étrangère, et que vos cornes naissantes sachent, vis-à-vis d'elle, modérer leurs fougueux transports !

Discite justitiam moniti et non temnere divos !

On ne trouve pas souvent un chamois

sur sa route — à moins qu'on ne se mette tout exprès sur la sienne lorsque ses affaires l'obligent absolument à passer par tel ou tel endroit ; mais on peut y trouver des loups, même à Chamrousse. Les dauphinois, ces « brûleurs de loups », ne les ont point, semble-t-il, brûlés tous ¹.

Car, — parenthèse — cette qualification bizarre vient, à ce qu'on dit, de ce fait plus ou moins historique, que les habitants du Dauphiné, persécutés, au temps jadis, par les loups, avaient eu la riche idée pour les détruire de fond en comble, d'incendier les forêts qui leur servaient de repaires.

On cherche parfois bien loin
Des choses souvent fort claires
Et qu'on n'avait nul besoin
De prendre pour des mystères.

Ainsi, d'où vient, dites-vous,
Que des loustics la faconde
Appelle « brûleurs de loups »
Les dauphinois, par le monde ?

¹ Au moment où nous écrivions ceci, nous apprenions qu'on venait d'amener à la Préfecture de l'Isère un loup vivant, pris dans le massif du Vercors.

Cela tient, tout bonnement,
A ce que nos chers grands-pères,
A qui les loups, méchamment,
Faisaient un tas de misères,

Pour mieux se débarrasser
De ces maîtres-ès-maraude
Avaient trouvé fort commode
De — simplement — les brûler !

Vous avez l'explication, maintenant, chers lecteurs, en prose et en vers à la fois : plaignez-vous !

Ceci dit, vous ne serez pas étonnés qu'une nuit, dans les premiers temps de son séjour au chalet — il y a donc plus d'une vingtaine d'années — le Père Tasse se soit trouvé tout à coup dans les bois nez à nez avec un grand loup. Le loup avait ses dents ; le Père Tasse avait son bâton ; qui sait comment la lutte eût fini, si, seulement, elle avait commencé.

Mais elle ne commença point. Le loup est brave, à la manière des prussiens, quand il est dix contre un. En dehors de ce cas chevaleresque — pas pour lui — il sait réfléchir, et si on lui montre les dents

ou quelque chose d'équivalent, ma foi, il n'y met pas d'amour-propre, — l'amour-propre, c'est bon pour les hommes, — il rengaine les siennes, recule, puis, sagement, prend ce que le vulgaire appelle la poudre d'escampette.

C'est ce que notre loup, voyant l'air déterminé de son adversaire, fit sans plus tarder et sans entamer le moindre dialogue, ce qui, chacun le sait, d'après *le petit Chaperon rouge* et d'après les fables de La Fontaine, est absolument contraire à tous les usages des loups.

Mais ces animaux ont un besoin extrême de mouvement — même de mouvement le dos à l'ennemi. Un dompteur de loups distingué, M. Rudesindo Roche, qu'on a admiré à Paris au Cirque d'hiver et qui fait avec ses quinze loups, le tour du monde, nous a confié, sous le sceau du secret, — c'est pour cela que nous nous empressons de la divulguer — sa recette pour venir à bout de ce sauvage animal.

Il le suspend tout bonnement pendant

vingt-quatre ou quarante-huit heures sur une planche, les jambes pendantes, la planche étant elle-même suspendue au plafond par quatre cordes fixées à ses quatre coins.

Au bout de ce temps, le loup, privé de sa « liberté la plus nécessaire », celle d'aller et de venir sans trêve ni repos, s'adoucit et daigne considérer avec un certain sentiment de reconnaissance la main qui le délivre de cet affreux supplice.

On le voit, le procédé est très simple, si simple qu'il n'en coûte rien de l'appliquer à autre chose. Suspendons aussi notre récit, voulez-vous ; il deviendra peut-être plus commode après.





CHAPITRE VIII

HISTOIRES D'OURS

Est-ce parce que le Père Tasse avait « vu le loup » qu'il a jugé bon de se payer toute une série d'autres rencontres plus délicates encore ?

Toujours est-il que...

Mais, d'abord, une remarque.

N'allez pas croire qu'il n'y ait des ours en France qu'à Paris, au Jardin des

Plantes, dans les ménageries ambulantes de Bidel, Pezon, Nouma-Hawa *e tutti quanti* et dans les cabinets des directeurs de théâtre.

Non, il y en a encore de bien vivants et bien portants dans les montagnes du Dauphiné. Il n'y a pas d'année qu'il ne s'en tue, plus ou moins loin de Grenoble, deux, trois, quatre quelquefois, dont la



chair est vendue à la criée de cette ville à raison de quatre francs le kilo.

Au mois d'octobre 1887 — ce n'est pas bien vieux — l'un d'eux fit

son apparition à Laval, petite commune située au-dessus de Brignoud, sur un des contreforts de la chaîne de Belledonne.

On dit que l'on peut sans inconvénient intervertir l'ordre des facteurs. Ce n'était

pas l'avis du facteur de ladite commune, chez lequel le plantigrade vint introduire par effraction le désordre le plus complet. Après cette visite domiciliaire extravagante, l'animal se retira sans être inquiété, laissant tapi dans un coin le malheureux agent des postes qui l'avait regardé, sans souffler mot et en tenant « son vent » comme dit La Fontaine, faire son manège ou plutôt défaire le ménage.

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Que voulait cet ours montagnard ? Avait-il dessein de faire patte basse sur les plis chargés ? Prétendait-il seulement se procurer quelques journaux à bon compte ? Ou bien, en proie à la mélancolie, comme l'ours du Bonhomme, cherchait-il à se créer, dans le commerce



d'un homme de lettres, une distraction à son ennui ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il a dit à son hôte involontaire : viens-t-en me voir ; l'autre ne paraît pas avoir répondu comme l'Amateur des jardins :

.... Seigneur,

Vous voyez mon logis ; si vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai.

Aussi, Sa Seigneurie s'est-elle éloignée fort mécontente. Le lendemain on a organisé dans le pays une battue pour la retrouver.

Mais le captivant auteur de la *Chasse Alpestre en Dauphiné*¹ nous a dit éloquemment le sort habituel de ces battues. Il en cite une mémorable : trente chasseurs de Saint-Laurent-du-Pont et de Saint-Pierre-de-Chartreuse, bernés par un ours qui n'avait pourtant rien de Bernois et trimbalés par lui pendant trois jours, de la

¹ ALPINUS, nom de plume de M. Faije-Blanc.

Correrie à Vallombrey et à Charmant-Som, des crêtes de Gigneux à la Petite-Vache et à Currière, enfin du plateau de la *Terrasse* aux clapisses de Jussom, où cessa la poursuite. Celui qui promena le célèbre chasseur Vialy de Ginieux à Chamechaude, puis au Charmant-Som, puis à la Dent-de-Crolles (petit voyage circulaire de trois jours également, avec arrêts non facultatifs sur le parcours) et finit par le lâcher pantelant sous une forte poussée au fond du Trou-du-Glas, n'était pas un moindre loustic.

En général, l'ours des Alpes est un animal pacifique, une sorte d'anachorète, retiré dans les sapinières et s'y nourrissant frugalement d'herbes, de baies, de fruits sauvages, de racines, de plantes tuberculeuses, même un peu de grain, celui des graminées naturelles.

Ce n'est que par exception qu'il se rapproche des cultures et que les pommes, les seigles, les avoines, les pommes de terre et les essaims d'abeilles pâtissent de sa gourmandise.

C'est plus exceptionnellement encore qu'il rompt l'abstinence,

Et que satisfaisant ses appétits gloutons
Il vient s'attaquer aux moutons.

Cependant la chose peut arriver, ainsi qu'en témoignent de nombreux rapports écrits de bergers à leur patron, mentionnés dans la *Chasse Alpestre*.

Même en ce cas, l'ours ne se montre pas bien féroce. On l'éloigne facilement avec des menaces, des cris, des bâtons, des pierres.

L'exemple suivant est typique, à ce point de vue, bien que le méfait n'ait pu cette fois être empêché.

« A sept heures du matin, rapporte le berger Loustalou — en station dans les pâturages de la Moucherolle — j'étais rentré pour la soupe, laissant tout bien tranquille. Lorsque je mangeais, Mathurine, entendant du bruit, sortit en disant : c'est peut-être l'ours, et je dis : si c'est l'ours, je vais prendre un tison.

« Mathurine s'étant avancée, trouva le troupeau dispersé et l'ours tenant une chèvre dans chaque bras. Elle l'aborda courageusement, l'injuria et lui jeta des pierres. Mais l'ours, debout, s'avança vers elle, tenant tou-



jours les chèvres. Mathurine, se voyant près d'être abordée, lui lança une dernière pierre dans l'estomac et lui dit : Ah ! c'est comme cela, mauvaise bête, eh bien ! va-t-en au diable avec tes chèvres : et elle se retira.

« Lorsque je vins avec le tison, l'ours était trop loin. »

Ne voilà-t-il pas une scène délicieuse et ne se demande-t-on pas qui il faut admirer le plus de cette brave Mathurine avec ses imprécations à la bonne franquette, ou de maître Martin se retirant paisiblement, une chèvre à chaque patte

de devant comme une nourrice qui emporterait à chaque bras un poupon ?

La méthode employée par les principaux chasseurs d'ours dauphinois, notamment par Vialy, déjà nommé, prouve bien encore que la pauvre bête n'y entend pas malice.



Vialy surprenait presque toujours l'ours au repos dans les sapinières, lui criait fortement : *Te voilà !* et pendant qu'il se dressait étonné et som-

nolent encore, lui envoyait à l'aise, dans ses larges poumons, le plomb meurtrier.

Il en a tué onze comme cela !

D'autres fois, c'était pendant que l'animal dégustait les grands cônes de la *Formica rufa*, fourmi rouge, dont il raffole, que son adversaire tombait sur lui à l'improviste.

Un beau jour, Vialy trouva un ours

tellement absorbé par cette délectable occupation qu'il put, sans lui donner l'éveil, arriver jusque derrière lui, à le toucher.

Une idée drolatique vint à notre chasseur.

Pan ! il administre à l'ours, du plat de sa main, une formidable claque dans la région du bas rein, et l'autre abasourdi se retournant, il lui loge à bout portant un lingot dans le cœur.

On est farceur ou on ne l'est pas !

Il serait pourtant inexact de soutenir comme tel écrivain l'a fait, un peu paradoxalement à la vérité, que la chasse de l'ours alpin ne présente pas plus de dangers que la chasse au lièvre et que l'ours, blessé, et voyant son agresseur, jamais ne se précipite sur lui.

On nous a raconté, en effet, à Autrans, il y a quelques années, une lutte épique, qu'un fameux chasseur du pays, Jean Bérard, lequel a tué pour sa part une vingtaine d'ours, eut à soutenir avec l'un d'eux.

Il traquait la bête avec quelques amis ; ceux-ci étant postés, il se chargea d'aller lui-même la déloger. Mais, pendant qu'il la cherchait, elle le saisit traîtreusement, par derrière, de sa griffe, à l'improviste, et l'attira violemment à elle.

Sans s'effrayer, il fit demi-tour, et lutta corps à corps.

Les autres n'osaient pas faire feu de peur de tuer l'homme en même temps que l'animal. Lui, de sa main droite, enfoncée dans la gueule béante, avait saisi la langue de son adversaire et la tirait fortement dehors en la tordant pour empêcher l'ours de mordre.

Au bout de quelque temps de cette lutte émouvante, l'homme réussit à se dégager et l'ours prit la fuite.

Jean Bérard avait un énorme lambeau de la peau du crâne détaché par la griffe de l'animal et pendant sur le front.

Il se pansa du mieux qu'il put, avec l'aide de ses amis, noua son mouchoir autour de sa tête, alla boire un coup de vin à la maison et repartit à la poursuite

de l'ours qui ne tarda pas à tomber sous ses coups.

Il y a quelques années, les journaux de Savoie publiaient un tragique récit qui confirme l'exemple précédent : un ours ayant dévoré en Maurienne un jeune berger ; une battue organisée, à laquelle la mère, fusil en main, voulut prendre part ; la découverte faite le jour suivant de deux cadavres côte à côte, celui de l'ours et celui de la vaillante femme qui avait vengé son fils, mais au prix de sa propre vie.

On voit que si, somme toute, « cet animal n'est pas méchant », quand on l'attaque il sait se défendre et que ce n'est pas précisément un jeu d'enfant que de venir à bout de lui.





CHAPITRE IX

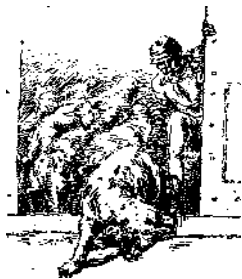
QUELQUES RENCONTRES GÊNANTES

L'ours des Alpes se trouve encore dans les massifs des Bauges et de la Maurienne (Savoie), et dans ceux du Vercors, de la Chartreuse et de Belledonne (Dauphiné).

Chamrousse appartenant à cette dernière chaîne, rien d'étonnant que cet animal, qui se livre par tempérament à des déplacements continuels, y fasse de temps à autre son apparition.

Il arrive assez souvent que les gardes forestiers relèvent des traces de son passage dans les cônes dévastés de la *Formica rufa* dont la forêt de Prémol en particulier est pleine et dont, sur les bords mêmes de la route qui va à Roche-Béranger, on trouve de nombreux spécimens.

A Prémol même, d'après un journal de Grenoble, *Le Réveil du Dauphiné*, un des gardes a surpris, dans la nuit du 12 au 13 avril 1888, un ours en train de faire vacarme dans son écurie. L'animal a, paraît-il,



décampé grand train et les 70 centimètres de neige qu'il y avait ont empêché l'homme de pouvoir lui donner la chasse en temps utile.

Le noble étranger qui honore Uriage de sa présence pendant les mois de la saison pourra donc — Dieu soit loué ! —

frissonner un peu à la pensée qu'il est exposé à rencontrer, au coin d'un bois, dans ses excursions, cet animal féroce ou prétendu tel. Cet ours est venu bien à propos. On se demandera toujours maintenant s'il n'est pas par là qui rôde, si on ne va pas tout à coup le voir sortir de derrière un sapin, les yeux enflammés, la gueule grande ouverte, les griffes aiguës prêtes à déchirer la chair. Voyageurs, touristes imprudents qui vous aventurez du côté de Pré-Gaudet, de Roche-Béranger ou de l'Arselle, prenez garde,

Prenez garde :
La bête noire vous regarde,
La bête noire vous entend.

L'ours en question était, en effet, toujours d'après le journal, « de la plus belle taille et vêtu d'une magnifique robe noire ».

Justement on en cherchait un pour le Jardin des Plantes de Grenoble où la seule bête féroce était à cette époque une pauvre guenon du nom de Jacqueline, morte hélas ! depuis, de consommation. C'était le

cas de dire au hardi novateur qui exigeait
que l'ours alpin fût représenté en chair et
en os dans cet établissement :

PRENEZ... VOTRE OURS !

Vous demandiez un ours pour le Jardin des Plantes ;

Vous devez être satisfait :

Il existe, il est grand, ses griffes sont puissantes ;

Il sera du plus bel effet.

Je le vois déjà dans sa fosse

Aller, venir, en balançant

Sa tête lourde autant que grosse

Et faire de l'œil au passant.

Les petits enfants et leur bonne

S'éterniseront devant lui

Et pour Jacqueline aura lui

Le jour où l'on vous abandonne.

Il devra mendier son pain

Comme à Paris le fait son frère,

Faire le beau, chercher à plaire,

Se laisser appeler Martin.

Lui-même, j'en suis assuré,

Finira bientôt par comprendre

A quel point il est adoré.

Il ne s'agit que de le prendre.

En attendant qu'il soit pris, occupons-
nous un peu de ses prédécesseurs de
Chamrousse. Il était inévitable que, dans

ses innombrables pérégrinations de jour et de nuit à travers les forêts, le Père Tasse, au cours de vingt-deux années, fit tôt ou tard la rencontre de quelqu'un de ceux-ci.

Il eut trois fois cet avantage.

La première fois, il conduisait deux mulets chargés de provisions. Il était environ une heure du matin. Du rocher descend un ours qui se glisse sur le chemin.

Les mulets ne font ni une, ni deux, ils tournent bride d'eux-mêmes et décampent bravement : le Père Tasse court après eux. Il en eut pour cinq heures de marche de plus, dans la nuit.

Quant à l'ours, on n'a jamais pu savoir ce qu'il avait pensé de cette façon de lui brûler la politesse. Il a dû se dire qu'il y a vraiment des hommes bien mal léchés et des bêtes bien ridicules.

Une autre année — c'était quelques



jours avant la Toussaint — l'ermite de Roche-Béranger commençait son déménagement. Il avait un solide mulet et descendait avec un bon chargement à Séchilienne. La neige couvrait déjà la montagne. Dans la forêt de Séchilienne, près d'un gros sapin, le mulet s'arrête, se met à « ronfler » et cherche à retourner sur ses pas. Le Père Tasse, ne sachant ce que cela pouvait signifier, s'avance, donne un coup de fouet sur les branches, en criant ; « Qu'y a-t-il par-là ? »

La réponse ne se fit pas attendre. Elle se présenta sous la forme d'un bel ours qui sortit prestement de derrière l'arbre. Pendant ce temps-là, le mulet jouait des jambes ; il fut heureusement arrêté par quelques sapins dans les branches desquels il s'empêtra. Le Père Tasse l'eut donc bien vite rattrapé, d'autant plus aisément que c'était en plein jour, et un léger détour lui permit de ne pas faire, cette fois encore, plus intime connaissance avec Monseigneur Ursus.

Sa troisième rencontre avec cette caté-

gorie de promeneurs fut plus longue et plus piquante aussi. C'était une douzaine de jours après la Toussaint. Le déménagement avait été opéré au moment voulu : toute la famille était en bas.

Un chasseur vint dire au Père Tasse qu'on avait enfoncé les fenêtres de la cabane. Celui-ci voulut aller se rendre compte par lui-même du dégât. Le voilà parti ayant au bras un panier bien garni de provisions, afin de pouvoir se restaurer dans le chalet. Il monte péniblement dans la neige jusqu'à Roche-Béranger. Enfin, le chalet apparaît ; le voilà au terme de la fatigue. Quelle bonne croûte il va casser, à l'abri, assis confortablement, quel bon coup d'excellent vin il va boire ! Il approche : quand il est à quatre mètres de sa porte — on ne la voit guère complètement de plus loin — qu'aperçoit-il ? Une ourse, mollement étendue devant le seuil, au beau soleil, en vrai lazzarone, en vraie sultane plutôt, tandis que son petit gambade autour d'elle dans les chauds rayons. A sa vue, l'ourse se sou-

lève un peu sur ses pattes de devant, le regarde dédaigneusement, puis se laisse retomber et reprend sa pose nonchalante et sa rêverie.

Elle aurait pu manger le Père Tasse : c'eût été tragique. Elle trouva bien plus drôle de le faire poser pendant deux heures d'horloge à la porte de sa demeure, après une demi-journée au moins de marche dans la neige, sans lui permettre d'y entrer. L'ourson, en digne fils de sa mère, lui donna pendant ce temps une représentation ironique de sauts et de cabrioles. Nous ne savons même pas si des pieds de nez ne firent point partie de sa mimique expressive. Si les ours savaient chanter, on l'aurait certainement entendu fredonner à ce moment :

Bonhomme, bonhomme,
Tu n'es pas maître dans ta maison
Quand nous y sommes ! (bis)

Mais le Père Tasse est philosophe — il ferait beau voir qu'un ermite ne le fût pas — et, sans s'émouvoir, il alla s'installer sur une pierre à peu de distance et

se mit tranquillement à déjeuner. Nous ne serions même pas étonné qu'il eût bu à la santé de sa belle, mais légèrement indiscreète hôtesse.

Au bout de deux heures de conversation muette, celle-ci et son fils, aimable enfant, (*tu, Marcellus eris !*), prirent congé pour aller faire un tour de bois. « Au plaisir, leur dit le Père Tasse, sans oser se permettre la familiarité d'un *shake hands*, (traduisez : sans essayer de leur toucher les phalanges), au plaisir... » et, tout bas, il ajouta : « de ne jamais vous revoir ».

Il ne les a jamais revus.

Voilà nos histoires d'ours finies — pas tout à fait pourtant. Il nous en reste encore une à raconter qu'on nous a dite, il n'y a pas bien longtemps, à Livet-et-Gavet, sur la route du Bourg-d'Oisans.



Un ours était apparu sur les flancs du Taillefer, aux environs d'une grotte où on l'avait vu entrer, et d'où on l'avait vu sortir — sa tanière, par conséquent. Son apparition avait mis en émoi tout le village. Une battue fut décidée, une douzaine d'hommes, les plus déterminés du pays, partirent pour affronter le terrible animal. Notez qu'on ne l'avait jamais aperçu que de loin et que ses dimensions restaient une formidable inconnue.

On grimpe pas à pas, la main sur les armes, le cœur battant, on approche du repaire ; au bruit, l'ours sort et... file avec prestesse : c'était une brebis noire qui s'était perdue et avait élu domicile en cette grotte. On en rit encore à Livet.





CHAPITRE X

VISITATOIRES, PERSECUTORES

Il est dix heures du soir. A Roche-Béranger tout dort. Pas depuis longtemps. On vient de se mettre au lit après les fatigues d'une laborieuse journée. Tout à coup on frappe à la porte. C'est une caravane attardée qui arrive.

Adieu le sommeil, adieu mon bon Morphée qui nous câlinais si doucement déjà. Il faut se relever, ouvrir aux arrivants, allumer un grand feu pour qu'ils

se sèchent, prêter à celui-ci une chemise, à celui-là un pantalon, à cet autre un chapeau, à un quatrième des chaussures. Il faut ensuite préparer le souper. Quand il est absorbé et que le vin a émoussillé nos touristes, ils se mettent à jacasser, à rire bruyamment, à chanter à tue-tête. En voilà pour jusqu'à minuit, une heure du matin. Alors, autre corvée, il s'agit d'organiser les lits. La compagnie est nombreuse : comment la caser toute ? On est obligé d'improviser des couchettes partout, à terre, sur les tables, dans la cuisine, etc.

Vous croyez que c'est fini ? pas encore. Les voyageurs entendent assister à la naissance du jour du haut de la Croix de Chamrousse.

Quand on fut toujours vertueux
On aime à voir lever l'aurore !

Donc à deux heures, deux heures et demie, il faudra faire le café, préparer de plus un déjeuner destiné à être emporté là-haut. Et c'est ainsi que la nuit se passe,

la nuit bienfaisante destinée au repos de l'homme.

Et ce n'est pas tout, que de questions, que de demandes qui pleuvent de tous les côtés ! Père Tasse, aurons-nous beau temps ? Père Tasse, comment appelez-vous ces fleurs ? Père Tasse, comment se nomme ce rocher, cette montagne qu'on voit de tel endroit, dans telle direction ?

L'un veut se chauffer ; l'autre veut aller dormir sans délai ; un troisième demande s'il n'est pas déjà temps de partir pour se trouver sur la cime aux premiers feux du jour : et c'est une avalanche d'interrogations, d'apostrophes, de requêtes, de plaisanteries, d'exclamations à ne plus savoir où donner de la tête.

Voilà les plaisirs du métier, voilà ce que c'est que d'être aubergiste à la montagne. On peut dire qu'on est soumis presque tout le temps aux « questions » les plus « extraordinaires », et qu'il n'y a rien d'exagéré dans l'équation suivante : Visiteurs = persécuteurs.

Tel autre jour, le Père Tasse a passé

la nuit dans la forêt, à monter. Il arrive en vue du chalet vers six heures du matin. Il se réjouit à la pensée du repos qu'il va prendre. Hélas! la cheminée fume. C'est mauvais signe, c'est qu'il y a du monde : et, en effet, toute une famille est là, arrivée de la veille, qui veut descendre et qui réclame à grands cris le Père Tasse pour l'accompagner.

En montant, une jeune fille a pris peur sur son âne et est tombée. Lui seul, par



sa présence, la rassurera au retour. Et le voilà reparti sans débrider avec toute la troupe pour Uriage d'où il ne pourra être revenu qu'à trois ou quatre heures de l'après-midi.

Les contrariétés ne sont pas toujours de même nature. Il faut de la variété dans les

meilleures choses. Ainsi, une fois, le prince Alexandre Bibesco avait annoncé son arrivée et prié que l'on tînt son dîner prêt. Mais un de ces nuages qui se font comme un malin plaisir d'assombrir temporairement les plus beaux ciels et de voiler l'harmonie des ménages les plus unis planait ce jour-là au-dessus de Roche-Béranger. Madame Tasse s'était retirée sur le mont Aventin — un monticule pas très éloigné de la cabane — et là, attendait impassible les événements.

Le Père Tasse, lui, était dans la consternation.

Voilà le prince qui arrive. Pas de dîner prêt, pas même de fourneau allumé. Que lui dire, comment lui expliquer la chose ?

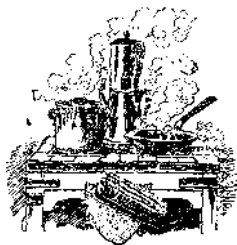
« Oui, oui, mon prince, nous avons bien reçu votre lettre. Certainement, nous avons tenu compte de vos instructions. Tout va être prêt dans un moment, soyez tranquille ! »

Mais, le moment était un siècle. Le

Père Tasse jetait sur le mont Aventin des regards aussi anxieux que suppliants. Madame Tasse ne capitulait pas. Et le prince attendait toujours.

Enfin, le fatal nuage fut emporté par une brise charitable ; le soleil reparut et illumina de nouveau le chalet ; les fourneaux s'allumèrent comme par enchantement, leur maîtresse s'étant retrouvée près d'eux en un clin d'œil. Le prince fit un excellent dîner.

Et pourtant, Altesse, jamais, sans vous en douter, vous n'aurez été aussi près de vous « broser le ventre », suivant l'une des expressions le plus élégamment imagées du langage des cours.





CHAPITRE XI

UN HIVER A 2,000 METRES

Le 16 mars 1878, à deux heures du matin, trois alpinistes, dont il a déjà été parlé, frappaient à la porte de la maison forestière de Prémol. Après s'être réconfortés et reposés, ils répartirent deux heures après pour Roche-Béranger. La neige était bonne, portait bien, et ils arrivèrent aux environs du chalet sans encombre. Là, l'un d'eux, muni d'un appa-

reil photographique, fixa sur la plaque le pittoresque paysage. Ceci fait, comme il y avait autour du chalet deux mètres de neige, nos amateurs de frimas soulevèrent délicatement une planche à la partie supérieure de la cabane où se trouvait le four, et, se glissant par l'ouverture, pénétrèrent de plain-pied au premier étage, sur une soupenette, où ils s'installèrent pour déjeuner. Il était environ huit heures du matin. A dix heures, les voyageurs arrivaient à la Croix. Mais le temps s'était gâté dans l'intervalle. Le vent soufflait en tempête, la neige tombait en abondance, et les brouillards couvraient de leur voile perfide toute la montagne. Le programme était de redescendre par les lacs Robert et l'Oursière. A dix heures un quart, on se mit en devoir de l'accomplir. Mais ayant tourné à gauche trop tôt, la petite troupe se trouva peu de temps après engagée dans un formidable couloir à pente glacée, dont le piolet n'entamait qu'avec peine la surface.

La descente s'opérait avec une lenteur

désespérante et la suite du couloir ne disait rien de bon. Un des touristes, sous l'influence du froid, de l'immobilité et comme conséquence d'une nuit blanche ou à peu près, s'endormait dans les pas taillés. La situation manquait de gaîté en somme. Il fallait y mettre fin. On se jeta à gauche du couloir dans des rochers garnis de sapins, ce qui, au début, facilita considérablement la descente, qui ne se continua pourtant qu'avec une sage lenteur. Tout à coup, arrêt complet. On se trouve sur des à-pic. Il était six heures du soir.

The shades of night were falling fast,

comme dit Longfellow, et la devise de nos gens, à ce moment, n'était pas précisément : *Excelsior !*

C'était tout juste le contraire. La perspective de passer la nuit là, sur la neige tombée et sous la neige tombante, avec d'insuffisantes provisions ne leur souriait pas du tout, mais pas du tout.

La nécessité rend ingénieux. On finit par trouver un endroit où l'à-pic n'avait que huit ou dix mètres de haut. Une corde de trente mètres qu'on avait eu la précaution d'apporter fut passée en double autour d'un sapin et, l'un après l'autre, on se laissa glisser jusqu'en bas. Là, fort heureusement, les difficultés sérieuses cessèrent et le retour s'acheva tardivement, mais sans incident fâcheux.

Si nous avons brièvement raconté cet épisode alpestre, c'est pour montrer ce que peut être la montagne, l'hiver, une fois en passant.

Que doit-ce donc être, si on l'habite ? Or, tout un hiver, le Père Tasse l'a habitée et les souvenirs qu'il a conservés de cette peu tentante expérience sont si vifs que nous croyons devoir les consigner ici tels que nous les avons recueillis de sa bouche.

« Beaucoup de voyageurs nous demandaient des renseignements sur la température des hivers à Roche-Béranger et nous ne pouvions leur en donner.

« Il y avait longtemps que cette question nous préoccupait, mais on renvoyait toujours. De mon côté j'hésitais moi-même à dire à ma femme : « Nous passerons ici l'hiver. » C'est elle, spontanément, qui prit cette décision et qui me dit, à l'automne de 1883 : « Si tu veux, nous resterons cette année. »

« Je veux bien, lui répondis-je : si ça te va, ça me va. »

« Vite on fit provision de bois et de vivres. Puis, comme j'avais des marchandises à exploiter entre les montagnes de Taillefer et de la Salette, je fus obligé, quelques jours après la Toussaint, de quitter ma femme. A ce moment il ne lui restait plus qu'un petit domestique. Elle me dit, quand je partis : « Aussitôt que les neiges tomberont et que le domestique ne pourra plus rien faire, je le renverrai. »

« Quelques jours après que je fus arrivé là où j'avais affaire (il s'agissait d'une exploitation de bois), les neiges commencèrent à tomber. Je pensais : « Vingt centimètres de neige ici, c'est cin-

quante à soixante centimètres là-haut. Voilà ma femme seule à la montagne. J'espère, du moins, que le beau temps, va revenir.

« Mais non, il ne revenait pas, la neige s'accumulait et je songeais avec anxiété que, si elle était tendre à mon retour, je ne pourrais pas aller rejoindre ma femme.

« Vingt-cinq jours après, enfin, j'étais libre et me trouvais à Grenoble. Je terminai rapidement ce que j'avais à y faire, sacrifiant même certains intérêts pour partir plus vite, à cause de la variabilité du temps et de l'accumulation constante des neiges, et trois jours après je me mettais en route.

« Aux dernières maisons, les plus rapprochées de la montagne, je prends un homme très solide avec un âne qui devait porter quelques petites provisions. Mais un peu plus haut, dans la neige, l'âne ne pouvait plus avancer. Il aurait quasi fallu que l'homme portât les marchandises et la bête par dessus le marché. Enfin, à force de peine, et par un temps affreux,

— la neige tombait — nous arrivons sur le Col des Adieux.

« Là on est à peu près à quatre cents mètres de la baraque. Je m'empressai de regarder si la cheminée fumait et de pousser des cris d'appel. Mais pas de réponse, et pas de fumée. C'était bien étonnant par le froid terrible qu'il faisait. Qu'a-t-il donc pu arriver ?

« Nous descendons alors dans un bas-fond d'où nous avons beaucoup de mal à nous tirer, puis nous voici à quelques pas du chalet. On n'y donnait point signe de vie, le bruit que nous faisons n'amenait personne, la porte ne s'ouvrait pas.

« L'angoisse me saisit au cœur. Ma femme est morte, pensai-je. Je frappe à la porte. Nulle réponse encore. Je regarde par la croisée qui donnait dans notre chambre à coucher et tout à côté de laquelle était notre lit : sur celui-ci, il me semblait voir ma femme étendue sans vie.



« Je me disais : quelle affreuse mort dans cette solitude ! elle m'aura maudit en mourant !

« Tout à coup, au moment où je m'efforçais d'ouvrir la fenêtre, qui était à coulisse, pour pénétrer dans la maison, cette espèce d'hallucination funèbre se dissipa. L'idée me vint que ma femme était peut-être au poulailler en train de nourrir ses volatiles. Et en effet, elle parut presque au même instant.

« Comment, tu n'as pas de feu, lui dis-je : en arrivant je t'ai cru morte. »

— « Je ne suis pas morte, mais va, j'ai bien souffert. Voilà trois jours que je ne puis pas faire de feu. Les tempêtes empêchent que les poêles ne tirent. »

« Cette réponse n'avait rien de gai. Nous comptions bien, mon compagnon et moi, prendre quelque chose de chaud pour nous restaurer. Le pauvre diable dut se contenter d'un verre de vin froid et s'en retourna quatre à quatre.

« Ces tempêtes avaient fort inquiété ma femme. Elle craignait que la baraque ne

fût emportée. S'imagine-t-on sa situation dans cette solitude glacée. Une nuit, elle avait entendu un ours pousser non loin de la cabane trois ou quatre hurlements. Elle n'était pas peureuse, pourtant ; mais cette nuit-là elle tint tout le temps sa lampe allumée. Le lendemain, des hommes qui étaient venus au bois dans la forêt de Prémol y relevèrent des traces indéniables du passage de la bête, en train de se livrer à une des pérégrinations chères à son espèce.

« Les renards pullulaient et venaient rôder autour du poulailler, laissant sur le toit d'innombrables, mais peu ragoutantes cartes de visite.

« Quelque temps après mon retour, je fus obligé de redescendre pour aller aux provisions. J'avais environ une centaine de livres à remonter. Il me fallut prendre pour cela six hommes, ayant chacun son petit ballot, qui faisaient tour à tour pé-



niblement la trace. Moi-même, qui ne portais rien, comme le quatrième page de Malbrough, j'avais beaucoup de mal à les suivre.

« Un autre voyage s'imposa quelque temps après. On se figurait que la neige porterait. Ma femme me dit : « Prends le temps qu'il te faut ; je ne crains rien. Tu auras beau temps pour descendre. »

« Ah bien, oui ! La neige était trompeuse. Je la croyais gelée et tout à coup, par endroits, j'enfonçais à un mètre cin-



quante de profondeur. Je perdais mes forces ; si ce n'eût pas été à la descente, je n'aurais pas pu m'en tirer. Le froid me mordait aux pieds avec une violence inouïe. Pour remonter, je dus, comme l'autre fois, prendre du renfort.

« A la fin je me déterminai à fabriquer des raquettes, ce qui rendit mes sorties beaucoup moins dangereuses et moins fatigantes¹.

« Ce n'étaient pas les sujets de crainte qui nous manquaient. Il y avait d'abord à redouter l'incendie. Le chalet étant tout en planches eût flambé comme une botte de paille. Puis les ouragans pouvaient l'emporter. Dans l'un comme dans l'autre cas la perspective était affreuse. Griller ou geler, telles étaient les deux alternatives. Mais, une fois les raquettes

¹ Dans une course d'hiver à Chamrousse. dont nous avons déjà dit un mot, course exécutée le 9 février 1882, par la section lyonnaise du Club-Alpin, accompagnée de deux Grenoblois, et dont M. Félix Perrin, alpiniste distingué de Grenoble, a rendu compte de la façon la plus humoristiquement joyeuse le 22 mars de la même année, à l'assemblée générale du Club-Alpin de Grenoble, M. Henry Duhamel a utilisé des raquettes canadiennes rapportées de l'avant-dernière exposition, et qui fonctionnèrent admirablement. A la suite de cette expérience et de plusieurs autres plus récentes faites par notre ami, ce genre de raquettes a été mis à l'étude pour être adopté par les bataillons alpins auxquels il est appelé à rendre les plus grands services.

faites, la seconde n'était plus à redouter. On pourrait toujours se sortir des neiges.

« Les poêles nous donnèrent bien de la misère. On ne pouvait pas toujours les faire marcher, à cause de la tempête. Deux jours durant nous dûmes rester



couchés faute de feu. Nos provisions n'étaient pas très abondantes. Il fallut aller *piano* tout l'hiver, afin de les ménager jusqu'au printemps.

« Jusqu'à la fin d'avril, il devint im-

possible de circuler. C'était un travail continu pour dégager les trois portes des neiges qui les encombraient. Chaque soir, avant de me coucher, je procédais à cette opération, de telle sorte qu'il y en eût toujours une au moins qui, le matin, pût s'ouvrir. Comme précaution, nous avions toujours une échelle qui allait à la porte du galetas et nous fournissait ainsi une quatrième issue, que je dus utiliser trois fois dans le courant de l'hiver, les trois portes d'en bas étant absolument bloquées.

« Pour parvenir jusqu'au four, j'avais fait dans la neige un passage couvert ensuite de branchages sur lesquels la neige s'était accumulée, formant voûte. Nous avions ainsi un tunnel d'une quinzaine de mètres qui nous permettait d'al-



ler et de venir. Mais, nous ne cuisions pas souvent.

« J'avais arrangé pour les volailles un petit endroit abrité à côté de la porte. Mais ni les canards, ni les lapins ne purent être sauvés.

« L'eau nous manqua longtemps. Pendant six semaines nous fîmes fondre de la neige pour en avoir. C'était tout un travail. Dix litres de neige ne nous donnaient qu'un litre d'eau. Nos fourneaux étaient toujours encombrés de marmites.

« A force de piocher, nous finîmes par découvrir notre fontaine. Mais, comme elle était en contre-bas, elle se trouvait



sous quatre mètres de neige. Nous avons fixé un seau à une perche et nous puisions ainsi.

« Nous espérons qu'un certain nombre de Grenoblois, tentés par certains beaux jours d'hiver et par l'attrait nou-

veau d'une course sur la neige en haute montagne, aux portes de la ville pour ainsi dire, viendraient nous distraire un peu.

« Vain espoir ! nous eûmes trois visites en tout.

« Celle — d'abord — de MM. Chabert et Laguin, liquoristes à Grenoble, des habitués de Chamrousse, d'intrépides marcheurs, qui, au lieu d'une heure et demie pour venir de Prémol suivant leur coutume, mirent cinq heures et avec des raquettes encore.

« Ils vinrent le jour de Noël.

« Deux jours après, nous apercevons, s'avançant vers le chalet, une casquette de garde forestier. Qui ce peut-il bien être ? Un tel ? Un tel ?

« A notre grande surprise c'était M. l'Inspecteur des forêts Pison, avec des raquettes également, qui, tout seul, venait nous demander à coucher.

« Enfin, un peu plus tard, nous faisons, un soir, la partie de cartes ; nous entendons une voix d'homme crier forte-

ment : « Vive le Père Tasse ! » Nous avons cru d'abord que c'était toujours M. Pison ; point : c'était un parisien, M. Moreau, un fidèle aussi qui demeura chez nous quatre jours avant de se déterminer à redescendre. Mais, pendant ce temps, il était retombé de la neige et son départ fut plus difficile que son arrivée.

« Nos distractions n'étaient pas nombreuses. C'était, je l'ai déjà dit, la partie de cartes pour laquelle nous nous passions. Le régal du matin, pour ma femme surtout, était le café. Au lieu de faire la grasse matinée, ce qui eût été si naturel, elle se levait à la lumière pour le préparer, tant elle avait hâte de le prendre. Le soir longtemps avant de nous endormir, le matin longtemps après nous être réveillés, nous regardions, à travers la croisée voisine de notre lit, la situation des étoiles. Sans les connaître par leurs noms, nous les reconnaissions à leurs groupements et nous tuions le temps à guetter leurs changements de position dans le ciel. Nous voyions passer parfois

les renards. Nous considérons la neige balayée par le vent et descendant sur les pentes en tourbillons bizarres, se développant parfois comme de larges pièces d'étoffe moirée dont le déroulement indéfini nous agaçait la vue et prodigieusement nous énervait.

« J'eus des malaises dont je ne m'expliquais pas la cause. Pendant que j'étais en train de rejeter la neige, il me prenait des étourdissements, j'avais des saignements de nez et d'oreilles. Je rentrais me coucher; ma femme redoutait un épanchement sanguin et se demandait ce qu'elle ferait de moi si je mourais. Si l'un de nous deux eût trépassé, il aurait bien fallu en effet que l'autre le sortît dans la neige et l'y laissât pour le restant de l'hiver.

« Quelle agréable pensée !

« Plus tard, M. Pison me rassura en m'apprenant que ces étourdissements étaient l'effet de la raréfaction de l'air. Quant à ma femme, elle résistait à tout d'une façon merveilleuse.

« Enfin arriva le printemps. Nos épreuves étaient finies ; mais nous jurâmes bien qu'on ne nous y reprendrait plus. »

Cette détermination du Père Tasse se comprend d'autant plus facilement que ce n'était pas précisément un jeune couple qui s'était exposé de gaieté de cœur à une si dure expérimentation. Lui avait 62 ans à cette époque ; madame Tasse en avait 72. Voit-on cette pauvre femme seule, absolument seule là-haut, dans ce désert glacé, au milieu des tempêtes et de toutes les horreurs de la nature, livrée uniquement à ses propres forces, réduite à la société de ses poules, pendant vingt-huit journées. Voilà une espèce de « vingt-huit jours » devant laquelle plus d'un jeune troupiier reculerait.

Elle ne descendit de Chamrousse qu'à l'automne de cette année, étant restée ainsi là-haut dix-huit mois consécutivement. Il y avait de la neige déjà. Le guide qui l'accompagnait prit un « raccourci », la laissant suivre dans la forêt un sentier

plus facile. C'est alors qu'au milieu des sapins géants dont l'immense armée forme comme un redoutable investissement autour de la partie supérieure de la montagne, elle comprit bien exactement quelle avait été sa situation à Roche-Béranger, pendant le dernier hiver, à quel point elle avait été séparée des vivants, combien complètement tous les liens s'étaient trouvés rompus alors entre elle et le reste du monde. Elle n'avait pas tremblé là-haut, mais cette impression rétrospective la fit frissonner de crainte, et elle murmura comme malgré elle : « Jamais, jamais, je ne pourrais recommencer. »





CHAPITRE XII

VINGT ANS APRES

Vingt ans après, cela veut dire vingt-cinq ans après la fondation du Chalet de Roche-Béranger. Il y a bien du changement. Le Père Tasse a quitté son royaume, le génie de Chamrousse est descendu de son piédestal. Il l'a fallu. Ce n'est pas impunément qu'un homme traverse, pendant vingt-deux années, les difficultés et les fatigues



dont nous n'avons pu esquisser qu'une faible partie. Les forces s'en vont vite avec un pareil surmenage, et le peu qu'il en reste ne permet pas de continuer de tels travaux d'Hercule. L'heure de la retraite a sonné, depuis 1885 le chalet se trouve en d'autres mains. Le Père Tasse est aujourd'hui, non plus sur la montagne, mais dans la vallée ; il habite Saint-Georges, à deux pas d'Uriage. Il s'y est installé dans une modeste demeure, d'ailleurs fort bien située, où ses innombrables clients et amis d'autrefois viennent le voir, causer du temps passé, en raviver les souvenirs, et refaire, en un mot, par la pensée, une ascension devant la réalité de laquelle peut-être bien à l'heure présente leurs jambes vieillies reculeraient-elles aussi.

Nous avons voulu retourner à Chamrousse. On ne s'imagine pas à quel point Roche-Béranger paraît triste¹ sans ces

¹ Ceci soit dit sans la moindre pensée de dénigrement à l'endroit de la façon dont est actuellement tenu le chalet.

deux bonnes figures de vieillards qui vous souriaient jadis au seuil du chalet à l'arrivée et qui semblaient faire partie intégrante du paysage. On dirait que la mort a passé par là, que le deuil plane sur la cabane, que la désolation règne sur les prairies environnantes et que les esprits de la montagne exhalent dans la brise comme de funèbres mélodies et de lugubres gémissements.

Quant à Chamrousse, — était-ce pour s'harmoniser avec nos tristes pensées ? — au moment même où, solitaire, n'ayant que notre chien pour compagnon, nous étions au pied de la Croix, elle nous a enveloppé à l'improviste de ses brouillards perfides, et une fois de plus nous avons connu les inquiétudes d'une marche à l'aveugle pour ainsi dire à



Nous nous plaçons seulement au point de vue de ceux qui, comme nous, ont longtemps fréquenté Chamrousse et pour lesquels Roche-Béranger s'était identifié, en quelque sorte, avec l'image de ses fondateurs.

travers l'énorme labyrinthe de ses croupes
gazonnées, de ses innombrables combes
toutes semblables les unes
aux autres, de ses vallonnements
parallèles sans points de repère et sans fin.
Les clochettes du troupeau
de la Balme sonnèrent
heureusement notre délivrance.

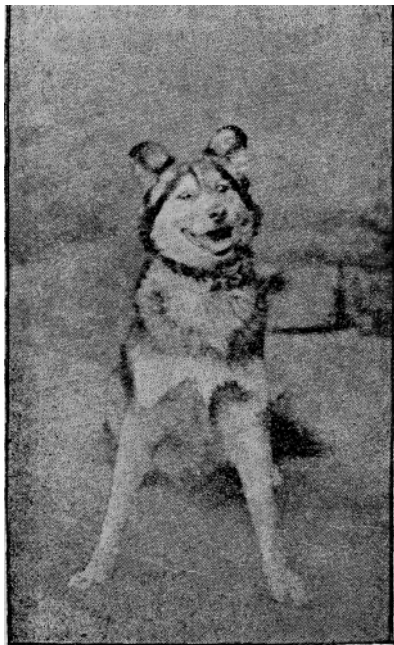


Quand on a tâté quelquefois de ces épreuves, on se représente mieux ce qu'elles ont dû être pour l'ermite de Roche-Béranger qui les a affrontées pendant une période de temps si considérable et l'on est davantage en mesure de rendre hommage, en pleine connaissance de cause, au courage et à la persévérante énergie qu'il a déployés, pour triompher d'elles, dans l'espace de vingt-deux ans.

Elle est bien belle la montagne, mais elle est parfois bien redoutable, et lorsqu'on a bataillé contre elle toute une partie de sa vie comme l'a fait le Père Tasse, non seulement on mérite d'être

au repos, parce qu'on a été au travail,
mais aussi, pour avoir été au péril, on a
le droit d'être à l'honneur.





DEUXIÈME PARTIE



CUEILLETTE DE SOUVENIRS

Scripta manent !



PRÉAMBULE

A notre époque, ce qu'on demande surtout, paraît-il, ce sont des « documents humains ». En voici une bonne poignée.

Pendant les vingt-deux années que le Père Tasse est demeuré à Roche-Béranger, il a passé chez lui des milliers de personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe, — le sexe auvergnat compris — de toute situation sociale. La plupart d'entre elles ont marqué sur des registres — au

nombre de quatre aujourd'hui, — les impressions que cette visite à la montagne faisait naître en leur âme. Il nous a paru piquant de parcourir ces registres et d'y faire une cueillette de souvenirs que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs.

Il y a du bon et du mauvais, du simple et de l'ampoulé, des sentiments nobles et des sentiments bêtes, de grands noms et d'humbles personnalités, de tout un peu, en un mot, dans ce qui va défiler sous leurs yeux. Mais, en général, les caractères, les tempéraments, les genres d'esprit s'y dessinent d'une façon fort curieuse. A la montagne, surtout, on peut dire que « le style, c'est l'homme ». Là, point d'apprêt, plus de convention : on se montre tel que l'on est. Chez l'un, l'admiration, chez l'autre, la fatigue, la sensualité, un vif sentiment de la nature, l'amour de la patrie, les douces affections familiales, ou des passions plus violentes, ou des préoccupations plus égoïstes se font jour irrésistiblement et laissent, de ce passant, un portrait aussi ressemblant qu'ineffaçable.

Et l'on voit l'ouvrier à côté du prince, ou même du « roi-en-exil », la grande dame auprès de l'humble fillette, l'artiste et « le bourgeois », le soldat et « le pékin », le savant académicien et « l'épicier » complètement dénué d'orthographe, l'homme politique et le poète, l'étudiant — parfois avec son étudiante — et la mère de famille, l'anglais et le yankee, l'espagnol sympathique et le teuton détesté, des représentants de toutes les races et de tous les idiomes, se faire, pour ainsi dire, passer en revue, et tous « y aller de leur petit boniment » sincère ou non d'intention, révélateur toujours,

On ne trouve pas beaucoup de perles dans ce... fatras, — auquel il ne serait point convenable, ni même juste, de donner ici un autre nom. Mais, si tout n'y brille pas, si tout n'y mérite pas d'être enchâssé et mis en belle lumière, tout, pour qui sait voir, réfléchir et comprendre, y est plus ou moins curieux et instructif.

C'est de l'humain, encore une fois, pris sur le vif, c'est comme un résumé de l'hu

manité tout entière ; comment ne répéterait-on pas, en l'examinant avec intérêt : Homo sum et nihil humani a me alienum puto !





CHAPITRE I

ESTOMACS RECONNAISSANTS

Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit le proverbe. En revanche, ventre repu sait, non seulement écouter, mais aussi exprimer sa gratitude.

Quand on a fait quatre, cinq ou six heures de montée plus ou moins pénible, et qu'on trouve pour se restaurer un bon dîner ou un bon souper qui vous est

servi, dans les prix doux, de la meilleure grâce du monde, il faut avouer que l'on aurait l'estomac bien ingrat si l'on ne reconnaissait pas un pareil service. La sustentation de notre petite personne étant le souci le plus généralement répandu parmi nous, pauvres mortels — *primum est vivere !* — il n'est pas étonnant que les livres du Père Tasse constituent surtout un concert de louanges à l'adresse de sa substantielle hospitalité.

De la foule de ces témoignages nous extrayons seulement les plus importants, soit par l'autorité spéciale des personnes dont ils émanent, soit par la forme plus ou moins piquante qui leur a été donnée.

A tout seigneur, tout honneur : voici d'abord un membre du Club-Alpin français :

J'ai passé la matinée du 2 septembre 1875 au chalet de M. Tasse en compagnie de neuf personnes. Je n'ai eu qu'à me féliciter de la propreté et du service de la maison, et qu'à me louer du déjeuner qui nous a été servi. Je me permettrai de faire remarquer

aux voyageurs que ce repas, composé de : pain et vin à discrétion, beurre, thon, omelette, civet de chamois, canard rôti, dessert, chartreuse, ne nous a été compté que 3 fr. 50 par personne.

X.....

Du C. A. F. et S. A. C:

A la Société des Touristes du Dauphiné
maintenant :

1^{er} juillet 1887. De Thieriet, L. Bourron, de Grenoble, venant de Chamrousse, ont reçu au chalet de Roche-Béranger une bonne hospitalité. Soyons reconnaissants à M. Tasse du bon exemple qu'il a donné en créant un chalet à l'aide de ses seules ressources sur l'une des plus belles montagnes du Dauphiné.

L. BOURRON, DE THIERIET.

Les auteurs de ces notes sachant admirablement ce que c'est que la montagne, leur témoignage avait une valeur exceptionnelle.

Il faut y joindre, un peu au hasard, quelques autres attestations.

Celle-ci est d'un homme qui n'y va pas par quatre chemins :

En quittant le restaurant du Père Tasse, je regretterai surtout son café au lait. *L'estomac aussi a sa poésie.*

ALFRED DELANGLADE.

18 juillet 1885.

Feu Monselet n'aurait pas désavoué la dernière phrase.

Significatif également ce cri du cœur :

11 septembre 1877. — Quel malheur que Chamrousse ne soit pas à Montmartre !

Les déjeuners du Père Tasse seraient bien à leur place.

Un parisien épaté,
A. PENICHE,
Négociant.

Un bon curé de campagne s'est laissé toucher aussi :

Touristes, amis des chefs-d'œuvre de la création, connaissez-vous la prairie grandiose dite Gaudet (*Gaudet*, on se réjouit). Descendez-y, et vous vous réjouirez à la vue de ce délicieux panorama.

Souhait de réussite dans l'admirable fondation de M. Tasse ici à Roche-Béranger. L'avenir et la postérité lui garderont un bon souvenir.

20 octobre 1868.

P. C. RABILLOUD,
Curé à Pinet-d'Uriage.

Deux hollandais vinrent le 17 octobre 1882 et s'exprimèrent de cette façon :

Une des plus grandes surprises dans la vie humaine, c'est de monter six mille pieds et d'arriver au chalet, chez M. et M^{me} Tasse, où on reçoit *un bon petit dîner* mieux soigné que dans un des premiers restaurants de Paris ou de Lyon.

W. J. JACOB,
d'Amsterdam.

J. AVANLEGHE

Un bon petit dîner, en effet! jugez-en. Nos deux hollandais, deux beaux hommes de six pieds passés, accompagnés d'un guide de même stature, arrivent au chalet à l'automne, alors que la neige se mettait à tomber.

Ils commencent par demander vite un bon feu et un vin chaud. Puis ils disent au guide : « Si vous alliez chercher le petit sac, nous mangerions un morceau ».

— Mais, fait observer le Père Tasse, si vous voulez manger un morceau, nous préparerons ce qu'il faudra.

— Parfaitement! nous avons apporté quelque chose parce que notre hôtelier nous avait dit que nous ne trouverions rien ici ¹.

Eh bien! voyons, qu'allez-vous nous donner ?

— D'abord des hors-d'œuvre : du saucisson, du beurre frais, des sardines.

¹ C'est malheureusement ce qui avait lieu très souvent pendant le séjour du Père Tasse à Roche-Béranger. Les hôteliers, soit de Grenoble, soit d'Uriage, par intérêt personnel, pour obliger les voyageurs à emporter des provisions qu'ils leur faisaient payer très cher, leur affirmaient qu'ils ne trouveraient pas là-haut de quoi se restaurer suffisamment. Et il arrivait ceci, que le Père Tasse voyait des caravanes venir s'installer à sa porte, déballer des provisions et manger presque chez lui, à sa barbe — c'est le cas de le dire — sans lui laisser un sou pour couvrir ses frais et se compenser de la peine qu'il se donnait afin d'être en mesure de faire face à toutes les éventualités.

— Oui, ça fera!

— Après, nous vous ferons des œufs, en omelette ou à la coque.

— Oui, ça fera!

— A présent, nous ferons sauter un poulet.

— Oui, ça fera !

— Puis, nous vous donnerons une bonne friture de pommes de terre.



— Oui, ça fera!

— Nous vous servirons un civet.

— Oui, ça fera !

— Nous avons des grives, de belles grives ; nous les ferons rôtir.

— Oui, ça fera !

— Nous avons aussi d'excellent Pomard.

— Oui, ça fera, ça fera.

Cela fit si bien que tout y passa, saucisson, beurre, sardines, omelette, poulet, pommes frites, civet et grives, sans ou-

blier le Pomard, dont le Père Tasse, bon gré, mal gré, dut prendre sa part.

On voit que c'était bien réellement un bon petit dîner — à deux mille mètres — et que si ces messieurs avaient des estomacs reconnaissants, ils ne les avaient pas moins complaisants.

Leurs jambes, d'ailleurs, étaient tout aussi complaisantes.



Partis de Grenoble à onze heures du matin, ils montèrent dans la journée jusqu'à la Croix, et le soir, de retour à Grenoble, ils dansaient au Casino.

Parlez-nous de touristes de cet acabit-là !

Bien que la mention suivante soit un peu longue, elle a son poids et sa valeur :

Le Père Tasse tiendra-t-il parole, en quittant cette année Chamrousse pour n'y plus

revenir ? Non, espérons-le, ô mon Dieu ! Que deviendrait, en effet, la Roche-Béranger, si le touriste, en y arrivant exténué par un chemin montant, sablonneux (quelle illusion!), malaisé, n'apercevait enfin, sur le seuil de son chalet si hospitalier, le maître de céans, lui souhaitant la bienvenue et lui offrant, en même temps qu'un gîte relativement confortable, une table en rapport ?

Que le Père Tasse sache donc bien que s'il venait à triompher de la résistance dont il sera certainement l'objet de la part de tous ceux qui ont été à même d'apprécier son empressement à être agréable à celui qui vient demander à son toit un abri contre la tourmente et la température nocturne souvent glaciale de ce haut sommet, son nom, sa belle barbe, sa joviale figure resteront non moins légendaires, à la Roche-Béranger, que la bonne grâce de sa femme.

CH. DUGUEYT, de Lyon,

Membre de la *Diana*, société archéologique du Forez et de la *Société des Touristes du Dauphiné*.

3 1 juillet 1879.

Passons à la fantaisie :

14 juillet 1882. — Je souhaite que la mé-

moire de M. et M^{me} Tasse se transmette parmi les générations les plus reculées et qu'en l'an de grâce 5082 , lorsque Chamrousse sera devenue une station de la ligne aérienne de la terre à la lune, elle se nomme *Station Tasse*.

Louis AUGIER.

Après la prose, la poésie :

Bon gîte en ce chalet ; bon hôte, Père Tasse ;
Aussi bon que son vin, son accueil vous délasse,
Et lorsque de Chamrousse on brave la hauteur,
Chez Tasse on se repose avec un vrai bonheur.

MARIE AUGIER.

Et cette autre pièce :

On ne sait que vanter le plus en vérité
Chez Monsieur et Madame Tasse :
La charmante hospitalité ?
L'aménité ? la bonne grâce ?
Et la complaisance surtout ?
Pour être dans le vrai, nous vanterons donc tout !

(*Touristes du 25 août 1883.*)

Au-dessous, on lit :

A M. et M^{me} Tasse douze estomacs reconnaissants.

Ce n'est pas une douzaine, c'est plusieurs milliers qu'il faudrait mettre, et, comme cela n'en finirait pas, nous retirons aux estomacs reconnaissants la parole.





CHAPITRE II

LE PATRIOTISME A LA MONTAGNE

Sortons un peu des victuailles, voulez-vous ? Non qu'elles n'aient leur prix — nous ne parlons pas évidemment du prix

monétaire — à leur heure. Un ancien assiégé et affamé de Paris peut et doit en savoir quelque chose. Mais, à en entendre parler, on est vite rassasié, plus vite même qu'en les consommant matériellement.

Les extrêmes se touchent. De la préoccupation la plus vulgaire — et la plus naturelle — nous passons, sans transition, au sentiment le plus noble, à l'amour de la Patrie — bien naturel d'ailleurs aussi.

Nos relations avec l'Italie sont fort tendues, — pas pour toujours, espérons-le ; c'est trop dommage de voir des nations sœurs vivre aussi peu fraternellement ensemble. — Ce n'est pas une raison pour que nous omettions de signaler le patriotisme de cet italien, Francesco Lanzoni, qui, le 30 juin 1882, venu à Chamrousse, a senti, devant la beauté du spectacle, son cœur emporté malgré lui vers le pays où fleurit l'oranger — c'est bien humain, cela — et comme expression à ce sentiment invincible, n'a trouvé que les vers suivants de Pétrarque :

L'Italia è il bel paese
Che l'Apennin parte,
Il mar circonda e l'Alpi ¹.

Et comme les hommes sont partout les mêmes, nous trouvons exactement la même impression, le même élan du cœur, chez un espagnol qui n'a signé que de ses initiales M. G. et qui, le 26 août 1875 écrivait :

Dios haga que la cansa sea como la comida.
Desde aqui mando un suspiro a mi hermosa
Andalucia ².

Un espagnol ? non, nous faisons erreur ! une espagnole, à la bonne heure ! Le souhait de la première phrase trahit une femme ; d'une femme aussi, évidemment, le *suspiro*, et l'écriture, enfin, ne nous laisse plus aucun doute.

Quant aux initiales, elles achèveraient

¹ L'Italie est le beau pays que l'Apennin divise et qu'entourent la mer et les Alpes.

² Dieu fasse que la fatigue soit comme le repas ! D'ici j'envoie un soupir à ma belle Andalousie.

de nous convaincre, si besoin était, car à M. G. correspond cette signature que nous trouvons, en plein, parmi d'autres, quelques lignes plus haut : MARIE GUERRERO SCHOLTZ, *Espana*.

Salut, belle Andalouse au teint bruni, qui du haut d'une cime dauphinoise avez envoyé à votre terre natale un si touchant souvenir !

Pour vous, il y a encore des Pyrénées ; il y en a aussi pour ce *montagnard pyrénéen*, qui, sans se faire connaître autrement que sous ce titre, a résumé, le 14 août 1878, ses impressions par cette citation d'un poète béarnais célèbre :

La haout sus las mountagnos
 U pastou malhurous,
 Sedut aou pié d'u haï, bagnat de plous,
 Sougniabo aou cambiamen de sus amous ¹

Lui comme vous, au sein de nos montagnes, songeait invinciblement aux sien-

¹ Là-haut sur les montagnes, un pasteur malheureux, assis au pied d'un rocher, baigné de pleurs, songeait au changement de ses amours.

nes et les chantait dans la langue même dont retentissent leurs échos.

Un Polonais, Walecki, a inscrit, le 8 juillet 1871 :

Resurgant redivivæ ambæ sorores, Francia et Polonia.

« Puissent ressusciter ces deux sœurs, la France et la Pologne ! »

Pour la fin, nous avons réservé ceci :

Venus de notre pays abandonné pour revoir encore une fois notre chère patrie, nous repartons émerveillés du spectacle grandiose qui se déroule à nos yeux, nous n'emportons qu'un regret, celui d'être obligés de retourner dans la société de nos oppresseurs.

Vive la France ! au plus tôt la revanche.

MARIE X.....	X..... père.
FEMME X.....	X..... fils.

Tous lorrains-allemands par force et français de cœur.

¹ Les noms sont en entier sur le registre. On comprendra aisément pourquoi nous ne les indiquons pas ici.

N'est-ce pas qu'il convenait de terminer par cette protestation si éloquente dans son admirable simplicité?





CHAPITRE III

SANCTA SIMPLICITAS

La simplicité, d'ailleurs, a toujours beaucoup de charmes, à quelque objet qu'elle s'applique. Les Anglais, il faut leur rendre cette justice, la pratiquent de main de maître en matière d'impressions alpestres. Voyez plutôt :

23 juillet 1868 — W^m Jarvis de Londres. Resté ici aujourd'hui et dîné en nombreuse compagnie. Un excellent dîner et toutes les attentions de la part du digne hôte. Je recom-

mande fortement à tous les anglais de se reposer et de dîner ici ¹.

W. J.

29 juillet 1884. Ayant été retenus ici par le mauvais temps, nous avons passé une très agréable journée et deux nuits et nous avons trouvé tout de première catégorie (*first class*) ².

WALTER LETTS, de Londres ;
JOHN STEEL, Milwaukee,

Wis. U. S. A³.

ARTHUR C. JAMES, London.

Quand un anglais a dit de quelque chose que c'est *first class* (de première classe), il a tout dit.

¹ TEXTE : 23 July 68. *W^m Jarvis of London. Stayd here on this day and dined in great force. A dinner excellent and every attendance given by the worthy host. He gives a strong recommendation to all Englishmen to rest and dine here.*

² TEXTE : 29 July 1884. *Having been detained here by bad weather, we spent a very enjoyable day and two nights and found every thing first class.*

³ Wisconsin, États-Unis d'Amérique (*United States America*).

Du même genre :

HON. HENEAGE LESSE, capitaine aux
Coldstream Guards.

HON. ET R^d Augustus LEGGE.
Sydenham.

Un délicieux matin, une brave hôtesse et un excellent déjeuner nous feront nous souvenir de ce charmant chalet avec plaisir pendant longtemps ¹.

3 septembre 1869.

Eu beaucoup de plaisir à faire la connaissance de M. Tasse, dont j'ai trouvé l'hospitalité entièrement au niveau de ce que j'en avais toujours entendu dire ².

23 juillet 1884.

JAMES ARBUTHNOT.

3 juillet 1880.

M. et M^{me} William Ainslie, de Londres, et

¹ TEXTE : *A lovely morning, a kind hostess, and an excellent breakfast will make us remember this charming chalet with pleasure for a long time.*

² TEXTE : *Had much pleasure in making the acquaintance of Monsieur Tasse whose hospitality I found quite equal to the report I had always heard of it.*

leur fille Mary Isabel Ainslie, ont été enchantés de leur visite et de la cordiale réception qui leur a été faite par l'excellente hôtesse. La vue est d'une si transcendante beauté qu'aucun langage, si ce n'est celui d'un poète, ne saurait la décrire.

Nous désirons tous les trois y revenir et, Madame Tasse, nous vous remercions ¹.

WILLIAM. G. AINSLIE

Quoi d'extraordinaire, direz-vous, dans ce que vous venez de citer ? Mon Dieu, rien, précisément. C'est naturel, digne, convenable : voilà tout. N'est-ce pas beaucoup déjà ? surtout si l'on mettait en regard les absurdités et les bêtises, pour ne pas dire plus, que neuf touristes français sur dix s'ingénient à laisser comme traces de leur passage. Nous ne sommes point anglomane, mais ne serait-ce pas le

¹ TEXTE : *M. et M^{rs} William Ainslie, de Londres, and their daughter Mary Isabel Ainslie, have been delighted with their visit et with the genial reception accorded to them by the excellent hostess. The scenery is of such transcendent beauty that no language but that of a poet could describe it.*

— La dernière phrase est en français.

cas de penser : *fas et ab hoste doceri !* en prenant le mot *hostis* dans le sens d'étranger et non dans celui d'ennemi ?

Voici, maintenant, la simplicité poussée jusqu'au laconisme, avec — parfois — une pointe de drôlerie. Ici, tout commentaire devient inutile :

13 août 1872.

Épatant, mais éreintant !

H. ALEXANDRE.



29 juillet 1873.— A^{le} Jager, photographe, et sa Madame.

Juillet 1884. — J'ai été impressionnée de

cette ascension et j'emporte un souvenir qui sera durable !

Vve RAPHAEL CUOCI,
Paris.

Il fait meilleur ici qu'à l'école de droit !

Louis MIGNON,
Paris.

Deo gratias !

JEANNE BRON, CHARLES DE NIVOLAS,
PRIMAR.

24 août 1878. — L'exposition de Chamrousse vaut bien celle de Paris.

Un inspecteur de la Banque de France.

Ici, Barre et Chagot, compagnons de voyage,
Ont monté vaillamment en venant d'Uriage.

Vive les Ringards!

P. CHAGOT, C. BARRE,
Ingénieurs, anciens bizuts.

Août 1880.

Immer grün, immer schön !¹

G. GEOFFRAY HOCHSTETTER.

¹ Toujours vert, toujours beau !

5 juillet 1871.

Le temps était mauvais, mais le vin était bon.

J. ESCOFFIER, de Lyon.

29 juillet 1885. — La migraine est un mal affreux à toutes les hauteurs.

P. BRUN.

Lyon.

31 juillet 1884.

Très contents !

MM. Louis GRAVEN, J. FRUCHET.

J. BATLAY, G. MOREAU.

Satané brouillard, satané brouillard, satané brouillard !

18 juillet 1883.

L. GUILLARD.

12 août 1884.

Pour la vingtième fois !!!

Plusieurs professeurs du Rondeau.

Septembre 14 1883.

Mangé et approuvé.

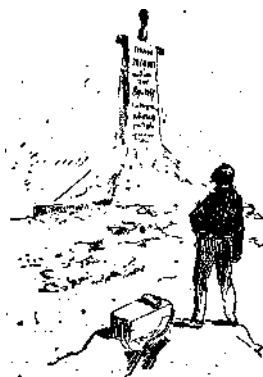
HARRY SANDELANDS.

Après celle-ci, il faut tirer l'échelle et c'est à cet anglais que revient de droit la palme, à moins qu'elle ne doive être décernée *ex æquo* à lui et au français qui a écrit :

Veni, vidi, bibi !

C'est le solide, réconfortant, qui a frappé le premier, c'est le vin, émoustillant, qui a séduit le second : ne voilà-t-il pas les deux races admirablement peintes d'un trait chacune par son représentant respectif ?





CHAPITRE IV

LES ORIGINAUX

Par originaux nous entendons ceux qui cherchent à se distinguer en faisant quelque chose d'étrange, ceux qui songent beaucoup moins à exprimer les impressions ressenties en face du merveilleux spectacle des hautes cimes, qu'à provoquer l'étonnement des autres voyageurs qui les liront.

Ils seraient peut-être mieux appelés, — quoique moins correctement — les *épat-teurs!*

Parmi eux doivent être rangés ceux qui se garderaient bien d'écrire ce qu'ils ont éprouvé en employant notre pauvre langue française, bonne, paraît-il, pour les ignorants et les sots, et qui font montre d'érudition en se servant — eux français — pour chanter la terre de France, quand ce n'est pas tout simplement pour se chanter eux-mêmes, du grec, du latin, de l'anglais, de l'allemand, de l'italien, etc., qu'ils manient, d'ailleurs, assez mal.

Nous ne nous appesantirons pas sur cette catégorie peu intéressante de touristes, au nombre desquels nous nous contenterons de signaler — sans les nommer — cet ancien chef de bureau au ministère de l'intérieur qui a jugé bon d'écrire en arabe : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed (Mahomet) est le prophète de Dieu! », ce pseudo-savant qui a griffonné quelque chose en sanscrit, et ce dauphinois qui, en carac-

tères de la sténographie Duployé, a tracé ces lignes : « Souvenir d'une ascension à Chamrousse, 26 août 1883. — Vive la sténographie Duployé ! »

Nous nous étonnons qu'il ne se soit trouvé personne pour mettre : « Le meilleur chocolat est le chocolat Perron ! »

Mais il y a quelque chose qui vaut cela. A la date du 25 août 1873, on lit textuellement ceci, — parole d'honneur :

Cirage Jacquot (médaille d'or à l'exposition de 1867). Point d'acides dans sa composition. Entretien la chaussure et lui donne un poli inouï. Fabrique à Montreuil, près Paris. Se trouve dans toutes les épiceries. Exiger la marque de fabrique.

A la bonne heure. Voilà un original qui est en même temps un homme pratique. Il s'est fait là une petite réclame qui ne lui a pas coûté cher. Transformer Chamrousse en gigantesque *sandwich*, c'est une idée tellement brillante que, seul, quelqu'un qui fabrique un cirage d'un « poli inouï » pouvait l'avoir.

S'il y a les originaux volontaires, il y a aussi les originaux sans le vouloir. Tel, ce prince, — nous l'avons nommé ailleurs — qui commandait, le 1^{er} août 1879, au Père Tasse, « un tonnelet bien soigné de



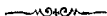
24 bouteilles de Collioure sucré léger », à rendre, à ses frais, « à Paris, en son domicile, par grande vitesse, du 8 au 15 novembre suivant ». S'approvisionner de vin à Roche-Béranger, voilà qui sort de

l'ordinaire. Qui se serait douté qu'il y avait là-haut une succursale de Bercy ?

Original d'une autre espèce, celui qui écrivait le 20 juillet 1884 :

« Arrivé pendant le cholérat (*sic*). »

C'est tout ce qui l'avait frappé à Chamrousse.





CHAPITRE V

NOTABILITÉS ET CÉLÉBRITÉS

Presque tout au commencement du premier livre, à la date du 16 septembre 1866, nous trouvons cet impromptu, tracé d'une main tremblante, mais pourtant vigoureuse encore :

Du chasseur diligent, aimable rendez-vous!
Salut, ô beau pays des ours, chamois et loups !
Où je n'ai pu trouver (gardons-en bonne note)
Qu'une marmotte !

Au-dessous, cette mention :

« Comme on voit, il n'y a vraiment pas de dangers à courir.....

A. ROLAND, de Paris.

Agé de 88 ans, Pèlerin de Champrousse, à *pied*, et très reconnaissant du bon accueil de ses hôtes. »

Ce Roland, ne vous y trompez pas, n'est point le paladin légendaire; c'est tout simplement le fameux chanteur, créateur de la troupe des montagnards pyrénéens et qu'immortalisera, on peut le dire, le chant devenu si populaire : *Montagnes Pyrénées, vous êtes mes amours !*

Les dernières années de sa vie se passèrent à Uriage et à Grenoble, et c'est dans le cimetière de cette dernière ville qu'il repose, après avoir fait avec ses choristes le tour du monde.

Il ouvrira, pour nous, la liste des notabilités et des célébrités qui ont passé à

Roche-Béranger. Elles sont nombreuses. Nous ne pouvons les indiquer toutes. Puisque nous avons débuté par un artiste, continuons par des artistes.

Artistes dramatiques, d'abord : nous relevons le nom de Taillade et celui de Pierre Berton, tous deux si aimés, à bon droit, du public parisien, et dont le talent de premier ordre est consacré depuis si longtemps par de remarquables succès.

Dans la même année, Pierre Berton est monté trois fois à Chamrousse, — les 11 juillet, 20 juillet et 18 août 1875, — en compagnie de Georges de Porto-Riche, que nous retrouverons plus loin. La dernière fois est signalée par ces mots : « Troisième visite au chalet Tasse, *cette fois au clair de la lune* ».

Pour la littérature, avec M. G. de Porto-Riche, notons en passant le charmant auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*, et de tant d'autres jolies choses, Gustave Droz, venu le 26 août 1868.



Artistes peintres :

Le regretté Ravanat, d'un talent si fermement assis, si complet, si par-

fait, le créateur de Proveysieux, ce Barbizon dauphinois ; il était, à l'époque où il laissa son nom à côté de celui de Fritz Maisonville, ancien

rédacteur en chef de *l'Impartial Dauphinois*, directeur de l'École de dessin, à Grenoble.

L'excellent paysagiste dauphinois Guétal, dont la renommée grandit tous les jours et dont le fanatique amour de la montagne se peint si bien dans ces lignes :

« Une semaine à Roche-Béranger, c'est un plaisir que je souhaite à mon meilleur ami. »

L. GUÉTAL.

14 août 1885.

Enfin, un troisième peintre dauphinois, ce pauvre Vagnat, si prématurément emporté. Bonne pâte d'homme, sinon artiste éminent, joyeux compagnon, vaillant convive, figure dont la bonhomie n'était pas un trompe-l'œil.

Lui, aussi, s'est portraiture à la plume dans cette inscription :

9 juillet 1871.

Course magnifique — Revel — Oursière — Lac Robert — Croix de Champrousse — Temps excessivement doux et frais — Quelques brouillards — passagers — bu 18 litres de vin — sans être incommodé.

L. VAGNAT.

Dix-huit litres de vin, entre six !

O Wallace, créateur et donateur des fontaines où le gavroche parisien paie si libéralement à ses *copains* une tournée d'eau pure, si tu parcourus ce registre, sur lequel, le 10 octobre 1873, tu inscrivis ton nom à ton tour, n'as-tu pas frémi

d'horreur à la révélation d'une orgie pareille ?

Pour clore la liste des artistes, notons encore le célèbre compositeur et critique musical E. Reyer.

Un nom qui éveille bien des regrets, c'est celui de feu M. Talbert, ancien vice-président du Club Alpin Français, le fondateur des caravanes scolaires. Nous trouvons sa signature au bas de cette note qui rappelle le Congrès général du Club Alpin Français, tenu, en 1877, à Grenoble.

Lac Robert, 14 août 1877.

Le déjeuner qui nous a été servi ici sera une des plus belles journées de notre vie. Nous aurons la reconnaissance de l'estomac, sans compter celle du cœur, pour MM. Beltz, Fernel, Duhamel, Perrin, organisateurs de cette fête historique.

Se rattachant au Club Alpin, M. John Naegely, un des meilleurs sportsmen de

Marseille. C'est lui qui, un parapluie d'une main, une canne de l'autre, était allé un jour se promener à Saint-Christophe-en-Oisans. « Trouvant là les Gaspard (*excellents guides du Dauphiné*), dont la réputation le décide, il s'embarque avec eux pour le col de la Temple (3283^m). Arrivé au Carrelet (*un refuge*), en face des splendeurs qui l'entourent, Gaspard lui chante la gloire des Écrins (4103^m), au pied desquels ils se trouvent, et le lendemain, monté par la face Sud, il fouillait leur sommet, redescendait par la face Nord, et arrivait à Vallouise, avec sa canne et son parapluie ! C'était la première fois qu'il voyait une corde et un piolet !¹ »

C'était la première fois aussi, sans

¹ FÉLIX PERRIN. *A travers les Alpes du Dauphiné*. Lecture faite le 10 mars 1883 à l'assemblée extraordinaire des membres de la section de Lyon du Club Alpin Français.

— *Piolet*, bâton ferré muni d'une pioche et d'un pic, dont on se sert sur les glaciers.

doute, qu'une cime de 4103 mètres voyait un parapluie se dresser au-dessus d'elle : on apprend à toute hauteur.



La politique est largement représentée dans nos livres : comme députés ou anciens députés français (notons en passant un étranger, M. Frère-Orban, —

20 août 1879, — alors ministre des finances de Belgique), nous trouvons :

M. Gustave Rivet :

« Je suis venu voir mon vieil ami le Père Tasse et je m'en vais avec regret. La nature est si belle et il nous a tous si bien soignés.— 26 août 1885. »

M. Keller, M. Lefèvre-Pontalis — est-ce Antonin ou Amédée ?

Un homme politique dont nous taisons le nom, ne voulant point faire œuvre de polémique en ce livre, écrivait ceci vers la fin de l'Empire :

Ici, comme partout et toujours, jusqu'à ce que sonne l'heure de la Liberté, jetons le grand cri de l'impitoyable revendication : Vive la République sociale et athée !

Député aujourd'hui et rallié à l'opportunisme, l'auteur de ces lignes n'est vraisemblablement plus — même *in petto* — partisan à outrance de la république sociale et athée.

Quoi qu'il en soit, il est profondément attristant de voir un homme d'esprit et d'intelligence, car c'est le cas, se faire de la montagne, qui éveille invinciblement le sentiment religieux dans l'immense majorité des âmes, comme une sorte de chaire pour nier la divinité.

Combien plus vrai et plus grand est le mot du comte H. Russell dans son récit d'*Une nuit passée sur le sommet du Grand-Vignemale* (Annuaire du Club Alpin Français) : « La présence palpable de Dieu me frappait d'une espèce de stupeur. »

Avec Ernest Renan, nous arrivons aux hommes de science. Lui n'a pas fait d'athéisme, ni de philosophie, ni même de linguistique ; il a écrit tout bonnement en juillet 1884 :

« Mille remerciements à M. et à M^{me} Tasse. — On est fort bien au chalet de Champrousse. »

E. RENAN, De
l'Institut.

C'est simple, mais au moins c'est.....
irréprochable.

L'économiste Baudrillart a passé, le 17 août 1878, en compagnie de A. Silvestre de Sacy, conseiller à la Cour des comptes, le fils, probablement, du premier traducteur en français de la Bible.

M. de Sacy était un des fidèles de Chamrousse. On trouve bien des fois son nom sur les registres.

Le 11 août 1877, en particulier, il y traçait ce quatrain :

Quatre vers, c'est bien peu de chose en apparence,
C'est beaucoup, toutefois, pour mon faible talent.
Puissent ces quatre vers, pour un gîte excellent,
Dire suffisamment notre reconnaissance.

Le 12 septembre 1882, autre inscription, en prose, celle-ci, et un peu mélancolique :

« Je suis venu ici en 1877 avec le bon docteur Derwulf. Depuis, l'âge nous a tous gagnés et il est peu probable que nous revenions ensemble ici. En revanche, mon fils a pu

m'accompagner. Il n'y a qu'une chose qui n'est pas changée : c'est l'amabilité et la bonne hospitalité de M. et M^{me} Tasse. »

Le bon vieillard ne s'était pas trompé dans son pressentiment. Il n'est point revenu, ni accompagné, ni seul.

Nous avons parlé plus haut de rois-en-exil : en voici presque un, Alphonse de Bourbon, comte de Caserte, avec ses deux enfants et leur précepteur¹ :

29 de julio 1884.

Reconozco Tu Omnipotencia, Rey de los

¹ Don Alphonse de Bourbon, comte de Caserte, né du second mariage du roi Ferdinand II avec l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche et frère de François II, roi des Deux-Siciles, après avoir brillamment combattu au siège de Gaète, s'enrôla dans les troupes pontificales. Sa bravoure à la journée de Mentana fut très admirée.

Parent de Don Carlos, il s'attacha à sa cause et sur le champ de bataille il fut nommé général.

A la fin de la guerre il revint en France et se retira avec sa famille à Cannes.

Marié à Rome, le 8 juin 1868, avec sa cousine, la princesse Antoinette de Bourbon, fille de S. A. R. le comte de Trapani, le comte de Caserte est père de neuf enfants.

Reyes, y en este montana, de rodillas, imploro de Tu infinita misericordia, Tu bendicion ¹.

ALFONSO DE BORBON,
Conde de Caserta.

FERNANDO DE BORBON.

CARLOS DE BORBON.

El general AMADOR VILLAR.

Un autre roi-en-exil, sans avoir jamais régné, est venu à Chamrousse. C'est le loyal comte de Chambord. Il était accompagné, entre autres personnes, du vieux marquis de Monteynard, qui était chef du parti légitimiste dans l'Isère, et dont la figure également loyale et franche allait bien à côté de celle de son prince. Mais celui-ci n'a rien écrit sur les livres. C'est secrètement, c'est en proscrit qu'il visitait

¹ Je reconnais Ta Toute-Puissance, ô Roi des Rois, et sur cette montagne, à genoux, j'implore de Ton infinie miséricorde Ta bénédiction.

ALPHONSE DE BOURBON,
Comte de Caserte.

FERNAND DE BOURBON.

CARLOS DE BOURBON.

Le général AMADOR VILLAR.

la terre de France. Seulement lorsqu'il fut parti, on sut, au chalet, le lendemain, quel hôte illustre s'y était pendant quelques heures abrité et avait voulu, sans doute, peu de temps avant de quitter de nouveau sa belle patrie, repâître encore une fois ses yeux d'un des magnifiques horizons du pays natal. Ainsi quand on va s'éloigner pour longtemps, pour toujours peut-être, d'une personne aimée, on attache sur ses traits des regards avides, afin de mieux les emporter à jamais gravés au fond du cœur.





CHAPITRE VI

RIMEURS ET POÈTES

A Roche-Béranger.
Chez le bon Père Tasse,
On est bien mieux logé
Qu'au sommet du Parnasse.

Ainsi s'exprimait, le 27 juillet 1877, M. A. Pascal, de Vienne (Isère). Il paraît que néanmoins Chamrousse a quelque chose de commun avec le Parnasse et que Phœbus-Apollon, accompagné de la brillante troupe des neuf sœurs, ne dédaigne pas de venir, de temps en temps, y passer quelques jours en villégiature. Ce qui nous le fait supposer, c'est la quantité

incroyable de pièces de vers que Chamrousse a inspirées. Il semble que, sur ses flancs, on fasse de la poésie comme M. Jourdain faisait de la prose, sans s'en douter. Naturellement, la prose de M. Jourdain ne devait pas toujours être des meilleures ; et la poésie des troubadours de la montagne laisse bien souvent à désirer aussi, soit au point de vue du fond, soit au point de vue de la forme. N'importe, pour être complet, il nous faut citer, de cette dernière, quelques spécimens.

Un belge, M. Emile Dangaert, avocat à Bruxelles, s'accuse, le 21 août 1879, des « deux folies » suivantes « d'un estomac creux, commises en attendant le déjeuner. »

Dans cet album, comme un herbier,
Tout voyageur, grave ou loustique,
Entre deux feuillets de papier
Colle ses fleurs de rhétorique.

Pas mauvaise l'idée, « savez-vous » ?
alors même qu'elle émane d'un *loustique*
de trop grande envergure.

Du même :

Le Tasse d'autrefois était un grand poète ;
Par son amour de Laure il s'immortalisa
Le Tasse d'aujourd'hui, hôtelier fort honnête,
Par son amour de l'or un jour s'enrichira.

Hélas ! vous fîtes doublement erreur, cher Monsieur Dangaert; c'est pour cela, sans doute, que votre aimable prophétie ne s'est pas réalisée : le Tasse d'autrefois n'a pas aimé Laure, qui fut l'amante de Pétrarque, mais bien Léonore, sœur d'Alphonse II, duc de Ferrare, et le Tasse d'aujourd'hui n'a pas suffisamment aimé l'or, ce qui fait qu'il est encore pauvre comme Job.

Enfin, on peut se tromper de ça « pour une fois ! »

Voici, à propos du Tasse, quelque chose de mieux :

Chacun son goût sur cette terre ;
Au bon accueil que je reçois
Je réponds en vidant mon verre,
Et... ce n'est pas moi qui préfère
Le Tasse d'Italie au Tasse dauphinois.
13 août 1881.

L'auteur, trop modeste, n'a pas mis son nom.

Un peu de lyrisme à présent :

Quel abîme
De la cime
Jusqu'au bas de ces vallons !
L'âme rêve
Et s'élève
Jusqu'au ciel si bleu des monts.
Rien ne gêne
Mon haleine,
Je respire à pleins poumons ;
Ah ! la vie
Que j'envie
N'existe que sur les monts.

PAUL MARESCOT.

Sous le titre *d'Edelweiss* (?), nous cueillons, à la date du 21 juillet 1884, ce double quatrain sentimental :

Dans la nature où la rose aime éclore
On trouve bien des buissons épineux,
On est piqué, mais on revient encore
Cueillir la fleur qui charme tant les yeux ;

Et dans le monde où la femme aime à plaire
On trouve bien de pénibles amours,
On est blessé, mais blessure éphémère,
Le cœur revient, et l'on aime toujours.

ÉDOUARD DE XANDRIN.

Quelques jours plus tard, le même improvisateur traçait les vers suivants :

Le 20 août 1884, au chalet de la Roche-Béranger :

C'est au courageux Père Tasse,
 A notre hôte des hauts sommets,
 Que l'on permettra que je fasse
 L'honneur de ces quelques versets.
 Je veux que dans la nuit des âges
 Nous conservions un souvenir
 A cet habitant des nuages,
 Si près de Dieu pour l'avenir,
 Qui, bravant les froids, les orages,
 Réserve dans ces hauts parages
 Un lit, sous les neigeux étages,
 Au touriste rare à venir.
 Je retiens son gîte et sa table,
 Son bon vin, sa franche gaîté,
 Sa barbe des vieux de la fable,
 Son sourire d'honnêteté ;

Et s'il est vrai qu'il est de différents étages,
 Pour monter jusqu'au divin lieu,
 N'en serait-ce pas un que la Roche aux nuages ;
 Et son hôte, déjà blanc comme les parages,
 Ne serait-il pas là pour l'avenir des âges
 Comme un préposé du bon Dieu ?

ÉDOUARD MEURS DE XANDRIN.

Monsieur de Xandrin, ce n'est pas Édouard qu'on eût dû vous appeler au baptême, mais Alexandre, ce qui eût

permis à vos amis de vous donner dans l'intimité, en supprimant la particule, le nom justifié d'Alex. Xandrin.

Le pressentiment mélancolique que nous signalions, au chapitre précédent, dans les dernières lignes écrites par M. Silvestre de Sacy, nous le retrouvons ici, dans quatre vers, signés seulement d'initiales :

Le 5 août 1880.

Enfant j'escaladai ces superbes sommets ;
Vieillard pour les revoir j'ai quitté nos campagnes ;
Avec mon vieil ami soixante ans m'accompagnent :
Adieu, monts éternels. . . je descends aux cyprès.

A. R. B.

La rime, à coup sûr, laisse à désirer, mais l'image et l'opposition du dernier vers sont vraiment *trouvées*.

La poésie de la montagne peut s'exprimer autrement qu'en vers. On ne s'étonnera donc point que nous intercalions ici ce passage d'une inscription anglaise.

Août 26, 75.

Partis d'Uriage à midi, arrivés à ce chalet à 5 heures. Ensuite gravi le Rocher de

l'Homme, pour contempler un magnifique coucher de soleil par delà la vallée de la Romanche — à plus de 2,000 mètres plus bas. L'horizon était sans nuages, l'air pur comme du cristal et les teintes réfléchies par les pics neigeux de l'Oisans étaient aussi rosées et aussi belles que le « Gluhen-Alpen (*sic*) » des glaciers de la Suisse. Le plaisir, tiré de la contemplation d'un si splendide panorama, illuminé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, compensait mille fois l'effort et les difficultés de l'ascension.

Comme la poésie, chez les fils de la Grande-Bretagne, n'exclut jamais le positivisme pratique de la vie, ce bel élan se termine ainsi :

Une autre conséquence toute naturelle, un appétit dévorant, reçut pleine satisfaction et récompense grâce à un excellent dîner à notre retour au chalet. Le

« gigot de chamois » était aussi tendre que possible, — digne de notre repas montagnard.



Les couches sur lesquelles nous allons reposer (jusqu'à 3 h. du matin), méritent-elles une mention, c'est ce qui reste à voir »¹.

J.-C.

Voilà qui s'appelle savoir savourer également toutes les bonnes choses.

La dernière poésie que nous veuillons citer dans ce chapitre vient tout droit du cœur, d'un cœur de mère. Elle emprunte à cette origine un caractère exceptionnellement touchant. En face de la

¹ TEXTE : Aug^t 26/75. — *Started from Uriage at 12 oc. noon, arrived at this chalet at 5 oc. p. m. Afterwards ascended « Le rocher de l'homme » to view a magnificent sunset across the valley of the Romanche — over 2,000 mètres below. The horizon was clear of clouds, the air pure as crystal and the colors reflected from the snowy peaks of the Oisans were as rosy and as beautiful as the « Gluhen-Alpen » on the Swiss-glaciers. The pleasure derived from the contemplation of such a glorious panorama, illuminated by all the colors of the rainbow, repaid a thousand times the effort and troubles of the ascension. Another and natural consequence, a ravenous appetite, was well satisfied and rewarded by an excellent dinner on our return to the chalet. The « gigot de Chamois » was as tender as possible — worthy of our mountain repast. Whether the couches over which we are to repose (until 3 a. m.) are worthy of a favorable mention, remains to be seen.*

J.C.

grande nature, c'est à ses enfants avant tout que la visiteuse de Chamrousse a songé ; pour elle, ils sont ce qu'il y a de plus beau au monde. Voici comment a été rendu, par elle, ce sentiment exquis :

(Marie, 3 ans et demi — Edmond, 21 mois).

IMPROVISATION

A mes enfants bien aimés.

EXCURSION DU 17 SEPTEMBRE 1879.

O Montagnes, forêts alpestres,
Frais vallons, merveilles terrestres,
Beaux sites de tous admirés ;
Pour moi seule, étrange touriste,
Vous n'êtes rien.... quand mon œil triste
Cherche des êtres adorés.

Loin de moi vos rochers arides,
Je veux fuir ces neiges livides,
Froides et sauvages beautés !
Enfants chéris, fleurs de mon âme,
Pour vous mon cœur est tout de flamme :
Trop longtemps je vous ai quittés !

Que vers Dieu montent mes louanges !
Lui qui créa ces petits anges,
Comme il fit la terre et les Cieux !
Et parmi tant d'œuvres splendides,
Oui, ce sont ces êtres candides
Qui nous semblent plus radieux !

B^{nc} D'ABNOUR, née DESPLANTES.
de Nantes.

O mères, vrais chefs-d'œuvre de la création, c'est encore de vos âmes que jaillit le plus aisément, comme de sa source naturelle, la sublime, la divine poésie.





CHAPITRE VII

SPIONEN

La vie humaine est pleine de contrastes. Pourquoi n'en serait-il pas de même d'un livre fait, en partie, à coups de documents humains ?

Après les effusions du cœur délicat d'une mère française, les grossiers brocards de soudards allemands.

Voici cette pièce curieuse, qui se passe de commentaires.

Texte :

Es ist eine Pracht zwiebelsoupen auf den Rosche beranger zu fressen (sic) Ein preussischer (sic) Spion.

den 8^{en} September 72.

FRITZ,

graf v. Loe.

Ein zweiter Spione,

ELIENREICH(?),

Oberst lieutenant im 9^{te} Uhlanen Regiment Preuss.

Die Franzosen sind nicht schlau. Drei preussischen Spionen sind auf den Rocheberanger gekommen am achten September.

Offizier des zweiten Regiments von Uhlanen,

SCHALK.

Traduction :

C'est merveilleux d'avalier des soupes à l'oignon à Roche-Béranger.

Un espion prussien.

Le 8 septembre 1872.

FRITZ,
comte de Loë.

Un deuxième espion,

ELIENREICH (?),

Lieutenant-colonel au 9^e régiment de
uhlans prussiens.

Les Français ne sont pas malins : trois espions prussiens sont venus à Roche-Béranger le 8 septembre.

Officier du 2^e régiment de uhlans,

SCHALK.

Le général comte de Loë qui avait donné le branle à cette stupide plaisanterie et trouvé en même temps le moyen de faire, dans trois lignes de sa propre langue, au moins une faute d'orthographe

(*preusischer* avec deux *s*, au lieu de trois), — une autre faute ayant été, à ce qu'il semble, corrigée sur le manuscrit, et sans compter ce qu'on pourrait encore relever au point de vue de la grammaire ; — le général comte de Loë, disons-nous, âgé de 63 ans, occupait tout récemment encore un grand commandement militaire à Coblentz : il s'y trouvait à la tête du 8^{me} corps et vient seulement, par ordre de l'empereur, de donner « pour raison d'âge » sa démission.

Il était assez intime avec Frédéric III, alors que celui-ci n'était que kronprinz. Le *Figaro* du 22 avril 1887 racontait même que ce prince venait de faire l'avant-veille, accompagné par le général, l'ascension du Marlberg, et ajoutait : « Ce n'est pas la journée d'un moribond. »

En effet, mais c'était quand même la journée — pas la dernière — d'un condamné à mort. Si « notre Fritz » eût participé à l'ascension de Chamrousse, il y a cent contre un à parier qu'il n'eût point donné l'exemple de l'insolente bravade

des trois teutons susnommés et qu'il ne l'eût point tolérée.

Eh bien, oui, Messieurs, vous êtes venus, c'est vous qui le dites, comme espions prussiens, dont un de haute marque, à Chamrousse, le 8 septembre 1872. Soit. Mais, ne vous abusez pas, vous n'y viendrez jamais en vainqueurs!

Détail curieux : sur le registre où ont été relevées ces inscriptions allemandes, *et en marge de chacune d'elles*, un Anglais a écrit et souligné ces mots :

« *Dam the Germans !* » Que le diable emporte les Allemands !

Ainsi soit-il !





CHAPITRE VIII

LE MIDI

Quand le Midi se lève, il lui arrive de venir jusqu'à Chamrousse.

Pourquoi pas ? Il a bien été jusqu'à la Yungfrau en la personne de Tartarin portant l'étendard du Club des Alpines,

qu'il ne faut pas confondre avec l'*Alpine-Club*.

D'ailleurs, stature à part, les Alpines, *lis Aupiho*, cette « chaîne de montagnettes parfumées de thym et de lavande, pas bien méchantes, ni bien hautes, . . . qui font un horizon de vagues bleues aux routes provençales ¹ », les Alpines, c'est-à-dire les petites Alpes, rappellent singulièrement les grandes. On dirait qu'on a pris une des chaînes de celles-ci et qu'on l'a enterrée dans la Crau jusqu'à ce que les sommets ne dépassent plus la plaine que de deux cents, trois cents ou, au maximum, quatre cents mètres. Mais, une fois sur ces sommets, où l'on arrive vite, on se croirait, sauf la différence d'altitude, en plein sur des crêtes dauphinoises. Les provençaux qui viennent visiter les cimes du Dauphiné ne s'y trouvent donc nullement dépaysés.

Il leur faut seulement monter *un peu* plus haut, voilà tout.

¹ V. *Tartarin sur les Alpes*,

C'est ce qu'a fait, le 1^{er} septembre 1882, sous la conduite d'un persévérant admirateur du Dauphiné, M. Delmas, une caravane scolaire dont voici les impressions :

Vers le chalet du Père Tasse
On grimpe en faisant la grimace,
Mais, une fois à table assis,
L'on devient ses meilleurs amis.

J. D.

Le 1^{er} septembre 1882, une caravane scolaire dirigée par J. Delmas, membre du Club Alpin Français (section de Provence), et M. Bourrilly, professeur à l'école normale d'Aix (Provence), et composée de sept élèves-maîtres, est montée à Chamrousse, et a reçu la plus cordiale et la plus chaleureuse hospitalité au chalet de la Roche-Béranger : adieu, cher Monsieur Tasse ; et au revoir

à l'an qué ven !

2 septembre 1882.

DELMAS.

D'autres provençaux ont passé

..... à Chanrouso
*Vounté aù lio de flous, ei la néjo qui pouso*¹,

dit poétiquement l'un d'eux, venu, sans doute, en temps de neige.

Ils n'ont point ménagé les témoignages de leur admiration.

« O belle nature! — s'écrie un autre, dans la langue des félibres. — Il manque ici la bouillabaisse avec l'aïoli, mais le poulet sauté fait oublier le cabanon de la Penne² et les fatigues de la montée.

« Grand merci au Père Tasse et à sa gente moitié pour l'hospitalité aimable que nous avons reçue³ ».

*Trois alpinistes du Club
 de Provence.*

Le 18 juillet 1882.

¹ « A Chamrousse, où, au lieu de fleurs, c'est la neige qui pousse ».

² Endroit près de Marseille.

³ TEXTE : *O poulido naturo! eïci manquo la bouillabaïssou emé l'aïoli ; maï la galino sautado fa oublida lou cabanoun de la Penno e lei fatiguos de la mountado.*

Non moins enthousiaste est celui-ci :

Bon Dieu ! quel beau pays et je vous promets que nous avons bien dîné. Si ma femme n'avait pas un peu eu mal au cœur, j'aurais été encore plus content. Mais, c'est égal, ça ne va pas mal. S'il y a des montagnes plus belles que le Mont-Duplan¹, il n'y a pas de besace mieux garnie que celle du Père Tasse².

Chanrousse, 1^{er} août 1884.

Deux Nîmois,

D. DOMBRE, avec sa femme.

Gramaci aou Péro Tasso e a sa gente mouié per l'ospitalita aimable qu'aven reiço.

Tres alpinisto dou Club de Prouvenço.

Lou 18 juillé 1882.

¹ Colline près de Montpellier.

² *Bon Diou, quante pouli payis ; et vous in proumetté qu'avin ben dina ; se ma feno aviais pas un paou agu lou bomi, auriei esta encore maï countent.*

Mais es egaou aco vaï pas maou. Sé y a di mountagnes pu belles qué lou Mont-Duplan, y a pas ca de biasso mioune que la dou Père Tasse.

Chanrousse, 1^{er} d'août, 1884.

Dous Nîmois.

D. D.

enbé sa feno.

Ne sont-elles pas vraiment *nature*, ces expansions méridionales, et ne valaient-elles point, à ce titre, qu'on les tirât de l'inépuisable « besace » du Père Tasse ?

Voici quelque chose qui n'en sort pas, mais que nos lecteurs seront tout de même bien contents de trouver ici :

*O Coumbo d'Uriage,
bos fresqueirous,
ounte avén fa lou viage
dis amorous,
o vau qu'avèn noumado
noste univers,
se perdes ta ramado,
gardo mi vers. . .*

*O flour dis auti prado
que degun saup,
vous que tèn abéurado
la nèu dis Aup,
sias mens puro e fresqueto,
au mès d'abriéu.
que la jouino bouqueto
que ris pèr iéu .*

*O tron e voues sevèro
 d'aperamout,
 murmur di séuvo fèro,
 gaudre di mout,
 i' a ino voues que doumino
 vostro rumour,
 es la voues claro e fino
 de mis amour.*

*Ai ! Coumbo d'Uriage
 belèu jamai
 dins toun nis de fuiage
 tournaren mai :
 elo s'envai, estello,
 au founs dis èr,
 e iéu, plégant ma telo,
 dins lou desert.*

Traduction :

0 combe d'Uriage,
 Ombrages frais,
 Où nous avons fait le voyage
 Des amoureux,
 0 vallée que nous avons nommée
 Notre univers,
 Si tu perds ta ramée,
 Garde mes vers.....

O fleurs des hautes prairies
 Que nul ne connaît,
Vous que tient abreuvées
 La neige des Alpes,
Vous êtes moins pures et fraîches
 Au mois d'avril,
Que la jeune bouchette
 Qui rit pour moi.

O tonnerre et voix sévères
 De là-haut,
Murmure de la forêt sauvage,
 Torrent de la montagne,
Il y a une voix qui domine
 Votre rumeur,
C'est la voix claire et fine
 De mes amours.

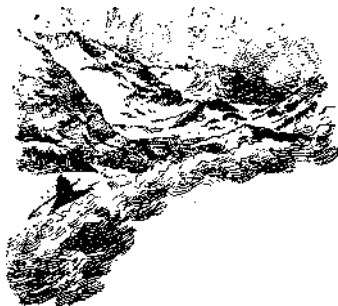
Ah ! combe d'Uriage
 Peut-être jamais plus
Dans ton nid de feuillage
 Nous ne retournerons :
Elle s'en va, étoile,
 Au fond des airs,
Et moi, pliant ma tente,
 Dans le désert.

Et maintenant si vous nous demandez

de qui sont ces vers d'une si gracieuse allure et d'un sentiment si délicat, nous répondrons : d'un enragé méridional qui est en même temps un grand poète, de l'illustre Mistral.

Le Midi se devait à lui-même, et devait bien à Chamrousse, de se faire représenter auprès d'elle par l'une de ses plus pures gloires !





CHAPITRE IX

LES INTRÉPIDES

Nous appelons « les intrépides » ceux qui, dans l'hiver de 1883-84, allèrent visiter, là-haut, M. et M^{me} Tasse au beau milieu des neiges. Il nous suffira de leur laisser la parole :

Fidèles au rendez-vous donné et grâce à l'obligeance de M. Cros, garde de Prémol, qui a eu la précaution de nous munir de ra-

quettes, nous arrivons à Roche-Béranger le 25 décembre 1883, à midi, par un temps splendide et sur 1 mètre 50 cent. de neige nouvelle et folle.

Une omelette à la neige, un saucisson et un poulet conservés dans la neige, du café à la neige et de nombreuses bouteilles de vin sans neige ont rapidement fait disparaître nos fatigues.

Nous faisons une promenade — toujours en raquettes — au rocher de l'Homme et passons la soirée à contempler, par un magnifique coucher de soleil, le beau panorama qui se déroule autour de nous.

Roche-Béranger, 25 décembre 1883.

HENRI CHABERT. HECTOR LAGUIN.

Le lendemain 26, après une bonne nuit, nous prenons notre café sur la terrasse et redescendons par une température printanière. Il dégèle.

HENRI CHABERT.

Parti de Prémol seul le 27 décembre à 1 h. 45 du soir, muni de raquettes, qui ont été mises aux pieds en arrivant à la 2^e série de la forêt domaniale de Prémol, — je suis



arrivé au chalet de Roche - Béranger à 3 h. 50. Accueilli avec cordialité par M. et M^{me} Tasse, j'ai passé une charmante soirée après avoir admiré un superbe coucher de soleil des plus rutilants.

Je me dispose à partir pour Prémol d'où je dois gagner Séchilienne par le col du lac Luitel. Mille remerciements à M. et à M^{me} Tasse pour leur bon accueil.

Chamrousse, le 28 décembre 1883.

J. PISON.

Parti de Vaulnaveys à 3 h. 1/4 le 14 janvier, je suis arrivé ici à 7 h. 1/4 par un chemin facile et sans raquettes. J'ai trouvé le Père Tasse toujours gai et la Mère Tasse sa digne compagne qui m'a servi un excellent souper : canard froid, conservé deux mois dans la neige, café exquis, miel délicieux, etc. — Le temps n'est guère plus froid qu'à Grenoble et les lueurs crépusculaires vues pendant la montée et qui m'ont éclairé presque jusqu'en haut, sont un spectacle incomparable qu'on doit venir voir à Chamrousse.

A. MOREAU,

membre du Club-Alpin (section de Paris).

15 janvier 1884.

Enfin, deuxième visite de M. l'Inspecteur des forêts, J. Pison, accompagné de deux amis :

Trois estomacs reconnaissants
Adressent leurs remerciements
A Monsieur et Madame Tasse
Chez qui jamais gâité ne passe.

J. PISON.

Voilà une muse qui peut se vanter de ne se point laisser glacer par les frimas!

C'est tout pour les intrépides : deux touristes grenoblois, MM. Chabert et Laguin, qui ont peut-être été cent fois, sans mentir, à Chamrousse, et dont on trouve les noms à tout bout de champ sur les registres, un inspecteur des forêts, M. Pison, avec deux amis, MM. Péjoux et de la Laurencie ; enfin un parisien, M. Moreau, amoureux fou de la montagne ; en résumé,



cinq personnes seulement, *les cinq de l'opposition*..... à la neige.

Ah ! nous allions être injuste : il nous faut citer encore deux visiteurs au cours de ce mémorable hiver, deux chasseurs égarés qui trouvèrent si bonne l'hospitalité du chalet qu'ils ne pouvaient plus, après en avoir goûté, s'arracher à ses séductions.

Un jour, le Père Tasse entend gratter à la porte. Il ouvre. C'est un chien de chasse qui se présente. On l'admet à l'intérieur, pensant que le maître ne tardera pas à le suivre. En effet, une heure après, nouvelle demande d'admission à l'huis. On ouvre encore. C'est un second chien de chasse, tout seul aussi, qui se précipite dans la maison. De maître point, on n'en voit pas venir, et il n'en est aucunement venu.

Ces deux chiens — bientôt reconnus pour appartenir à M. Trouillon, maire de Brié-et-Angonnes, conseiller général de Vizille — étaient partis en chasse de leur propre initiative. Perdus dans les neiges,

ils s'étaient souvenus de la cabane du Père Tasse, où ils étaient venus déjà auparavant, et ils y cherchaient un abri.

Il leur fut libéralement accordé. Pendant quinze jours ils furent hébergés, non sans grand dommage pour les provisions du chalet qui n'étaient pas abondantes et auxquelles ils faisaient une large brèche. Au bout de ce temps, le Père Tasse chercha à leur insinuer délicatement qu'ils devraient bien retourner chez eux. Ils firent la sourde oreille. Un d'eux hasarda, il est vrai, une petite promenade dehors, mais ne tarda pas à revenir.



Ce n'est pas qu'ils n'eussent parfaitement compris l'invite. Seulement, elle

les avait offusqués et ils résolurent d'y répondre par un tour de leur façon.

Une belle nuit, ils firent — sans bruit — patte-basse sur tout ce qui se trouvait de victuailles à leur portée, s'en fourrèrent « jusque, jusque-là », comme Dupuis dans la *Vie Parisienne*, puis, se faisant ouvrir la porte par le Père Tasse sans défiance, comme s'ils eussent eu besoin simplement d'aller... confier un secret aux étoiles, ils décampèrent en oubliant de demander leur note — ne parlons pas de leur reste, puisqu'il ne restait rien — et sans même dire merci. On n'est ni plus mal élevé, ni plus indélicat, ni plus ingrat. Ces chiens appartenaient évidemment à la catégorie des gens dont le fabuliste a dit :

Laissez leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Encore, s'ils s'étaient bornés à ne prendre que cela!

Le Père Tasse, poussant la générosité jusqu'au bout, a omis de livrer ces impu-

dents ravageurs de chalets aux tribunaux qui en eussent fait, sans doute, bonne justice.

On voit, dans tous les cas, que l'éloge qui termine l'attestation suivante est complètement mérité :

Ce jour, 1^{er} août 1877, les quatre soussignés ont visité la montagne de Chamrousse et vu et touché les premiers un jeune chamois pris à sa mère, dans le voisinage, et actuellement allaité par une chèvre chez M. Tasse *qui donne l'hospitalité aussi bien aux animaux qu'aux humains.*

En foi de quoi nous avons signé :

ARNAUD J.-M., de Tarare, Rhône.

POYALON CLAUDE, de Saint-Galmier, Loire.

Louis NÉEL, de Saint-Galmier, Loire.

RENAUD GUILLARD, de Bagnols, Rhône.

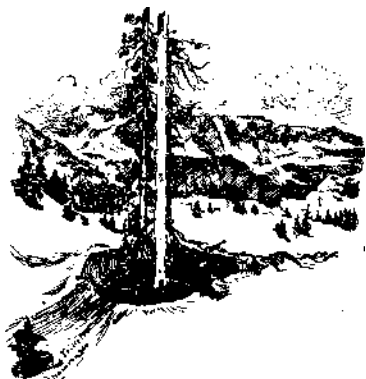
Avant de quitter, cette fois pour tout de bon, les « intrépides », nous ne pouvons résister au plaisir de citer un court

extrait du récit, dû à M. Félix Perrin, de la course d'hiver faite à Chamrousse le 9 février 1882 par la section lyonnaise du Club-Alpin, accompagnée de deux grenoblois, course que nous avons d'ailleurs mentionnée dans la première partie de ce livre. En lisant cette description très réussie, on verra combien pittoresque, à cette époque de l'année, est la montagne que si peu de touristes ont le courage de visiter alors :

« A mesure que nous nous élevions, le brouillard perdait de son épaisseur : les pâles clartés d'une belle nuit mouraient autour de nous ; quelques pas encore, et nous voilà au-dessus du monde qui sommeille, ne pouvant même pas soupçonner son existence. Entre lui et nous ondulait mollement la mer de brouillards du fond de laquelle nous montions lentement dans un monde nouveau.

« La terre était à nous seuls : pour nous, ces forêts de sapins centenaires, à travers lesquelles chante la brise et se

jouent les esprits de la montagne ; pour nous, ces diamants qui scintillent sous nos pas au bout de chaque brin d'herbe ;



pour nous, ces pauvres feuilles mortes, épaves des beaux jours, qui dansent en grelottant, sous la lune, leur ronde fantastique ; pour nous, ces mille facettes de givre qui renvoient au ciel sa lumière et font pâlir les étoiles se mirant dans chaque paillette de neige ; pour nous, ce silence émouvant qui vous étreint le cœur.

Dans ces ruines de Prémol qui blanchissaient, entre les grands bois noirs, les âmes des vierges sages qui habitèrent ces soli-



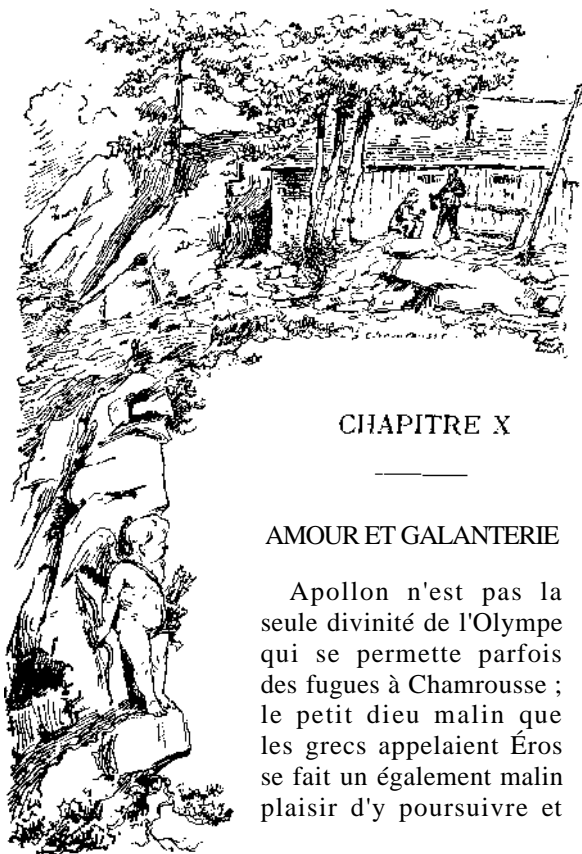
tudes ne reviennent-elles jamais s'agenouiller sur les dalles froides du temple écroulé où elles murmuraient autrefois leurs chants d'amour divin ? Au milieu de ces nuits célestes, tout doit être prière dans la nature ; tout est harmonie, du brin de mousse qui meurt sur la terre

glacée, aux astres qui passent en nous souriant là-haut et

Le mont dont la tête à l'horizon s'élève
Semble un géant couché qui regarde et qui rêve
Sur son coude appuyé !

« Nous allions, disant aussi notre hymne d'admiration ; plus de bruit, celui seul, monotone et cadencé, du pied faisant sa place dans la neige qui crie sous la morsure. Nous dépassâmes, rêvant toujours, cette splendide avenue de sapins, véritable avenue de contes des fées, qui sert de vestibule à ce palais enchanté de fraîcheur et de verdure, où se cachent les débris moussus de la Chartreuse de Prémol, où nous devions faire une première halte, et il était deux heures du matin quand nous nous arrêtâmes à la porte de la maison forestière. »





CHAPITRE X

AMOUR ET GALANTERIE

Apollon n'est pas la seule divinité de l'Olympe qui se permette parfois des fugues à Chamrousse ; le petit dieu malin que les grecs appelaient Éros se fait un également malin plaisir d'y poursuivre et

d'y tourmenter les pauvres mortels. Il semble jouir particulièrement de son triomphe — obtenu, certains jours, contre vents et... neiges, — dans un milieu glacial peu favorable aux embrasements, sinon aux embrasements qui ressortissent à sa juridiction souveraine.

De là, des plaintes dans le genre de celles qui suivent, poussées par quelques-unes de ses victimes.

Sur ces immenses montagnes
 Chacun a ses plaisirs divers :
 Les uns pensent à leurs *femmes* ;
 Les autres boivent, font des vers.
 Pour moi, si près du ciel,
 Je pense à Gabrielle.

Pour des vers libres, on ne peut pas dire que ce ne soient pas des vers libres.
 Dans la même note, à peu près, ceux-ci :

Tout est calme, tout dort dans ces belles montagnes ;
 Les fidèles béliers sont près de leurs compagnes,
 D'elles, de leurs agneaux caressés tour à tour.
 Le ramier dans son nid paisiblement sommeille :
 Moi seul je gémis et je veille,
 Loin de l'objet de mon amour.

M. P.

19 septembre 1874.

Monsieur M. P. — pour ne pas vous nommer, ce que nous ne pourrions d'ailleurs faire, pour cause — vous avez, comme dit Virgile, une *silvestrem musam* qui vaut presque, sans vous flatter, celle de Tityre !

S'il en est qui souffrent, il en est qui exultent et qui l'avouent simplement, mais carrément.

Je suis heureux ; rien n'est bon comme de le dire.

A. EGGLEY.

Et la réponse :

Mon cœur déborde.

E. G.

C'est une idylle,
C'est une idylle, voilà tout !

Voir la suite dans le *Petit-Duc*.

Mais, le spectacle du bonheur des uns peut éveiller dans le cœur des autres des regrets jaloux.

M^{me} de Gasparin, accompagnée de

M. et M^{me} Alfred Maroyer, écrit en leur nom comme au sien :



Désolés, après un si bon accueil, que la partie ne soit pas carrée.

18 juillet 1877.

Sur quoi un aimable impertinent ose
se livrer aux réflexions qu'on va lire :

Il est naturel que l'influence qu'exerce sur
le système nerveux d'une jolie femme l'excel-
lente hospitalité de M. et M^{me} Tasse, relevée
encore par l'air excitant et embaumé de la mon-
tagne, lui fasse regretter l'absence du 4^e com-
pagnon que déplore l'annotation précédente.

Chalet de la Roche-Béranger, le 22 juillet 1877.

H. CHARTON,

De Metz (Lorraine).

La galanterie française à l'égard des
dames est représentée surtout par ... des
étrangers.

L'un d'eux, un américain (?), écrit, s'a-
dressant à une belle napolitaine, sa voi-
sine :

Vos beaux cheveux châtons m'enchantent,
Ils font toujours rêver aux cieux.
Tous tendres poètes les chantent
Laissez-moi donc faire comme eux.

Pas trop mal pour un Yankee.



Un belge, de son
côté, s'écrie, le 29
juillet 1885 :

Il n'y a pas d'alti-
tude qui puisse at-
teindre le niveau de
mon amour pour
la femme charmante
que j'aime !

J. DE R.
Bruxelles.

Est-ce assez régence ?

Mais, celui qui arrive bon premier, à notre avis, dans ce concours de marivaudage alpestre, c'est un espagnol qui s'exprime en ces termes :

La belleza mas grande que en estas alturas contemplamos no es propiedad de estos lugares; ha venido en nuestra caravana.

A. DE CASTELLANOS.

La beauté la plus grande que nous contemplions sur ces hauteurs n'appartient pas à ces lieux ; elle est venue dans notre caravane.

Avouez que l'on ne saurait être plus castillan.





CHAPITRE XI

ON FRATERNISE

Les montagnes ne séparent pas toujours les hommes. Elles les réunissent et les unissent parfois, temporairement au moins, quand ils viennent, des quatre

points cardinaux et de plusieurs autres encore, visiter le même sommet, contempler les mêmes spectacles et s'incliner sous le coup de la même admiration.

« Des jours », suivant une expression dauphinoise qui veut dire parfois, c'est une famille dispersée qui se retrouve ainsi à 2,255 mètres de hauteur.

Par exemple, les personnes suivantes, montées à Chamrousse ensemble le 9 septembre 1872 :

M^{me} la comtesse de Renéville (de Bresson, Isère) ; M^{lle} Suzanne Chaper (de Grenoble) ; MM. H. de Renéville et Ed. de Renéville (de Feldkirch, Tyrol autrichien), et M. L. de Renéville (de Madrid, Espagne).

Mais la chose est bien plus piquante et vaut bien mieux encore lorsque ce sont des membres dispersés de la grande famille humaine que le commun amour des hautes cimes rassemble à l'improviste, mettant, pour ainsi dire, irrésistiblement, dans la main des uns, la main des autres.

C'est ce qui arriva, notamment, le 10 août 1877, jour où fut laissée cette mention :

L'Alsace, l'Italie, la France, représentées par une alsacienne, trois italiens, trois français, ont visité ces lieux.

Le 10 août 1877.

MATHILDE BEILLAUD.

Li 10 agosto 1877.

CASELLI PAOLO, BERRI FRANCESCO,
CARRA Gio ANTONIO.

GLÉTRON, CHARBONNEL, REY.

L'Alsace, l'Italie et la France ! Ah ! si, malgré les crispinades passées et présentes, cela pouvait être un présage !

Voici qui est plus complet encore comme différences géographiques de nationalités ou de séjours :

28 juillet 1884.

Nous nous sommes trouvés cinq, chez le brave Père Tasse, de quatre villes différentes et

appartenant à trois nations, la France, l'Amérique et la Grèce : deux Lyonnais, un Marseillais, un San-Franciscain (*San-Francisco*), un Tripolitain.

Tous cinq avons joyeusement bu à notre santé respective, *sans oublier notre drapeau*,



et avons été heureux de passer une soirée ensemble, jouissant de la bonne hospitalité que nous avons trouvée à 2.000 mètres d'altitude.

GARDAN.

M. ISOUARD. HENRY S. MARTIN.

L. RÉROLLE.

San-Francisco.

JOSEPH ZALUTH.

Sans oublier notre drapeau, à la bonne heure ! Que les mains se touchent et que les cœurs s'unissent, tant qu'on voudra, mais que l'image sacrée de la Patrie ne disparaisse jamais de notre pensée. D'ailleurs, à l'ombre de leurs étendards nationaux, les hommes peuvent fraterniser mieux que partout ailleurs, parce que c'est là qu'ils le font avec le plus de dignité, de grandeur et de franchise.





CHAPITRE XII

LES LOUSTICS

Les loustics, pour nous, ne sont pas, ici, les mauvais plaisants qui se livrent à des fumisteries plus ou moins déplacées, à ce que les anglais appellent, par une

définition assez réussie, des *practical jokes*.

Non, ce sont ceux seulement dont la fatigue, loin de tuer l'esprit, l'a surexcité, et qui font des mots, plus ou moins drôles, à 2,000 mètres d'altitude.

La verve de la plupart d'entre eux s'est exercée naturellement à propos du nom de l'hôte du chalet. Tasse! c'était forcé! il y avait là une source inépuisable de rapprochements joyeux, soit que l'on songât au grand poète, soit que l'on pensât au récipient si apprécié, soit que l'on s'ingéniât à trouver toutes sortes d'allitérations, de calembourgs et d'à peu près.

De ce dernier ordre est le quatrain suivant :

Non, tous les vers
De l'Univers
Ne sauraient exprimer *l'extasse*
Qui vous ravit chez Père Tasse.

FOULON

16 avril 1884.

Dans la même note :

PENSÉE!

Le Dauphiné est un pays de montagnes.

F. LENORMANT,

Venu bien avant tous les gens qui sont inscrits dans ce livre.

AVIS AU PUBLIC!

Vous saurez que l'hôte de céans n'est aucunement descendant du vrai.

On ne trouve ici ni *Jérusalem*, ni des *livrées*, mais des omelettes au lard qui valent des poèmes épiques.

Août 1869.

Une charade aussi, dans le goût de celles qu'inaugura le *Figaro*, et qui, pendant quelque temps, firent fureur.

MON PREMIER n'est pas court : c'est *ta*, puisque *talon*.

MON SECOND ne va pas doucement : c'est *se*, puisque *secours*.

ET MON TOUT est la charmante première partie d'un objet charmant : c'est *Tasse*, puisque *ta sœur*.

Pas de signature : c'est dommage !

La mieux réussie de ces inscriptions *fantasseques, fantassistes, ou fantassetiques*, comme vous voudrez, est incontestablement celle-ci :

Amicus PLATEAU, sed magis amicus VERRE ET TASSE !
9 juillet 1884.

BRUN.

Après le nom du patron, c'était sa magnifique barbe qui prêtait le mieux aux jeux de mots et aux plaisanteries.

*Nunquam viderunt gentes tam pilosum
hominem quam nostrum Tasse.*

Anno 1884 julii extremum diem.

écrit l'un, en latin, ce qui peut se traduire par :

Jamais on n'avait vu
Un homme aussi barbu.

Un autre dit :

Champrousse ??? Pourquoi Champrousse ???

Pourquoi pas Barberousse en l'honneur de la toison d'or qui orne le menton du descendant de Torquato Tasso? Idée saugrenue si vous voulez, mais que je soumetts quand même au conseil municipal de l'endroit

GEORGES MARX.

Un italien met de son côté :

Roche-Béranger, 23 juillet 1879.

Monté ici croyant avoir beau temps, enveloppé dans une telle brume que vouloir tenter l'ascension de la Croix aurait été une folie.

La seule chose que j'aie vu de roux, c'est la barbe du patron de la maison, et la seule consolation, je l'ai trouvée en demeurant à table.

Lecteur, si tu comprends, je te souhaite une chance meilleure que celle que j'ai eue ¹.

J. BENZA.

¹ TEXTE : 23 luglio 1879. — *Montato qui credendo di avere un buon tempo, avvolto in tale nebbia che il voler tentare l'ascensione della Croce sarebbe stato una follia, L'unica cosa che io abbia visto di rosso è la barba del pa-*

Pas d'un loustic, mais à noter néanmoins, cette inscription :

Mon désir a été réalisé. J'ai vu M. le Père Tasse avec sa barbe rouge. Il est très gentil.

R. VIOLET.

Agée de treize ans, de Montélimar (Drôme).

Voyez-vous ça ?

A en croire M. Adrien de Baré (14 septembre 1872), il n'y avait pas que les adultes et les enfants qui fussent séduits.

Le chien de Prémol attiré par la beauté de la barbe du Père Tasse nous a suivis jusqu'au chalet. Le bâton a été sa récompense.

Pauvre bête !

drone di casa e l'unica consolazione, la trovai nello stare à tavola.

Lettore se capisci, ti auguro migliore fortuna di quella che io abbia avuta.

J. BENSA.

Les loustics, dans leurs remarques folichonnes, ne s'adressaient pas seulement au Père Tasse, ils prenaient parfois pour objectif leurs propres compagnons de voyage. Témoin ceci :

2 août 1870.

Les hôtes, le chalet, l'omelette, le vin
Et le panorama, je trouve tout divin ;
Pour tout ce que je vois en ces beaux lieux j'éprouve
De l'admiration ; enfin, chose qui prouve
Que l'on devient clément quand on est aussi haut,
Je trouve presque beau le nez de Cazenaud.

M. Cazenaud était un libraire grenoblois, au nez phénoménal. La riposte ne se fit pas attendre de sa part. Elle est ainsi conçue :

Je trouve presque, moi, de l'esprit à Sigaud.

Pas mauvaise, cette observation convaincue d'un « botaniste pas convaincu » :

La plante la plus intéressante dans les

excursions alpestres, c'est la plante des pieds.



Un modèle de politesse :

A mon honorable préopinant,
A mes honorables préopinants,
A mes honorables préopinantes :

ALLEZ vous SOIGNER!

Variante :

Faut-il que vous soyez riches pour être
aussi bêtes que ça!

Du 6 juillet 1865 :

J.-B. Talon, demeurant au château de Toucy (Allier), a constaté avec bonheur que les plus hautes montagnes n'étaient point inaccessibles à la civilisation. Il a trouvé à la Roche-Béranger une *crinoline* !!!



Sur la même page, plus haut, on lit cette signature :

PHILIPPE DE LA MARINIÈRE, colonel au 4^{me} lanciers.

Hélas ! où sont les lanciers aujourd'hui ?

Il ne reste plus d'eux qu'un quadrille, et de la crinoline il n'était demeuré pendant un certain temps qu'un *nuage*, celui derrière lequel se cachait l'astre planétaire que vous savez.

Encore ce nuage a-t-il fini par disparaître presque tout à fait !

Mais voilà que l'on donne la lance aux dragons. Qui sait si les lanciers ne reviendront pas et les crinolines aussi ? La vie n'est qu'un perpétuel recommencement.

Une inscription en allemand, tracée par un bon français, qui fait exception à ce que nous avons dit au chapitre des Originiaux :

16 septembre 1871.

Wir haben sehr gut gegessen
viel getrunken
nicht geschlaffen
immer gelacht.

EUGÈNE GAILLARD.

Ce qui veut dire :

Nous avons très bien mangé
Beaucoup bu
Pas dormi
Toujours ri.

Il n'aurait pas signé, que ses nombreux amis reconnaîtraient, à la réflexion suivante, l'excellent et jovial capitaine-ingénieur des pompiers de Grenoble, J. Biron.

20 août 1883.

C'est bien beau, mais ça manque aussi d'incendie !¹

Un pompier et sa famille.

Temps superbe ! site admirable ! Ces 2,247 mètres sont pour moi le plus beau jour de ma vie.

s'écrie M. Charles Rouge.

Temps superbe, site admirable, mais pas de rose sans épines et pas de course à Chamrousse sans dommage pour le centre de gravité,

murmure à son tour « un républicain » dont la foi politique n'est pas aussi chancelante, espérons-le, que semble l'avoir

¹ Il faut dire qu'à Grenoble les incendies sont d'une rareté désespérante — pour les pompiers.

été, de son propre aveu, sa démarche ce jour-là.

Il n'est pas le seul à avoir éprouvé ce genre particulier de vertige ; une caravane de six ou sept personnes se caractérise ainsi au départ :

Arrivés gais, partis z'ivres.



Sans être ivre, assurément, il était gai et même *rigolo*, ce tonnelier de Lyon qui inscrivait, entre autres choses, ce distique boiteux, mais original à plus d'un titre :

Il faudrai avoir pas le sous dans sa bourse

Pour ne pas aller voir Champ-rousse.

Le 4 septembre 1878.

Anniverssaire de la République.

Fait par M. RÉCAMIER, tonnelier,
rue du Sacré-Cœur, 86, Lyon.

Ce n'est pas à lui que s'applique l'exclamation suivante (en date du 15 septembre 66) ; mais elle n'est pas mal placée ici :

Mets donc l'orthographe, bougre d'âne!

Cela s'adressait à quelqu'un (un arlésien) qui avait pris, là-haut, paraît-il, « un dévorent appeti. »

Sévère, l'apostrophe, mais juste!

Est-ce vous, brave Maréchal Mac-Mahon, qui écrivîtes, le 20 juin 1881, en manière de douloureuse réminiscence, « J'y suis, mais je n'y reste pas ? » Aujourd'hui, votre successeur aussi pourrait l'écrire.

Un peu de gauloiserie, pour changer :

Vendredi 13 septembre 1872.

Le plus beau résultat que la nature puisse donner n'est-il pas l'image de la production la plus parfaite que le créateur puisse nous offrir, heureux témoin (! !) ou plutôt compagnon de voyage d'un couple assorti, je fais serment d'être parrain d'ici la 10^e lune.

V^{of} André.

Passablement raide, n'est-ce pas ? mais heureusement corrigé par l'annotation suivante :

Et si c'est un garçon pour la revanche, je serai très heureux d'être second parrain.

A. de FRANCOZ.

Le « couple intéressé » n'a, d'ailleurs, pas pris mal la chose, puisqu'à son tour il a signé au bas.

Voulez-vous maintenant du positivisme poétique (?) : lisez ce

QUATRAIN INEDIT SUR URIAGE.

Dans ce vallon, prés, bois, ruisseaux et roches,
De pur amour et du ciel font rêver ;
Ayez pourtant du papier dans vos poches :
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Signé: *l'âme de feu Baudelaire.*

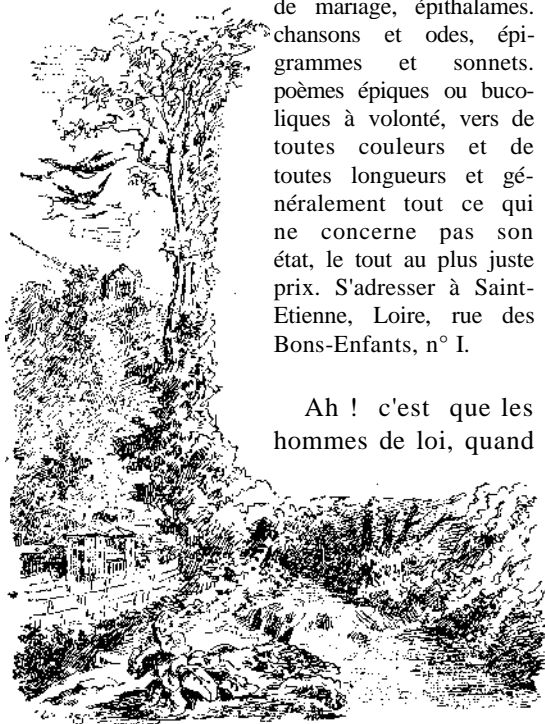
Pour copie conforme :

M.

Vous demandez l'auteur réel ?
voici :

M. Michonnet, notaire, myope,
chauve et certificateur, tient contrats





de mariage, épithalames. chansons et odes, épi-grammes et sonnets. poèmes épiques ou bucoliques à volonté, vers de toutes couleurs et de toutes longueurs et généralement tout ce qui ne concerne pas son état, le tout au plus juste prix. S'adresser à Saint-Etienne, Loire, rue des Bons-Enfants, n° I.

Ah ! c'est que les hommes de loi, quand

ils s'y mettent Lisez plutôt cette
pièce :

URIAGE

STROPHES ALPESTRES

Un jour que la nature était d'humeur charmante,
Elle ouvrit son trésor :
Elle prit l'arbre vert, la cascade écumante
Où joue un prisme d'or ;

Et la montagne agreste à la pente arrondie
Sur le vallon riant
Où ruisselle au matin le tranquille incendie
Des feux, de l'Orient ;

La fontaine où toujours tombe et se purifie
L'eau qui sait tout guérir ;
L'air régénérateur qui prolonge la vie
De ceux qui vont mourir.....

Le mont au front sublime où largement s'étale,
Sous le glacier alpin,
L'arbre altier déployant sa palme horizontale,
Le superbe sapin ;

Les bois ombreux où court maint sentier solitaire,
Dont le frais demi-jour
Semble un abri charmant ouvert par le mystère
Aux doux songes d'amour.....

Et voulant rappeler, en ce jour de largesses,
L'Eden abandonné,
Elle mit sur un point l'écrin de ses richesses :
Uriage était né.....

Eh bien ! savez-vous qui a fait ces strophes charmantes — lesquelles, nous l'avouons, ne sont pas sur les livres du Père Tasse, mais devraient y être — et en bonne place encore ? c'est un juge de paix de Grenoble, M. Gabriel Monavon, un « favori » des muses dans toute la force du mot.

Nous voilà loin des loustics. Revenons vite à eux, grâce à ce poète empêché pour cause de... vous allez voir.

26 juillet 1886.

Je voudrais chanter dignement
Ce charmant établissement ;



Mais, par malheur j'ai la colique,
Ce qui détruit ma rhétorique.

Si cet... affligé avait pris la précaution indiquée plus haut par M. Michonnet, notaire, il n'a pu que s'en féliciter.

L'ours de Roche-Béranger n'avait pas encore eu les honneurs d'un quatrain ; notons donc celui-ci :

Nous qu'ici le hasard promène,
Nous risquons d'y laisser nos os
Le souverain de ce domaine
Est un ours, dit-on, des plus gros.

Ce n'est pas à la chasse à l'ours que se trouvaient une fois deux nemrods de Grenoble, dont l'un est bien connu pour ses exploits contre les chiens et les chats enragés.

C'est à la chasse du coq de bruyère. Le vieux guide Mury, — vieux, aujourd'hui, — et le Père Tasse les accompagnaient. Les voici au bas du Rocher de l'Homme. Mury, qui allait en avant, tout à coup s'écrie : « Messieurs, Messieurs, arrivez vite ! *In tropet*¹ de coqs, *in tropet* de coqs ! »

¹ Un troupeau.

— « Hé, un tel ! » crie de toutes ses forces, à son tour, le premier des chasseurs, en s'adressant à son compagnon et avec un enthousiasme difficile à décrire : « Une *compagnie* (!) de coqs de bruyère ! »

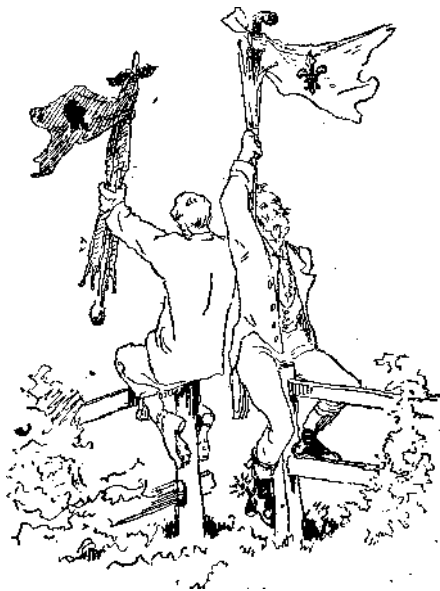
Et tous les deux d'accourir à fond de train.

La « compagnie », le « *tropet* » de coqs de bruyère était tout bonnement un vol de corneilles.

Le Père Tasse se tordait littéralement de rire sur le gazon. Il en eut pour un quart d'heure avant de se remettre.

Quant au Père Mury, peut-être trouvera-t-on que — malgré qu'il ne figure point sur les livres en cette qualité — nous n'avons pas eu tort de l'inscrire au nombre des loustics.





CHAPITRE XIII

PERRICHONNADES

Labiche n'a pas inventé Perrichon. Il l'a certainement peint d'après nature, soit grâce aux registres analogues à ceux du

Père Tasse, que l'on trouve, à Chamonix, au Montanvers ou au Chapeau, soit à l'aide de son expérience personnelle.

Ce qui le prouve, c'est que les Perrichon sont innombrables et qu'on les rencontre aussi bien à Chamrousse qu'aux environs de la Mer de glace.

Leurs variétés sont très multipliées : contentons-nous d'en citer quelques-unes.

I° Le Perrichon politique :

14 juillet 1877.

Sincère champion des idées libérales, le soussigné est venu fêter ici l'anniversaire de la prise de la Bastille.

Pourquoi pas au Gaurisankar (8840^m), pendant qu'il y était ? la sincérité de son championnat et l'élévation de ses idées libérales eussent été encore bien mieux démontrées !

Il y en a dans tous les partis, d'ailleurs, de ces Perrichon-là, car voici ce que nous lisons, au 10 juillet 1877, soit quatre jours avant la mention précédente :

Dieu nous délivre au plus tôt de la République et surtout des républicains. Je suis monté jusqu'ici pour proclamer que ce régime ne peut être que la perte de la France.

FOUCAULT.

Mais, Monsieur, ce n'est point pour cela que l'on monte à Chamrousse!

Il est vrai que, la veille, M. et M^{me} Ernest Siegfried, du Hâvre, M. et M^{me} Jaquet, et M. Schwartz avaient, « après un excellent dîner, dû au talent culinaire de M^{me} Tasse, bu, autour d'un bon feu, à la santé de la République et du papa Thiers ».

Ce qui n'a pas empêché le papa Thiers de « dévisser son billard », comme on dit dans les cercles du *highlife* (en grâce ne prononcez pas *higliffe* !) et ce qui — malgré le « bon feu » — n'a fait ni chaud, ni froid à la République.

Pas plus, d'ailleurs, que n'a fait à Henri V le « Vive le Roy, toujours et partout » de M. Verchère (3 août 1879).

Ah! quand nous allons à la montagne,

laissons donc, pour Dieu, la politique en bas : c'est un exécrationnable *impedimentum!*

Ils étaient de cet avis, M. et M^{me} Albert Méjanelle, M^{lle} Ponchinat, M. C. Houel, M. Louis Sagnier (C. A. F.), « de Nîmes, venus » le 18 juillet 1877, « pour admirer la belle nature et non pour faire de la politique ».

A la bonne heure !

2° Le Perrichon à audace et à aventures, par dessus le marché sans orthographe.

Venue (*sic*) en Excursion le 16 juin 1870
Avoir monté à cheval sur la croix (!) de chan-
rousse (*sic*) Ecrivit mon non
(*sic*) Gonnet Pierre, liquo-
riste à St-Étienne. Né le
(*sic*) en 1851 le 23 août
(*pas possible !*) et avoir
(*rencontré, probablement*)
une vipère casser (*sic*) une
canne en la tuant et elle
avait 1 mètre 50 centi-
mètres de long.



P. GONNET.

Un mètre cinquante centimètres de long ? la canne, sans doute ; car, pour une vipère, ce serait beaucoup ! Brave M. P. Gonnet, il ne faudrait pourtant pas nous faire avaler..... des couleuvres.

3° Le Perrichon naïf :

Très heureux d'être arrivé jusqu'au-dessus des nuages monté sur un âne, etc....



Le 14 septembre 1871.

PAUL TURGIS.

4° Le Perrichon facétieux :

Honneur à la Croix de Chamrousse, que Dieu lui conserve la santé ainsi qu'à moi !

LACROIX, de Lyon.

Autre spécimen :

Que je voudrais avoir les jambes du mulet qui m'a amené ici!....

Ah ! quel coup d'œil du chalet du Père Tasse et quelle omelette on y mange !

Ah! Paris! comme de ce séjour parfumé je t'ai oublié, toi et mon balcon au 6^e que l'on atteint par un éreintement de cent treize marches.

Parisiens, mes frères, venez tous ici.

J. L.

17 juillet 1885.

Crû similaire :

Si les touristes savaient quels admirables spectacles offre la route d'Uriage à La Roche-Béranger, en passant par les bois de sapins, pas un seul ne voudrait venir par la route de



Prémol¹. Cette route, c'est une erreur, c'est une route d'épiciers ! de quincailliers ; à mulets, à ânes, c'est horrible, on sue sans marcher. Moi, je vous propose, de faire la grimpette à travers les sapins, ça es-

souffle,
mais c'est
chic ; on s'éponge,
on s'assoit (*sic*),
on souffle, mais on
arrive et puis on
se rince la dalle

¹ Quelle bêtise!

avec un bon bol de vin chaud. Cela a quelque chose de pharamineux, etc.....

C. A. F. EUGÈNE JUMELIN.

Club-Alpin français.

Section Paris.

C'est bien le cas de le dire :

Le plus pharamineux n'est pas ce que tu penses!

5° Le Perrichon solennel :

12 août 1869.

L'homme, dans sa vanité présomptueuse, quelqu'obscur ou ignoré que soit son nom, veut laisser un souvenir de lui partout où il passe. C'est pour obéir à ce sentiment puéril, et beaucoup aussi pour rendre témoignage à l'amabilité de l'hôte du chalet que nous signons tous trois.

ADOLPHE MASSON,

De Chassagne, Côte-d'Or, etc.

Mais voici le comble du Perrichonnisme

et des Perrichonnades, — ce que l'on pourrait appeler le perrichonnisme familial, qui est par conséquent une aggravation.

Et n'allez pas dire : *Se non è vero, è ben trovato* ! C'est tout ce qu'il y a de plus vrai et de plus authentique.

Nous n'avons qu'à copier textuellement :

Reconnaissant de la gracieuse hospitalité exercée par M. Tasse et son épouse.

Le 4 septembre 1875, M^{me} et M. Bizouard et leurs trois fils Ernest, Félix et Paul, sont montés à la Croix de Champ Rousse remercier Dieu d'avoir préservé les jours de M. Bizouard et de son fils Ernest dans le déraillement qui eut lieu près Voreppe, le 31 août, dans lequel déraillement bien que placé (*sic*) dans le wagon (*sic*) qui fut renversé, ils n'eurent que de légères contusions.

Admirant la majesté des sites, la grandeur imposante de la nature si belle et si sauvage, Ernest, Félix et Paul, reconnaissant la petitesse de leurs querelles de chaque jour, s'en-

gagèrent à vivre désormais en frères affectueux et à ne plus se quereller. Félix et Paul promirent de bien travailler à l'avenir et Paul à (*sic*) ne plus bouder et ont signé ¹.

BIZOUARD G.....

Négociant à S.....

BIZOUARD TH.

BIZOUARD F.

BIZOUARD P.

BIZOUARD E.

Dieu nous garde de vouloir, si peu que ce soit, ridiculiser les sentiments éminemment respectables exprimés par cette famille biz... arre ; nous serions au désespoir qu'on pût, ne serait-ce qu'un seul instant, nous attribuer cette pensée. Mais leur expression était-elle bien là à sa place et la tribu des Bizouard était-elle bien forcée de mettre le monde entier dans la confiance de ses secrets de famille, surtout sous cette forme prudhommesque ?

¹ Un petit serment du Grütli, quoi!

Car, ne vous y trompez pas, Perrichon n'est autre chose que M. Prudhomme à la montagne ; si vous prétendez qu'on n'y rencontre jamais celui-ci, c'est que vous n'aurez pas lu ce qui précède.





CHAPITRE XIV

CHAMROUSSE

Nous avons commencé par Chamrousse. Nous finirons par Chamrousse. Mais, grâce à ce qui va suivre, nous finirons mieux que nous n'avons commencé, ou plutôt, pour parler d'une façon plus exacte, la fin de ce livre sera meilleure — et de beaucoup — que son commencement.

Au chapitre III de la deuxième partie,

nous avons vu un anglais, M. William G. Ainslie, nous dire, en parlant de la cime chamroussienne : « *The scenery is of such transcendant beauty that no language but that of a poet could describe it.* — Le spectacle est d'une si transcendante beauté qu'aucun langage, si ce n'est celui d'un poète, ne saurait le décrire. »

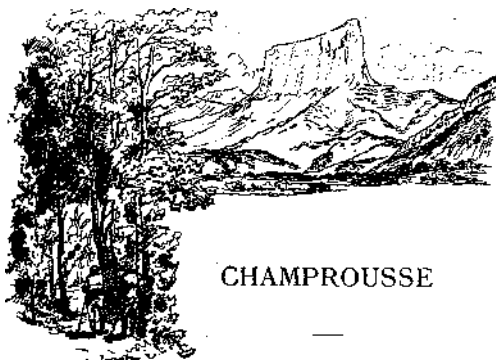
Eh bien, le poète s'est rencontré, digne absolument d'une telle description, et c'est lui qui va nous la faire.

Nous disions, de notre côté, dans le préambule de cette même deuxième partie : « On ne trouve pas beaucoup de perles dans ce... fatras. » Il en est pourtant, on l'a vu. Mais voici la plus grosse, celle qui mérite par dessus tout d'être enchâssée et mise au grand jour. N'eussions-nous abouti qu'à ce résultat de publier le poème exquis qu'on va parcourir, nous serions aussi satisfait que si nous avions découvert, tout taillé, et réussi à exposer, dans la meilleure vitrine du Palais-Royal ou du Boulevard, un diamant de valeur exceptionnelle.



Ce poème, nous l'avons lu et relu bien des fois ; jamais sans une émotion profonde, jamais sans une admiration que ne saurait comprendre quiconque ne connaît pas et n'aime pas la montagne. Elle est là, tout entière, dépeinte et chantée avec une exactitude merveilleuse en même temps qu'avec une inspiration véritablement triomphale. Et quand on pense qu'il s'agit ici d'une simple improvisation faite au courant de la plume un jour de pluie, ma foi, l'on reste confondu et

l'on ne trouve pas de termes pour exprimer adéquatement ce que l'on ressent.



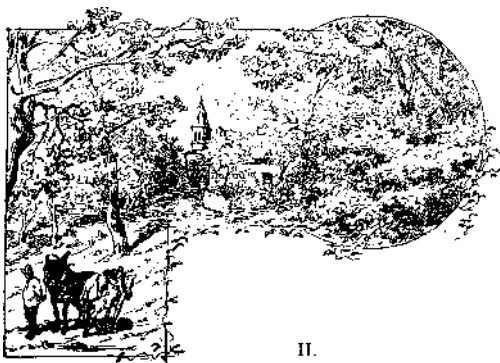
CHAMPROUSSE

—

I

Nous avons pris tous deux la route de Champrousse,
 Pierre et moi nous marchions gaiement — L'heure était douce —
 Nous voulions de là-haut voir le pic du Jandri,
 Le val du Domènon, Grenoble, Chambéry ;
 Le Drac, comme un serpent déroulé dans la plaine ;
 Belledonne, Pelvoux et la Grande-Voudaine,
 Le Mont-Aiguille au loin dressé comme une tour,
 Et nous étions partis, dès l'aube, au petit jour —

La nature charmante, heureuse et reposée
 Se levait lentement de son lit de rosée,
 Et, sous le ciel immense, aux pieds du Créateur,
 Dans sa sève première et sa vierge senteur,
 Du fond de ses forêts, du sein de ses prairies,
 Secouait l'encensoir de sa campagne fleurie !
 Le Matin, frais et beau, descendu dans les prés,
 Sur sa palette avait mille tons diaprés —
 Dans sa jupe de gaze et de dentelle bleue
 En chapeau Louis Quinze à moires d'une lieue,
 La colline envoyait des baisers au coteau,
 Qui, vêtude gris perle en bergede Wattau,
 Battait des entrechats, sur la luzerne éclose,
 Montrant un molle trond serré dans un bas rose
 La cloche des troupeaux qui partaient pour les champs
 Jetait sa note claire à l'Angélu, aux chants
 Desroulers, s'en allant à la ville voisine
 Le coq joyeux faisait la louange divine ;
 Des ourds coassements sortaient des vieux puisards
 Et le soleil chauffait le dos vert des lézards !
 La cigale, le corps recouvert de cuirasses,
 En jantait les blés mûrs sur ses grandes échasses,
 Et l'oiseau dans les airs, comme un gai matelot
 Qui siffle en abaissant sa rame sur le flot,
 Balançait en chantant son aile sur la brise !
 Nous marchions, et l'abeille, à notre aspect surprise,
 S'envolait du buisson où l'aubépin neigeait ;
 Nous marchions et la scène à chaque pas changeait !



II.

D'abord, au pied des monts, au fond de la vallée,
La route large, sûre, accueillante, étalée,
D'énormes châtaigniers ; des noyers, des ormeaux ;
La source ; mille fleurs ; des blés ; de gais hameaux ; —
Puis, le chemin plus âpre, à mesure qu'on monte ;
La chaumière plus rare, une eau qui court plus prompte ;
Des ravins ; une pente aux arides détours ;
Plus de blés ; moins de fleurs ; mais des arbres toujours —
Les coteaux dépassés, ni le noyer, ni l'orme,
Quelque chose de noir, d'étrange et d'uniforme :
Les sapins droits, serrés, lugubres au regard ;
Des abîmes partout et des fleurs nulle part. —

Comme le voyageur, la riante verdure,
Trouvant la pente raide et la terre trop dure,
S'arrête fatiguée à la moitié du mont! —
Plus haut, l'âpre désert, l'isolement profond ;
On s'aide des lichens, on se cramponne aux branches,
On a, comme sentiers, des couloirs d'avalanches,
On marche dans des lits de torrents desséchés !
Au bord des entonnoirs, sur les rocs ébréchés,
On s'élançait à l'assaut de la montagne immense !
Les bois ont disparu — c'est l'alpe qui commence ! —
Enfin, c'est le sommet! — aucune aspérité ;
Un terrain large et plat ; l'air pur, l'immensité ;
Une plaine où les vents déchaînent les orages ;
On retrouve la fleur, on est aux pâturages,
Des vaches ; l'herbe haute et les rhododendrons ;
Quelques rochers brisés, épars aux environs,
Et des pins convulsés, tordus par les tempêtes ! —
Et plus haut que le mont, au-dessus de nos têtes,
Dans l'infini terrible et triste du ciel bleu,
Invisible, caché dans l'insondable, Dieu !

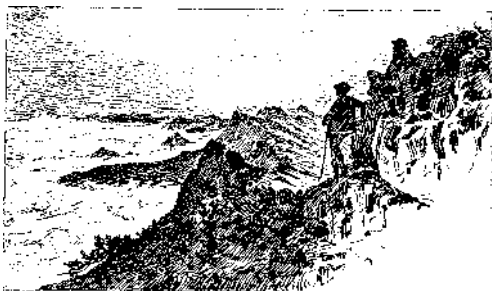


III.

Ce que venaient chercher nos regards et nos âmes,
Nous ne le vîmes pas, lorsque nous arrivâmes ;
Harassés par la route et du but approchant,
Nous n'aperçûmes point de beau soleil couchant !
Le crépuscule avait ouvert ses ailes roses
Et du ciel s'abattait sur les monts grandioses !
— De la brume partout, en haut, en bas, toujours !
Quelques vagues lueurs ; des indécis contours ;
Un brouillard lourd, compact, intense, opiniâtre,
Masquant les monts lointains et l'horizon bleuâtre !

Quelquefois, seulement, au fond du ciel terni,
Un torrent de lumière, un trou dans l'infini !
Le noir chaos devant notre prunelle ardente ;
Ce que rêva Milton, ce que rêva le Dante !
Non la terre charmante, aux premiers feux du jour ;
Pleine de chants d'oiseaux, de rayons et d'amour,
Toute blonde d'épis, ivre d'azur céleste ;
Mais la terre sinistre, âpre, aride, funeste ;
La terre sans ciel bleu, sans humains, sans soleil !
Telle qu'elle dut être, à son premier réveil,
Avec ses noirs volcans et sa fauve inconnue,
Quand, dans l'espace, Dieu la jeta toute nue !

La brume s'épaissit bientôt de plus en plus,
Et tout prit un aspect formidable, confus.
Transformée en champ clos, l'effrayante vallée
N'offrait plus maintenant qu'une horrible mêlée —
Nous, perchés sur les cieus étagés en gradins,
Nous suivions interdits les jeux des paladins.
Terribles, lance au poing, couverts de leur armure,
Hérissant leurs sapins, dressant leur chevelure,
Dans la plaine profonde, au milieu des néants,
Les grands monts se livraient des combats de géants !
Le Champrousse jugeait, suspendu dans la nue! —



IV.

Sur les flancs escarpés de l'étoile inconnue,
N'osant parler, n'osant penser, n'osant marcher,
Les yeux dans l'infini, cloués sur le rocher,
Prêtant l'oreille au vent, aux lointaines cascades,
Nous nous faisons l'effet de ces morts de ballade,
Qui, drapés du linceul, pour un monde plus beau,
Après le Requiem, s'échappent du tombeau,
S'embarquent dans la nue effrayants et mystiques,
Et, profilant dans l'air leurs ombres fantastiques,
Par bandes confondus, les bons et les maudits,
Escaladent l'enfer, grimpent au paradis !
Tandis qu'un vent de mort fait flotter leur suaire,
Et qu'une pâle lune au lointain les éclaire,

Ils abordent bientôt un astre nébuleux,
S'inclinent, comme nous, sur les océans bleus,
Et si quelque rayon perce la brume opaque,
Ils regardent la terre, en bas, comme un cloaque.



V.

Notre admiration ressemblait à la peur.
Dans sa ceinture épaisse et grise de vapeur,
Dans son brouillard pesant, dans l'immense nuage
La montagne semblait n'être plus qu'une plage !
Nous étions égarés dans une île du ciel !
Et penchés sur le bord de l'espace éternel,
De toutes parts cernés d'une brume infinie,
Nous regardions émus— une douce harmonie

Arrivait des torrents, des abîmes profonds ;
Le bois chantait dans l'ombre, et la flore des monts,
Parfumant l'air, pour boire, entr'ouvrait sa corolle!
Et nous restions ainsi, sans dire une parole,
Dans un recueillement pieux et solennel,
Demeurant, jusqu'à l'heure, où la terre et le ciel
Allumèrent au loin, dans la nuit aux longs voiles
L'une, ses mille feux, l'autre ses mille étoiles ! —
Alors il nous fallut redescendre du mont,
Regagner la cité ; le calme était profond —
Les troupeaux sommeillaient, rentrés aux métairies ;
Et la rosée aux fleurs mettait ses pierreries ;
Nous cheminions à pas rêveurs et mesurés.
L'ombre enveloppait tout — quelques toits éclairés,
La chanson des bouviers attardés sur la route,
Ces confuses rumeurs qu'en marchant on écoute,
Les aboiements des chiens, le lointain charriot
Qui passe dans la nuit, nous apprirent bientôt
Que nous appartenions encore à ce bas monde.
La vie, en tant de maux et de luttes féconde,
Nous revenait avec tous les bruits du dehors
Et notre âme attristée avait repris son corps !

GEORGES DE PORTO-RICHE.

Chez le Père Tasse,

En compagnie de son ami Pierre Berton et par une pluie
diluvienne.

Roche-Béranger, 20 juillet 1875.

Immédiatement à la suite de ce poème, se trouve, sous la date du 24 juillet 1875, la signature d'un maître compétent en matière littéraire, celle de « Jules Favre, de Lyon (*sic*) », paraphant une appréciation par laquelle nous ne pouvons mieux faire que de terminer ce volume :

Après ce chef-d'œuvre,

MOTUS!





TABLE DES MATIÈRES



PREMIÈRE PARTIE



L'ERMITE DE ROCHE-BÉRANGER



Préambule	1
CHAPITRE I	
Chamrousse	7
CHAPITRE II	
Le Père Tasse	25
CHAPITRE III	
L'Ermitage	35
CHAPITRE IV	
Voyages d'agrément	45

CHAPITRE V	
Suite de l'agrément et des voyages. . .	55
CHAPITRE VI	
Printemps et Automnes	65
CHAPITRE VII	
Les Hôtes de la montagne	77
CHAPITRE VIII	
Histoires d'Ours	87
CHAPITRE IX	
Quelques rencontres gênantes.....	99
CHAPITRE X	
<i>Visitatores, persecutores</i>	109
CHAPITRE XI	
Un Hiver à 2.000 mètres.....	115
CHAPITRE XII	
Vingt ans après	135

DEUXIÈME PARTIE

CUEILLETTE DE SOUVENIRS

Préambule.	143
CHAPITRE I	
Estomacs reconnaissants	147
CHAPITRE II	
Le Patriotisme à la montagne	159
CHAPITRE III	
<i>Sancta simplicitas</i>	165
CHAPITRE IV	
Les Originaux	173
CHAPITRE V	
Notabilités et Célébrités	179
CHAPITRE VI	
Rimeurs et Poètes.....	193

CHAPITRE VII	
<i>Spionen</i>	203
CHAPITRE VIII	
Le Midi	209
CHAPITRE IX	
Les Intrépides	219
CHAPITRE X	
Amour et Galanterie	233
CHAPITRE XI	
On fraternise	241
CHAPITRE XII	
Les Loustics	247
CHAPITRE XIII	
Perrichonnades	267
CHAPITRE XIV	
Chamrousse	279

